

VINCENT PAUL TOCCOLI

LA BIBLE... À NOS AMOURS !

*À mon ami Francesco Scarani,
Signore da Villongo d'Iseo*

*Commencé à Villongo d'Iseo, Bergame ;
Terminé au Château de Rozès, Gers.*



Lethielleux

Dans le genre « Il était une fois... », la Bible n'a jamais été dépassée. Elle est la mère du conte !

J'ai commis un premier livre, - « Si la Bible m'était contée... » il y a plus de vingt ans (!) -, qui reprenait mes émissions du « Jour du Seigneur » au début des années quatre-vingt, où je « jouais » le rôle du « Conteur biblique ». L'émission et le livre connurent un certain succès : taux d'écoute doublé, et deux éditions. Tout est épuisé ! Ce sont les textes qui précèdent.

Et puis, c'est apparemment le retour à mes anciens démons : rendre le texte des deux testaments aussi proche que possible des mentalités contemporaines, *post, méta et parachrétiennes*, dont les oreilles et l'imaginaire ont été battus et formés à ces références devenues quasi inconscientes, d'univers nés entre des fleuves, des déserts et des rivages qui ont permis à la foi monothéiste de naître et qui font toujours rêver ! Peut-être d'ailleurs n'y a-t-il rien de plus proches en l'homme que le rêve et la foi !

En 2004, ont paru les quatre tomes de mes transpositions intégrales du Nouveau Testament, sous le titre général de « Relire le Testament », aux éditions Dô (bientôt distribué par Factual/Parole et Silence, qui publie le présent ouvrage), texte traduit à partir du grec ancien original. Mes amis m'ont suggéré alors de me mettre à une autre thématique, celle de l'amour, des amours plus exactement, à partir d'histoires tirées de l'Ancien Testament.

Me voici donc au seuil d'une vingtaine d'aventures (vingt et une exactement) qui d'Adam et Ève vont jusqu'à Joseph et Marie. De toutes sortes : patriarches, prophètes, rois, quidams qui ont un jour aimé, c'est-à-dire vibré, souffert, vécu, espéré, et que la postérité a immédiatement choisis comme ambassadeurs de ses existences multiples et paradoxales.

Les femmes de la Bible porteraient-elles l'intuition de Dieu ?

On dit que la Bible est rude avec les femmes. Le jugement est trop dur. Dans une société où la femme avait effectivement peu de droits pour beaucoup de devoirs, la Bible a sculpté des portraits d'exception, avec cette intuition majeure : magnifiques, tenaces, parfois fourbes ou astucieuses, ces femmes sont souvent étonnamment ajustées au projet de Dieu. Elles veillent sur lui comme sur un nouveau né, elles ouvrent large l'espace de Dieu au pays des hommes.

L'ancienne saga voit défiler de grandes figures étonnantes !

Ainsi Ève, qui inaugure ; Sara, déjà vieille, qui rit de ce qu'elle entend de l'étranger qui passe ! Puis viennent Rébecca et Rachel, qui entrent dans l'histoire d'Isaac et de Jacob par la porte du courage et de la fidélité. Ruth, Anne et Sara qui souffrent et qui voient se réaliser leurs rêves !

La femme n'est pas toujours l'amie de l'homme, qu'elle veuille son droit, se venger de lui ou l'exploiter : Tamar de Juda, Madame Potiphar et Dalila ne sont pas recommandables !

Beaucoup de victimes parmi elles : du désir, de la folie et de la haine. Voici Mikal, Bethsabée, et Tamar d'Amnon, pauvres objets !

Et voici l'héroïne entre toutes, Judith ! Les amants entre tous, le Bien Aimé et la Bien Aimée du Cantique immortel !

Voici Gomer qui joue son rôle de prostituée dans la prédication prophétique d'Osée !

Un petit détour par la saga nouvelle nous fait assister à ces mariages porteurs de la promesse de Dieu que sont les chastes épousailles de Marie et de Joseph, et la descendance inespérée d'Élisabeth et de Joseph.

Je n'ai pu m'empêcher de terminer cette galerie par les grandes amoureuses que furent chacune dans son emploi, l'insatiable Magdaléenne et son Rabouni pascal, ainsi que l'immense chercheuse d'amour qu'est la Samaritaine, avide d'une eau qui la désaltèrera définitivement !

Le croyant, qui voit le doigt de Dieu partout, parlera de providence et de prédétermination. L'agnostique n'y verra que les feux de l'amour, attisés par le souffle d'une civilisation et d'une culture nourries aux mouvements poétiques d'époques d'autant plus fabuleuses qu'elles bénéficient de notre ignorance. Le tout venant se contentera de jouir des vicissitudes de cette occupation humaine des plus triviales, mais soumise sans cesse aux aléas imprescriptibles des destins et des libertés individuelles.

Pourquoi sommes-nous donc toujours concernés par l'aventure de l'amour ? Parce que cette aventure est à la portée de tout un chacun, par le seul fait qu'il est un être humain. Aimer - et son contraire haïr, avec toute la cohorte des sentiments intermédiaires qui en découlent -, est notre lot à tous. Et rien de ce qui arrive aux autres en ce domaine ne peut nous laisser indifférents.

Voici donc les histoires d'amours de nos ancêtres dans la foi et l'espérance : ils ont cru, ils ont espéré : « Qu'on dise : Ils ont aimé... »

Adam & Ève : L'initiative

Gn 1,26-31 ; 2,4b-25(+4,1-26)



Adam Albrecht Dürer Eve

Ce fut donc au bout du compte que Dieu se serait décidé à mettre l'homme au monde ! On peut vraiment se demander pourquoi et comment une telle idée lui est venue ! Encore plus étonnant : ce dernier ressemblerait à Dieu, il serait une « image » de Dieu. Oh, bien sûr, une image abstraite, un symbole, une épiphanie de Dieu, lui tenant lieu de visibilité ! Mais encore : pourquoi ce besoin chez Dieu de fabriquer de rien, de la terre **adama**, une sorte de clone sensible de lui-même, qui reste insensible ? Pour se voir en le voyant ? Dieu contemplant Adam, issu de la terre et de lui-même, à la fois sensible et insensible, à la fois poussière et éternité, donc ! Ce que Dieu ne peut pas être : à la limite Adam serait plus complet que son inventeur !... C'est la meilleure !

Il semble même que Dieu s'y soit complu, à cette espèce de double de lui-même, quelque part, comme on dit. Il lui donne, tout simplement, de commander à tout l'univers qu'il vient d'appeler de rien. Il lui donne de commander aux poissons, aux oiseaux, aux bêtes, à celles qui deviendront domestiques et à celles qui resteront sauvages, et à tout ce qui rampe..., pourquoi tout ce qui rampe ? Ramper, mon dieu, quelle destinée !

Seulement voilà, par quel détour de sa pensée, Dieu crut-il bon de mettre à exécution une autre idée, celle qui devait lancer toute l'aventure humaine ! Il fut d'avis en effet qu'il ne fallait pas laisser Adama seul, qu'il lui fallait une compagne, « une aide, dit le texte, qui lui soit assortie ! ». Ce fut même l'homme qui « enfanta » cette compagne – Dieu aidant, bien sûr ! –, non pas par où l'enfant arrivera par la femme dans la suite, mais par le côté, par le flanc, par le cœur. *Pour le coup*, rapporte encore la belle histoire, *c'est l'os de mes os, et la chair de ma chair !* se serait écrié Adama. *Je l'appellerai Ève, la vie !*

Et c'est ainsi que l'image, le clone, le double physique de Dieu perdit – s'il l'eût jamais connue –, la simplicité, l'unité, l'intégrité de nature. Ce dernier-né de la volonté éternellement incompréhensible se trouva finalement être deux ! Non pas deux en un, mais deux séparés l'un de l'autre, pour ne faire qu'un quand ils s'uniraient, un temps d'étreinte, de plaisir et de mort ! Mais le reste du temps - temps qui commence avec eux -, ils resteraient irrémédiablement deux, toute leur existence, à la fois

compatibles et incompatibles, attirés mais s'excluant l'un l'autre, se désirant et se repoussant, brûlant d'être ensemble et aspirant à être éloignés, jamais tranquilles, jamais satisfaits, voués à la répétition obsessionnelle de l'attraction et de la distraction, comme « l'inspir et l'expir » l'actinie sous la caresse de la vague, comme pompent la diastole et la systole du cœur sous les coups du sang.

Ainsi, c'est par la simplicité que Dieu se réservait de rester Dieu, au-delà de toute image et de toute ressemblance, *et surtout de toute division* : simple, un, indivis, en soi, complet par lui-même, sans ajout ni retrait, sans désir de l'autre, parce qu'étant à la fois l'un et l'autre, *utriusque* !

Le lieu de cet irréparable scindement chez la créature sera situé précisément là où le rapprochement se produira saisonnièrement : ce lieu portera même le nom de cette ontologique séparation. Il s'appellera « sexe » : section, coupure ! Section, coupure inscrites dans la nature, dans la chair, et puis dans l'esprit, dans le cœur, jusque dans l'âme !

Dieu lui reste non sexué : son sectionné, non coupé ! Il continue à ne faire qu'un avec lui-même, dans l'immobile permanence du présent de son être !

Alors, à Adam et à celle qui sera appelée Ève, la femme, la vie, - à *la Terre et à la Vie donc*, - Dieu donna l'ordre de se multiplier, d'être féconds, de faire s'unir leurs sexes, pour une mutuelle fécondation, et de remplir de la sorte par leur progéniture l'espace ainsi développé... Et ainsi de suite... Tout était clair, alors : le désir se confondant avec le besoin, le bonheur avec le plaisir, l'imaginaire avec le réel et le présent avec l'avenir. Aucune frustration ni insatisfaction, aucun regret ni remords : les choses se faisaient, arrivaient, se passaient... Ils vivaient nus, ils n'avaient pas honte l'un devant l'autre (de quoi donc, mon Dieu ?), comme dit le texte naïvement, et avec comme une nostalgie...

En tout cas, c'était le dernier jour, le sixième, de toute cette entreprise de faire en sorte qu'« il y ait quelque chose plutôt que rien » ! Et content de lui et de son œuvre, Dieu se reposa ! Shabbat !

Alors ils s'aimèrent donc, puisque c'était ce que Dieu attendait d'eux !

S'aimer n'est pas tout : et c'est déjà pourtant une tâche énorme ! Mais devenir parents, ça ce fut quelque chose, et ils inauguraient ! Quelle surprise donc, quand Ève se vit grosse ! Quelle surprise encore quand elle accoucha : la première accouchée de l'histoire humaine !

C'était un garçon, on l'appela Caïn ! Et forts de l'expérience, ils firent un second enfant, ce fut Abel... Caïn et Abel ! L'histoire tragique des deux premiers frères est trop bien connue pour que je la raconte ici : l'aîné tua le cadet !

J'imagine seulement l'incompréhension des parents : la première famille, le premier meurtre, le premier sang répandu, le leur, tout neuf, à peine transmis dans la première étreinte, répandu par terre, dans la terre d'où il venait, « Adama, la première terre édifiée en homme », le sang retournant à la terre, et l'homme, le fils, le cadet, à la poussière. La descendance serait donc une engeance issue d'un assassin, d'un fratricide, d'un tueur !

S'aimer entraîne tant de choses qui nous surprendront : nos enfants, certes, ne sont pas nos enfants, nous l'apprenons très vite. Mais que l'amour provoque de telles catastrophes ! Adam et Ève ont du se poser bien des questions, en constatant l'échec de leur famille, la première : un assassin et un assassiné. Et eux, père et mère d'une victime et d'un meurtrier, tout cela dans la même famille, la première du genre humain, mais certes pas la première du genre...

Le texte rapporte que les premiers parents firent l'amour encore une fois : un autre garçon naquit, qu'ils nommèrent Seth. Lui aussi eut un fils du nom d'Énoch, mais on se sait pas de qui ! Eh oui ! Tout cela se passait en des temps très anciens, et il fallait bien que cela commence d'une façon ou d'une autre, puisque cela a commencé ...

On dit qu'Adam et Ève avait déjà cent trente ans quand Seth leur arriva. Et qu'ils vécurent encore plus de huit cents ans, engendrant fils en filles en quantité.

Voilà ! Et leur mission accomplie de « croître et de se multiplier », ils moururent.

C'est toujours difficile, de raconter les débuts, surtout quand on n'était pas là. Toutes les amours démarrent aussi à notre insu. Quand nous nous rendons compte que nous aimons, c'est que cela a commencé depuis un moment déjà, mais nous ne le savions pas.

Alors nous récupérons notre passé comme nous pouvons. Et quand il n'y a aucun document, eh bien, nous inventons notre épopée amoureuse qui n'est que « l'histoire écoutée aux portes de la légende » !

Noé : Madame Noé

Gn 6(5) 9 - 9(29) [10,1-32]



Haruko Takino, Arche de Noé

Il semble que la méchanceté de l'homme se répandait sur la terre, bien plus vite que la bonté ! À l'époque ! Mais cela n'a pas tellement changé ! Et que ce soi-disant sommet de la création - l'Homme ! - ne formait que des mauvais desseins à longueur de journée ! Comme quoi : on peut avoir semé le bien en toute bonne foi (et de Dieu, on ne peut pas en douter !), et récolter quand même la tempête ! Dieu n'avait vraiment pas de chance avec son œuvre la plus belle ! Sa décision fut immédiate : tout annuler et recommencer à zéro !

Pas tout à fait à zéro, pourtant : Noé avait trouvé grâce à ses yeux ! Noé marchait avec Dieu. Il avait trois fils : Sem, Cham et Japhet.

Un jour, Dieu dit à Noé : *L'homme va disparaître, c'est décidé ! La violence, ça suffit !... Je te demande de fabriquer un bateau couvert en bois résineux, et tu le cafteras bien avec du goudron, dedans et dehors. Fabrique un grand bateau, sur trois ponts, avec une grande porte sur le côté ! Pour moi, je vais provoquer un déluge formidable qui les fera tous périr ! Mais toi, je te garde comme mon ami ! Tu embarqueras avec ta femme, tes enfants et toute ta famille... Et en plus, je veux que de tous les animaux terrestres, marins ou aériens, tu fasses embarquer un couple par espèce ! Eux, avec les tiens, vous resterez en vie... et nous recommencerons Ah ! N'oublie pas de stocker toutes les provisions possibles pour tout le monde !*

Madame Noé s'empressa d'avertir ses fils, ses brus et ses petits et arrière petits enfants : elle dirigea tous les préparatifs de départ, tandis que Noé avec ses fils et ses gendres se mettaient à construire le navire ; les grands petits enfants, eux, avaient pour mission de rassembler dans un enclos tous les couples d'animaux qui rappaquaient des alentours, en voyant tout ce remue-ménage au bord de la mer. Les animaux étaient encore les amis des hommes, et nul n'était effrayé par eux. Ils venaient docilement, invités par les plus petits qui leur racontaient à l'oreille, tout le plan de l'expédition !

Madame Noé demandait conseil à son Noé, promu par Dieu chef de chantier naval, chaque fois qu'elle hésitait sur une quantité de provision ou une espèce animale qu'elle ne connaissait pas bien ! Elle ne sortait pas beaucoup et avait pas mal à faire avec tous les enfants de son immense famille !

Et le jour arriva ! *Entre dans l'arche, Noé, avec toute ta famille et tous les animaux !* On se doute qu'il fallut un certain temps pour embarquer tout ce monde. Les époux Noé aux commandes, tout fut réglé assez vite, car leur coopération et leur harmonie étaient parfaites : ils en avaient tellement vu et fait ensemble ! Noé avait à l'époque six cents ans.

Et il ferma la porte.

Au bout de sept jours l'eau tomba en trombe ! Jaillirent alors toutes les sources du grand abîme et les écluses du ciel s'ouvrirent toutes grandes. Pendant quarante jours et quarante nuits, il plut.

L'eau montait, les plaines puis les montagnes furent recouvertes, et ainsi périt noyée toute créature sous le ciel ! Effacée ! Il ne resta bientôt plus que Noé et ceux qui étaient dans l'arche avec lui ! La crue dura cent cinquante jours ! Madame Noé était partout dans le navire : on la voyait, entourée de ses petits enfants qui lui collaient aux jupes, aller de l'une à l'autre de ses brus pour leur donner du courage, courir d'un couple d'animaux à l'autre pour s'assurer qu'ils ne manquaient de rien ! Ses fils et ses filles étaient fiers d'elle ! Et puis, fatiguée, elle allait s'asseoir aux pieds de son héros de mari, posant sa tête chenue sur ses genoux encore solides !



Braque, Oiseaux sur fond bleu

Quelle immense émotion quand il s'agit de vivre la récréation du monde, et d'en être un partenaire privilégié !

Vous savez tous comment Noé, voyant que les eaux baissaient, envoya le corbeau, puis la colombe une première, une seconde, et une troisième fois : et elle ne revint plus ! Noé retira la couverture du bateau.

Alors Dieu lui dit : *Noé, tu peux sortir désormais, toi et tous les autres !... Recommencez la Terre ! Une fois tout le monde dehors, Noé érigea un autel et fit une offrande à Dieu, qui déclara : Je ne maudirai plus la Terre à cause de l'homme : je sais désormais que les desseins de son cœur sont mauvais dès son enfance ! Mais plus jamais je ne frapperai tous les vivants comme j'ai fait !*

Et accompagné par la chorale de toute la famille Noé, Dieu chanta :

« Tant que durera la terre
Semailles et moissons,
Froidure et chaleur,
Été et hiver,
Jour et nuit,
Jamais ne cesseront ! »

Et toute la famille se remit à se multiplier et à pulluler sur toute la terre.

Et Dieu déclara : *Je vais établir une alliance visible avec vous et vos descendants après vous, et avec toutes les nouvelles créatures. Il n'y aura plus de déluge. Je vais mettre mon arc dans la nuée : ce sera l'arc-en-ciel, le signe de mon alliance avec vous !*

Mais voilà qu'un jour Noé eut l'idée de planter une vigne, et il inventa aussi le vin. Un certain soir, il en but... beaucoup, il se saoula et s'affala tout nu sous sa tente. Madame Noé s'était absentée ! Ce fut le fils cadet, Cham, qui le découvrit dans cet état, et il s'empressa d'en avertir ses deux frères, Sem et Japhet, qui accoururent immédiatement, et jetèrent vite un linge sur le corps nu de leur père, mais tout en détournant les yeux par respect pour sa nudité.

Quand Noé se fut réveillé de son ivresse, ce fut Madame Noé qui lui raconta tout avec délicatesse : Noé éprouva une grande colère envers Cham qui l'avait vu dans cet état. Mais devant les yeux de reproche silencieux de sa femme, il se rendit compte que la faute revient toujours à celui qui provoque les situations où d'autres, moins aguerris, se laissent prendre.

Cham avait certes tort, mais le premier ivrogne de l'histoire qui s'était laissé aller au plaisir nouveau de l'ivresse, c'était bien lui, Noé. Et Noé pleura de honte dans les bras de sa femme.

On dit que Noé vécut plus de neuf cent cinquante ans ! Mais l'histoire ne rapporte ni s'il s'enivra à nouveau, ni si Madame Noé était encore avec lui quand il rejoignit l'arc dans le ciel !

Abra(ha)m & Sara(i) :
De commencement en commencement
Gn 12,1-24,1----25,1-11



*Abraham, Sara et l'Ange, Jan Provost
Musée du Louvre
Pays-Bas - XVème siècle*

Voilà une aventure exceptionnelle : celle d'Abraham, de Sara et de leur famille ! C'est une destinée où chacun depuis les siècles des siècles peut se retrouver, tellement les péripéties de leur vie sont une préfiguration des générations qui se succèdent sous le soleil !

Quand Abram dut quitter Haran sa patrie, il était déjà très âgé, sans enfant : il avait soixante quinze ans. Sa femme Saraï et leur neveu Lot qu'ils prirent avec eux, ne lui posèrent pas de question. Quand Abram décidait, c'est qu'il en avait discuté suffisamment avec celui qu'il appelait son Seigneur, pour qu'on lui demande quoi que ce soit ! On obéissait, comme lui-même obéissait aux injonctions du ciel ! Il avait réalisé tout son avoir et s'était mis en route avec tout son personnel. Il savait que Saraï souffrait de n'avoir pas eu d'enfant : il avait donc suggéré à leur neveu de prendre la route, sentant en lui le désir de partir...

On entra en Canaan après avoir suivi la route des troupeaux, celle du Croissant fertile, qui monte de Chaldée jusqu'à la frontière que trace l'Euphrate au pied du Taurus, en évitant le désert de l'antique Palmyre, puis redescend à mi chemin entre la mer et le Jourdain, à travers les collines de Canaan, jusqu'à Sichem, et au Chêne dit, Chêne de Moré, où il établit son camp ! Provisoire ! Car il savait - une force le poussait -, qu'il devait descendre encore ! Il bâtit un autel à Béthel, La Maison Dieu, puis il poursuivit, de campement en campement, jusqu'au Negev.

Il s'appelaient alors Abram, Le Père, et sa femme, Saraï, Ma Princesse !

La famine tomba sur le pays, et Abram décida de descendre encore plus bas : en Égypte ! Avant d'arriver à destination, il eut une conversation avec Saraï : *Saraï, tu sais, je sais que tu es encore une très belle femme. Quand les Égyptiens te verront, ils me tueront certainement pour pouvoir te posséder. Alors je crois que le mieux serait que tu te fasses passer pour ma sœur, comme ça ils m'épargneront par égard pour toi !*

Le scénario d'Abram se réalisa à la lettre. Pas plutôt arrivés, les voilà choyés à cause de la beauté de Saraï, que les officiers se hâtent d'offrir à Pharaon qui se met à combler Abram de toutes sortes de cadeaux en échange !

Mais voilà que Pharaon est bientôt frappé de tous les maux, et fait appeler Abram qui lui dévoile le pot aux roses ! *Reprends ta femme ! Reprends-la vite !* lui crie Pharaon, *et rentre chez toi ! Garde tout ! Je ne veux plus te voir !*

Et voilà la petite troupe, qui remonte le Negev jusqu'à Béthel, ne sachant s'il fallait rire ou pleurer de cette histoire de dupe dupée et de malin malin et demi, qui, de la couardise et du stratagème pas très catholique d'Abram, avait transformé la situation en avantages et en richesses, même si cela avait (presque ?) été au prix de la vertu de Saraï. On ne rapporte pas ce que pensait cette dernière. Oh, elle avait été sûrement bien traitée. Mais elle avait du changer de lit, avec la bénédiction de son mari. Chacun y avait trouvé son compte. Peut-être elle aussi, surtout si Pharaon était bel homme !

On dut se séparer de Lot : des histoires de famille ! Ah, faire des affaires avec les gens de sa famille, c'est toujours, ou presque, courir à sa perte. Abram en profita pour déménager lui aussi. Il s'installa, pour longtemps cette fois, près d'Hébron, aux Chênes de Mambré. Saraï suivait, obéissante et rangée : elle allait rester seule un bon moment, car Abram se vit tenu de lever une troupe de partisans pour aller au secours de son neveu Lot, dont les fameux quatre grands rois Amraphel, Aryok, Kedor-Laomer et Tidéal étaient en train de s'emparer du territoire et qu'ils avaient fini par capturer. Abram sortit vainqueur de cette campagne, rendit ses biens à Lot, avec ses femmes et ses gens.

Il eut même le privilège alors de voir venir jusqu'à lui, avec le roi de Sodome, le grand prêtre Melchisédech, le Roi de Sainteté, avec les offrandes de pain et de vin, qui lui renouvela la promesse et la bénédiction du seul dieu qu'il adorait lui aussi, l'Unique, et à qui Abram donna le dixième de tous ses biens. Du roi de Sodome, il ne voulut rien accepter : ni biens, ni hommes !

En rentrant à Mambré, Abram éprouva une grande tendresse et une grande peine pour Saraï, qui, sans le lui reprocher, regrettait tant de ne pas avoir d'enfant, et surtout de ne pas en donner à Abram, qui, trop fier de son côté, gardait sa peine pour lui.

Abram rêvait, faisait des cauchemars, connaissait insomnie sur insomnie : il avait des visions de toutes sortes auxquelles il ne comprenait rien. Il parlait à Dieu, ne comprenant rien de ce qu'il lui disait. Abram et Saraï étaient bien malheureux !

Et puis Saraï n'y tint plus. Elle avait une servante, Agar, fidèle et rangée. Et pas mal du tout de sa personne ! Pas aussi belle qu'elle, mais enfin ! Elle ferait l'affaire ! Le droit du désert autorisait l'épouse légitime à mettre dans le lit de son mari, une personne de son choix, si le ciel voulût qu'elle fût elle-même stérile ! L'enfant, reconnu par le géniteur, était dès lors considéré comme le fils de famille et l'héritier ! C'est ce que fit Saraï, en présentant la chose le plus naturellement et le plus adroitement possible ! Fallait-il qu'elle l'aimât, son Abram, pour organiser elle-même ce deuxième lit de son vivant à elle ! Ah, ce que l'amour peut faire faire et endurer !

Mais une fois enceinte, Agar ne se sentait plus, et ne tenait plus compte de sa maîtresse ! Même Abram sentait pour Agar une tendresse qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant, pour la bonne raison que... Saraï voulait mourir ! Elle harcela Abram à tel point qu'un jour il lui déclara : *Eh bien, fais donc d'Agar ce que tu veux !* Saraï s'acharna tellement contre sa rivale, que cette dernière préféra fuir dans le désert !

Dieu dépêcha un émissaire pour vite la rattraper : on lui demanda de rentrer chez sa maîtresse et de lui être soumise en tout ! *Ton fils s'appellera Ismaël, Dieu entend. Sa descendance sera grande !* On les appelle aujourd'hui les Ismaélites ! Et c'est ce qui arriva : Abram avait alors quatre-vingt six ans déjà ! À quatre-vingt dix neuf ans, l'Unique s'adressa à Abram à nouveau : *Je vais faire alliance avec toi. Tu deviendras un peuple immense. Désormais, tu t'appelleras Abraham, Père de tous les croyants. La marque dans votre corps de votre appartenance à l'Unique, sera la circoncision des mâles. Vos corps se souviendront de moi, jamais ils ne m'oublieront ! Et ta femme s'appellera désormais Sara, la Princesse, et non plus seulement Ma Princesse ! Elle aussi sera bénie et mère de nombreuses nations et de peuples immenses !*

Abraham se jeta tête contre terre en pensant très fort devant Dieu qu'il serait bientôt centenaire et que Sara était une bonne nonagénaire ! *Comment, comment sera-ce possible ? Bien sûr il y a déjà Ismaël, mais...* Dieu se fit plus tendre : *Non Abraham, ce sera un fils issu de toi et de Sara ! L'an prochain, à cette même saison, Isaac sera mis au monde !* Et sur cette assertion péremptoire, Dieu remonta chez lui !

Abraham ne perdit pas une seconde. C'est ça, Abraham : il obéit immédiatement et sans bavure aux ordres de Dieu ! Tous les mâles de sa maison y passèrent : lui en premier, et puis Ismaël qui courait vers ses treize ans, et puis tous ses gens !

Dieu non plus ne voulut pas faire attendre Abraham ni Sara ! À quelque temps de là se présentèrent sur la route de Mambré, trois voyageurs, dont l'un semblait être le chef ! Abraham selon la tradition du désert se précipita à leur devant pour les inviter à se refaire et à se reposer sous sa tente. Ce qu'ils acceptèrent. Au cours du repas chaud que Sara préparait sous la tente et qu'Abraham leur servait sous l'auvent, le chef déclara : *Quand nous repasserons l'an prochain, ta femme aura un enfant !* Malgré toutes les promesses de l'Unique, Abraham ni Sara n'y comptaient plus. Si bien qu'un rire étouffé jaillit de la tente où fouinait Sara ! *Pourquoi ce rire ?* demanda le chef, légèrement courroucé ! *C'est que... !* balbutia Abraham horriblement gêné ! *Il s'appellera Isaac, puisque tu as ri !* (« Itzaak » signifie « tu as ri » !)

Le repas fini, les rites de purification accomplis, Abraham raccompagna ses hôtes jusque sur la grand route où il prit congé d'eux !

Et Isaac naquit ! Peut-on imaginer seulement la joie qui submergea le vieux couple quand cet impossible évènement se produisit ! Peut-on penser l'impensable, voir se réaliser l'inespéré ?

Peut-on comprendre la vie tant qu'on ne l'a pas donnée, tant qu'on n'a pas reçue, sauvée par un autre ! Je te dois la vie : voilà une expression que peu d'entre nous ont du déjà employer !

Mais avec la naissance d'Isaac, le « vrai » fils de famille, le « véritable » héritier, le fils « naturel » d'Abraham et de Sara, voilà qu'avec Isaac, resurgissait encore plus violemment le problème d'Agar et d'Ismaël.

Sara prenait sa revanche, mais Abraham ne pouvait renier le fils de ses reins, qu'il sortît d'Agar ou d'une autre. C'était du Mauriac, du Bazin, du Troyat...

C'est le cœur plein de chagrin, mais conseillé par l'Unique, que le vieil Abraham dut se résoudre aux arguments de la mère du seul Isaac ! *Mieux vaut rencontrer une ourse à qui on a enlevé ses petits, qu'un insensé dans son délire,* peut-on lire dans le livre des Proverbes. La rage qui animait Sara venait-elle d'une insensée ou d'une mère jalouse ? Les deux sûrement, ce qui doublait sa haine envers l'imposture à ses yeux !

Exit Agar et Ismaël ! Mais nous savons par ailleurs que Dieu s'en chargea pour le mieux ! On ne les revit plus !

Pourtant le cœur d'Abraham et de Sara, déjà éprouvé et fatigué de tant de vicissitudes, n'avait pas fini d'en voir. Dieu réserve ses surprises tant qu'on est en vie, c'est-à-dire jusqu'au bout !

Un matin, Abraham entendit la voix qui met toujours tout en branle, qui dérange tous les plans, qui apporte de l'inédit dans une vie ! *Me voici ! - Prends ton fils, ton unique, celui que tu chéris, Isaac, et va-t-en au pays de Moriya, et là tu l'offriras en holocauste sur une montagne que je t'indiquerai !* Voilà qui fait s'écrouler une vie ! Abraham n'a du rien dire de cet ordre à Sara. Après s'être remis du choc, et décidé à prendre la route du sacrifice, il a préparé tous les ingrédients sans un mot, parce qu'il était déjà mort dans son cœur, et c'est dans son silence fermé que Sara a su deviner quelque chose d'irréparable et d'inimaginable, comme toujours avec cet Unique dont Abraham et elles se disaient les adorateurs !

Chacun connaît l'histoire du sacrifice d'Isaac qui finalement se termine « bien » : l'Unique félicitant Abraham de lui faire toujours confiance contre toute confiance et d'espérer contre toute espérance !

Mais comment imaginer les affres de Sara, restée à la maison, de Sara qui ne pose pas de question mais qui redoute le pire, de Sara qui meurt d'apprendre et qui veut tout savoir ! De Sara qui adore et hait Abraham en même temps, qui adore et hait l'Unique en même temps, qui adore être mère et se maudit de l'être devenue !

L'amour doit-il passer par la terreur de perdre et de se perdre ? L'amour doit-il nécessairement connaître les affres de l'intelligence qui ne comprend rien et qui redoute de comprendre ?

Sara mourut à cent vingt-sept ans à Hébron. Abraham acheta exprès une concession funéraire pour l'y déposer, la grotte du champ de Makpéla.

Le deuil n'était pas plutôt accompli qu'il fallut trouver une épouse pour Isaac. Ah, que Sara aurait été heureuse de découvrir sa bru Rébecca et de bercer ses petits enfants Ésaü et Jacob. Qu'aurait-elle pensé, - question idiote !- en considérant qui devait prendre sa place dans le lit d'Abraham, cette Qetura qui devait lui donner encore six enfants !

Abraham finit (quand même !) par mourir à l'âge de cent soixante quinze ans ! Ce sont les frères réconciliés, ses deux fils, les premiers, Ismaël d'Agar et Isaac de Sara qui l'enterrèrent dans la grotte de Makpéla, aux côtés de celle qui resta, malgré tout, et malgré les nécessités, le cœur de son cœur et la vie de sa vie : sa princesse à lui !

Isaac & Rebecca : Retour aux sources

Gn 24,1-67 ; 25,19 ; 26,34-35 ; 28,6-9 ; 36,1-37,1



Isaac et Rebecca
Le Mariage Juif, Rembrandt

Abraham commençait se faire vieux, très vieux même. Il avait été comblé par Dieu. On l'avait même surnommé l'ami de Dieu, car Dieu s'était adressé jadis à lui comme à personne d'autre avant lui, comme à un très vieil ami dont on aime la conversation et qu'on prend plaisir à écouter.

Abraham avait encore une chose à faire avant de rejoindre ses pères : marier son fils Isaac, le fils de Sara. Et peut-être – mais là, il n'osait plus l'espérer, lui qui pourtant avait espéré contre toute espérance « **contra spem speravit** », dirait bien plus tard le vieux Jérôme –, oui, peut-être Dieu lui accorderait-il encore de voir ses petits enfants.

Un jour, sans même en avertir Sara, dit-on, il convoqua son régisseur, un vieux serviteur qui l'avait suivi depuis les tous débuts, originaire comme lui d'Ur, la capitale des Chaldéens. *Mets ta main sous ma cuisse !* » lui dit-il. En fait l'expression veut atténuer la crudité du rite auquel on soumettait toute personne prête à vous jurer fidélité et obéissance : elle devait prendre dans sa main le sexe de celui envers qui elle s'engageait !

Tu vas me jurer que tu feras tout pour que mon fils Isaac n'épouse pas une Cananéenne, de ce pays où nous nous sommes installés !... Je veux que tu te rendes dans mon pays à moi, dans ma patrie, la Chaldée, là où je suis né ! Tu choisiras pour mon fils une femme de ma parenté ! Conscient de la délicatesse de la mission, le régisseur demanda : « *Et si la femme ne veut pas me suivre jusqu'ici, faudra-t-il ramener ton fils là-bas ?* » - « *Bien sûr que non !* » répliqua Abraham. *Garde-toi de faire cela ! Je suis sûr que ce Dieu qui m'a arraché à ma terre pour me conduire ici et qui m'a donné cette terre pour moi et mes descendants, je te dis que je suis sûr qu'il conduira tes pas et tes démarches, et que tu trouveras cette femme pour mon fils ! ... Et si finalement cette femme ne veut pas te suivre, eh bien, tu seras quitte de ton serment... Mais en aucun cas, tu ne ramèneras mon fils là-bas !*

Le régisseur d'Abraham prit le sexe de son maître dans sa main, et il prêta serment !

Puis ce furent les préparatifs de l'expédition : les dix meilleurs chameaux du troupeau, les cadeaux les plus beaux, et en avant pour le pays de l'Aram Naharayim, pour la ville de Nahor, le père d'Abraham. Après plusieurs semaines à travers les déserts que traverse la route du Croissant fertile, après les belles oasis regorgeant de dattes, de grenades et de citrons, la caravane arriva en vue du but de l'équipée. Le régisseur fit agenouiller les chameaux en dehors de la ville, près du puits à la fraîche, à l'heure où les femmes sortent pour puiser. Et il fit cette prière spontanément, car il n'avait aucune idée de la façon dont il allait s'acquitter de sa mission : « *Ô Yahvé, Dieu de mon maître Abraham, viens à mon aide ! Je veux faire un marché avec toi, car j'ai foi en toi, et ne veux pas t'importuner ! Voilà : je vais me poster près de la source, où viennent les villageoises puiser de l'eau. La jeune fille à qui je demanderai de me donner à boire, et qui me répondra quelque chose comme : 'Bois, et pendant ce temps je vais abreuver tes chameaux !', eh bien je considérerai que c'est elle que tu destines au fils de mon maître, et je suis sûr que ce sera la preuve que tu nous aimes !* »

Il n'avait pas fini sa prière intérieure qu'apparut Rebecca, la fille de Betuel ! Betuel était le fils de Milka, la femme de Nahor. Et Nahor était le propre frère d'Abraham. Si vous calculez bien, le régisseur se trouvait en face de la petite nièce de son maître !

Rébecca portait sa cruche sur son épaule, comme à l'accoutumée ! Dire qu'elle était belle est bien peu ! En tout cas, elle était encore à marier, elle n'avait encore connu point d'homme !

Elle descendit à la source, remplit sa cruche et remonta. C'est à cet instant que le régisseur d'Abraham se porta à son devant avec ces mots : *Veux-tu bien me donner un peu d'eau ? - Mais bien sûr, étranger !* répondit-elle. Et elle abaissa sa cruche sur son bras pour lui donner à boire. Le régisseur se désaltérait encore qu'elle ajouta avec le plus grand naturel : *Je m'en vais puiser aussi pour tes chameaux ! Ils doivent mourir de soif, eux aussi !* Elle vida alors le reste de sa cruche dans l'auge, et redescendit au puits pour puiser encore, jusqu'à ce que l'auge fut pleine. Tout ce temps, l'homme restait songeur, se demandant si Dieu était ou non en train d'exaucer son vœu.

Une fois les chameaux désaltérés, le régisseur sortit de ses bagages un anneau et deux lourds bracelets d'or : *Dis-moi le nom de ton père, veux-tu ! Penses-tu qu'il pourrait me recevoir pour la nuit ? - Je suis la fille de Betuel, et mes grands parents sont Nahor et Milka, et elle continua : Il y a chez nous de la paille et du fourrage en quantité et de la place pour le gîte !*

À ces mots, et sans honte devant Rébecca, le régisseur d'Abraham se prosterna à terre et remercia Yahvé à haute voix : *Béni sois-tu, Yahvé, Dieu de mon maître Abraham, à qui tu ne cesses de montrer ton amour ! Merci d'avoir guidé mes pas jusque chez le frère de mon maître !*

La jeune fille courut vite informer sa mère de cet événement. Rébecca avait un frère du nom de Laban : il se dépêcha immédiatement jusqu'à la source à la vue des bijoux que sa sœur portait déjà. Il trouva l'homme affairé avec ses bêtes. *Bienvenue, toi que Dieu a béni ! Ne reste pas dehors, viens t'installer chez nous !* Laban l'aida à débâter les chameaux, fournit paille et fourrage, et prépara de l'eau pour baigner les pieds des voyageurs.

Alors que Laban lui présentait de quoi manger, le régisseur déclara : *Je ne toucherai aucune nourriture, avant de dire ce que j'ai à dire ! - Mais parle donc !* s'exclama Laban devant tant de solennité ! *Je suis le serviteur d'Abraham ! Dieu l'a comblé depuis toujours de richesses et de toutes sortes de bienfaits. Dans sa vieillesse, Sara, sa femme, lui a donné un fils, son seul héritier. J'ai promis sous serment à mon maître d'aller dans sa famille trouver une femme à Abraham, car mon maître ne veut pas d'une Cananéenne. J'avais peur que cette épouse, si je la trouvais, ne veuille pas me suivre ! Alors mon maître m'a assuré que Yahvé me mènerait jusqu'à sa maison paternelle. Alors voilà, je quitte de mon engagement, puisque je me trouve dans la maison de Nahor et que j'ai trouvé Rébecca : c'est pourquoi je lui mis cet anneau à ses narines et ces bracelets à ses bras !* Un silence éloquent tomba soudain sur la scène. Et le régisseur en profita pour conclure d'une voix grave et suppliante : *Maintenant, si vous êtes disposés à satisfaire le vœu de mon maître, déclarez-vous, que je le sache. Sinon, je veux aussi le savoir, et je prendrai congé sur le champ !*

Laban et Betuel répondirent en même temps : *La chose vient de Yahvé, nous n'avons rien à ajouter. Rébecca est là : prends-la avec toi, et qu'elle devienne la femme d'Isaac, selon la volonté de Yahvé !*

Aussitôt, le régisseur tomba de nouveau à terre pour remercier Dieu, puis il se mit à sortir de ses bagages toutes sortes de bijoux d'argent et d'or, et toutes sortes de vêtements qu'il donna à Rébecca, sans oublier Laban et Milka.

On put alors passer à table.

Le lendemain matin, le régisseur déclara tout de go : *Je m'en vais retourner chez mon maître.* Le frère et la mère de Rébecca demandèrent d'attendre encore une dizaine de jours... Mais le serviteur d'Abraham rétorqua : *Je vous en prie, ne me retardez pas : c'est la volonté de Yahvé ! - Nous allons demander son avis à Rébecca ... Veux-tu partir de suite ? - Oui !* répondit-elle sans hésiter ! *Eh bien soit !* conclurent son frère et son père.

Quelques minutes plus tard, on bénit Rébecca. Alors, avec sa nourrice et ses servantes, elle grimpa sur sa monture, en route pour le retour, avec les vœux de la famille et du clan qui criaient dans leurs mains : *Deviens des milliers de myriades ! Enfante les vainqueurs de tes ennemis !* Et bientôt leurs silhouettes disparurent dans la poussière du chemin.

À l'autre bout du pays, Isaac venait de rentrer du puits de Lahai Roï, dans le Néguev où il habitait. Il sortit à la fraîche, ce soir-là, pour se détendre, et croisa la caravane. Et Rébecca vit Isaac pour la première fois. Elle sauta du chameau et demanda au régisseur s'il connaissait l'homme qui venait à leur rencontre. *C'est mon maître, justement !*, répondit-il. Alors Rébecca, reprit son voile et se couvrit. Isaac écouta le rapport circonstancié de toute l'aventure.

Alors il présenta Rébecca à sa mère Sara. C'est ainsi que Rébecca devint la femme d'Isaac.

On rapporte qu'Isaac était tellement attaché à Sara, qu'il fallait que son amour pour Rébecca fût encore plus fort, pour le consoler de celui qu'il portait à sa mère ! Il avait pourtant déjà quarante ans.

Rébecca se révéla stérile. Mais Yahvé, comme toujours chez ces gens, exauça leur prière, et Rébecca tomba enceinte. Et déjà dans son ventre, les jumeaux se battaient entre eux. Elle en était désespérée, elle en perdait le goût de vivre. C'est Yahvé, encore lui et toujours lui, qui lui donna de quoi réfléchir à sa destinée : *Il y a deux nations en ton sein, lui révéla Dieu. Deux peuples sortiront de toi, voués à se séparer, et régner l'un sur l'autre. Et c'est même l'aîné qui devra servir le cadet !*

Quand elle accoucha, le premier qui se présenta était roux et poilu de partout : on l'appela Ésaü. Quand l'autre apparut, on vit qu'il tenait dans sa main le talon de son frère : on l'appela Jacob. Ésaü veut dire « le roux », précisément, et Jacob « le tricheur » ! Leur histoire commune et personnelle illustrera bien l'identité de leurs noms.

Quant à leur père Isaac, il était âgé de soixante ans à leur naissance.

Ésaü devint un grand chasseur de la steppe. Jacob était plus tranquille, plus sédentaire. Isaac avait un faible pour Ésaü car il aimait la viande de venaison. Rébecca préférait Jacob ! Le vieux couple n'avait pas fini d'en voir avec leurs jumeaux. Rivalité sur rivalité, fuite, longue expatriation, retour, vengeance, poursuite... Ce sont les intrigues de Rébecca en faveur de son fils préféré, Jacob, qui déclencheront en fait les hostilités entre les deux frères, et paradoxalement firent s'accomplir la prophétie de Yahvé : *Il y a deux nations en ton sein. Deux peuples sortiront de toi, voués à se séparer, et régner l'un sur l'autre ! Et c'est même l'aîné qui devra servir le cadet !*

Tout le monde connaît la supercherie montée par Rébecca, la mère, pour faire passer Jacob pour Ésaü ; puis les péripéties de l'éloignement de Jacob au pays des ancêtres, chez son oncle maternel, Laban, le frère de sa mère, et son long séjour chez lui, le temps d'épouser ses deux cousines, et deux concubines, de leur faire onze enfants, avant de reprendre le chemin du retour de repasser par le Yabok où il lutta avec l'ange qui changea son nom en Israël...

Quant à Isaac et à Rébecca, il leur arriva à Gérar chez le roi Abimélek la même aventure qu'à Abraham et à Sara en Égypte chez le Pharaon. Par crainte de devoir y laisser la vie, le fils monta le même scénario que son père : de même que l'ancêtre Abraham fit passer sa femme Saraï pour sa sœur, Isaac fit de même avec Rébecca. Car, ils avaient eu peur que cette fois le roi, comme le pharaon jadis, ne les supprime pour s'emparer de leurs femmes, tellement elles étaient belles. Tandis que des sœurs, on pouvait, sans manquer à quiconque, les prendre pour en faire femmes ou concubines !

Jacob/Israël eut juste le temps de rentrer chez son père à Qiryat-Arba - c'est Hébron aujourd'hui. Isaac avait plus de 180 ans ! Il s'éteignit quelque temps après, et ce sont les deux frères autrefois ennemis, maintenant réconciliés, qui l'ensevelirent auprès d'Abraham dans la grotte de Makpéla, que l'ancêtre avait jadis acquise pour y déposer Sara ! L'histoire ne dit pas quand ni où mourut Rébecca. Elle s'éteignit certainement dans la maison paternelle et elle fut déposée dans le fief de l'ancêtre, comme Sara, sa belle-mère, à Hébron, et Rachel sa bru, à Ephrata, sur la route de Bethlehem.

Les amours d'Isaac et de Rébecca sont des amours intermédiaires, entre celles du fondateur de la lignée, Abraham avec Sara, et celles du fondateur du peuple, Jacob / Israël, avec Rachel, la mère de Joseph. La rencontre près du puits de Nahor, entre le régisseur d'Abraham et la belle Rébecca, plus que les épousailles elles-mêmes avec Isaac, est l'épisode le plus romantique qui soit. Et quand Rébecca décide de suite de partir rencontrer son promis, c'est sa hâte qui nous transporte, celle d'une jeune fille, pas encore une femme, qui est comme pressée de quitter la maison de son père, car elle en a un peu assez d'être encore la fille et la sœur ! Elle veut enfin devenir femme, épouse et mère ! Plus qu'Isaac, bien qu'à son insu, elle devient l'instrument du choix que fait Yahvé du plus jeune de ses enfants pour en faire le père de son peuple, Israël.

Si Isaac restera dans la mémoire l'enfant de la promesse qu'Abraham accepte de sacrifier, mais que Yahvé sauve in extremis, Rébecca restera la mère incontestée du peuple qui portera le nom que Yahvé lui-même a donné à son fils.

Isaac est le fils d'Abraham, Rébecca est la mère de Jacob/Israël.

Jacob & Rachel : C'était elles, c'était moi !

Gn 27,46-33,20 ; 34,1-31 ; 35,27-29 [35 ; 49,1-28 ; 49,29-26]



Rachel et Léa JACOB Bilha et Zilpa

Les amours de Jacob, fils d'Isaac et petit-fils d'Abraham, ont commencé grâce à ou à cause de – on choisira ! – la préférence que sa mère Rébecca avait pour lui. Il avait un jumeau hétérozygote, et la tradition rapporte que Jacob était bien sorti le second du ventre de sa mère, mais en retenant le talon de son frère Ésaü. Ce qui signifiait, selon le droit de succession de ce temps, que l'aîné était bien Ésaü, mais que Jacob l'avait supplanté, « au poteau » pourrait-on dire. D'ailleurs autant le nom d'Ésaü est simplement descriptif, « le rouquin », autant celui de Jacob est un qualificatif très précis, « l'usurpateur ». Ce qui veut tout dire !

Pour Isaac, le père, très vieux maintenant et quasi aveugle, il était clair que l'aîné était Ésaü, à qui il réservait la grande bénédiction due au chef de la descendance, quand le temps de son départ viendrait. Mais Rébecca ne l'entendait pas de cette oreille, et elle manigança cette mise en scène de la bénédiction, en déguisant Jacob en Ésaü, tandis que ce dernier était occupé à chasser dans les montagnes. C'est donc Jacob qui reçut la grande et unique bénédiction (elle ne se donnait qu'une fois, et ne pouvait être renouvelée !). Quand Ésaü l'apprit, il ne fut pas bon pour Jacob de rester à Hébron, et sa mère l'envoya donc dans sa famille, les Chaldéens, chez son frère Laban. C'est là que tout devait se jouer !

Sur la route, au gué du Yabok, Jacob eut un songe où il vit une échelle descendant du ciel, et des anges qui la gravissaient, liant ainsi la terre avec le ciel. Jacob y conclut un marché avec Yahvé, faisant vœu de le choisir comme son Dieu (à la suite de son grand-père Abraham et de son père Isaac, – à qui il venait d'extorquer sa grande bénédiction) à condition qu'il le protège pendant sa fuite, lui fasse trouver refuge et le ramène sain et sauf à la maison paternelle !

Il approchait de la campagne de son oncle Laban, au même puits où le régisseur de son grand père Abraham avait déniché celle qui devait devenir sa propre mère, Rébecca, venue puiser de l'eau ! Le puits, cette fois-ci était complètement occupé par trois troupeaux de moutons qui paissaient paisiblement en attendant leur tour de boire. La pierre qui recouvrait le puits était grande, car l'ouverture du puits était grande, elle aussi. Quand les troupeaux étaient prêts à boire, on faisait glisser la pierre, et tous pouvaient boire pratiquement en même temps.

Jacob demanda aux bergers d'où ils étaient :

- De Haran !
- Connaissez-vous Laban, fils de Nahor ?
- Oui, bien sûr !
- Et comment va-t-il ?

— Bien ! Tiens, voici sa fille Rachel, qui arrive avec son troupeau !

— Mais il fait encore grand jour ! Ce n'est pas l'heure de rentrer le bétail. Abreuvez les bêtes et retournez donc au pâturage !

— Non, nous devons attendre que tous les troupeaux soient rassemblés pour rouler la pierre sur la bouche du puits ; alors seulement, nous abreuverons les bêtes !

Rachel était maintenant près du puits avec le troupeau de son père. Et Jacob s'empressa de rouler la pierre et d'abreuver les bêtes de son oncle. Il donna un baiser à Rachel, et éclata en sanglots : un peu l'émotion de se trouver en famille, un peu le relâchement après les semaines de fuite de devant son frère Ésaï. Il se présenta à sa cousine, en lui révélant son identité. Bien sûr, laissant le troupeau aux bons soins de son cousin, Rachel courut vite avertir son père de l'arrivée de son neveu Jacob. Laban, plein de joie à la pensée de voir le fils de sa sœur, courut à sa rencontre, l'embrassa, le serra dans ses bras et l'accueillit chez lui, où Jacob lui raconta toute l'histoire qui l'amenait jusqu'ici ! *Oui, tu es bien de mes os et de ma chair, fils de ma sœur ! Reste chez moi !* Un mois entier passa !

Laban voulait régler la situation, car Jacob travaillait pour lui et il voulait le rémunérer en toute honnêteté, d'autant qu'il s'agissait en plus du fils de sa sœur, donc son neveu, et... qu'il n'était pas vilain garçon ! *Combien veux-tu comme gages ?*

Jacob voyait loin et avait donc un œil sur sa cousine Rachel. Mais Laban avait deux filles : l'aînée s'appelait Léa, « la loucheuse », et Rachel n'était que la cadette.

— Je servirai chez toi sept ans, pour Rachel, ta fille cadette !

— Mieux vaut qu'elle te revienne, en effet, plutôt qu'à un étranger ! répondit Laban à son neveu !

Et donc Jacob servit chez Laban pour Rachel sept années qui lui parurent comme quelques jours, tellement il l'aimait ! Et quand le temps fut accompli, il demanda son du à son oncle, épouser Rachel. Et Laban lança les invitations et organisa un banquet. Le soir des noces, Laban avait donné l'ordre secret à tous ses serviteurs d'éteindre tous les flambeaux de la fête, et, profitant de l'épaisse ténèbre de cette soirée, il glissa subrepticement sa fille Léa, « la loucheuse », l'aînée de Rachel, dans la tente nuptiale des nouveaux époux. Il pensait qu'il fallait d'abord « caser » Léa ; Rachel, elle, n'aurait jamais de mal à trouver un parti !

Vous imaginez la (mauvaise) surprise de Jacob, le lendemain matin !

— Quel tour m'as-tu joué là ? C'est pour Rachel que j'ai servi sept ans chez toi ? Pourquoi m'as-tu trompé ?

— Tu sais, ce n'est pas l'usage chez nous de marier la cadette avant l'aînée !... Mais ne t'en fais pas ! Achève cette semaine de noces, et je te donnerai aussi l'autre, comme prix du service que tu feras chez moi encore sept autres années ! Que faire ? Cela se passa comme Laban l'avait manigancé : Jacob, le trompeur, trompé par (encore) plus trompeur que lui. Laban était bien le frère de Rébecca, qui avait trompé Isaac ! À trompeur, trompeur et demi ! Léa et Rachel reçurent deux servantes : Zilpa pour Léa, et Bilha pour Rachel. L'histoire dit que Jacob aimait Rachel bien plus que Léa. Mais, en fin de compte, il était à la tête d'un petit harem de quatre femmes : Léa, Rachel, Zilpa et Bilha ! Pourtant, il attendait l'occasion de rendre à son oncle la monnaie de sa pièce, tout en servant pour lui encore les sept années convenues !

La vie se joue de nous, quand on joue avec elle ! Léa était d'autant plus féconde qu'elle était (moins belle et) moins aimée par Jacob, et Rachel d'autant plus stérile que Jacob lui témoignait plus d'amour ! Coup sur coup Léa enfanta Ruben, Siméon, Lévi et Juda ! Ce fut un véritable concours ! Rachel se voyant sans enfant, alors qu'elle était la préférée, n'y tint plus. Jalouse de sa sœur, elle importunait ce pauvre Jacob qui ne savait plus où donner de la tête, si l'on peut dire !

— Vois avec Dieu si tu ne peux avoir d'enfant ! Ce n'est pas ma faute, quand même !

— Eh bien je vais mettre ma servante dans ton lit ! Fais un enfant avec elle, elle enfantera sur mes genoux ! C'est ainsi que naquirent coup sur coup Dan et Nephtali, les fils de Bilha/Rachel ! Cette coutume ancienne était admise quand l'épouse ne pouvait avoir d'enfant : elle en faisait un par procuration, si l'on peut dire, et cet enfant que l'épouse stérile recevait sur ses genoux à la naissance, était considéré comme légitime héritier selon la loi coutumière. Sara, la femme de l'ancêtre par excellence, avait fait de même pour Abraham, en mettant dans son lit sa servante Agar, dont était né Ismaël ! Mais Léa, constatant qu'elle ne pouvait plus avoir d'enfant et ne voulant surtout pas être de

reste dans ce concours natalitaire, mit sa servante Zilpa dans le lit de Jacob, qui conçut ainsi à la suite Gad et Asher !

Tous les stratagèmes étaient bons pour activer l'émulation des maternités ! Un jour Ruben, le premier né de Léa - c'était un jeune homme maintenant -, était revenu d'une ballade avec quelques pommes d'amour qu'il offrit à sa mère. À la vue de ces fruits, Rachel apostropha Léa :

— Donne-m'en, s'il te plaît !

— Il ne te suffit donc pas de m'avoir pris mon mari, que tu veuilles aussi t'emparer des pommes d'amour de mon fils !

— Eh bien que Jacob couche avec toi, cette nuit, en échange de ces pommes d'amour !

Dès le retour de Jacob à la fin du jour, Léa courut à lui :

— Ce soir, nous coucherons ensemble : car je t'ai pris à gages pour les pommes d'amour que m'a rapportées mon fils !

Léa enfanta à Jacob un cinquième fils, Issachar, puis un sixième, Zabulon, et même une fille, Dina ! Et cette Dina ne fut pas un cadeau, comme nous verrons une autre fois !

Mais Dieu, qui essayait de voir clair dans toutes ces initiatives quelque peu désordonnées, se rendait bien compte que Rachel souffrait de n'avoir eu qu'un fils, à côté de cette déferlante infatigable qu'était Léa ! Et alors, plein de délicatesse et de tendresse envers la bien-aimée de Jacob, il la rendit enfin féconde, et elle donna à Jacob un fils qui allait faire parler de lui. Ce fut Joseph ! Joseph jouera toujours comme un déclencheur dans le destin de la famille, comme son père l'avait fait en fuyant chez Laban, et comme lui encore, Joseph, le fera en Égypte, quand... mais ceci est une autre histoire ! Jacob alla voir son beau-père :

— Je rentre au pays, Laban, je retourne à Hébron, chez mon père ! Alors je te demande de me laisser partir tranquille avec tout ce qui m'appartient, et pour lequel je t'ai assez servi : mes femmes et mes enfants !

— Eh bien fixe moi ton salaire et je te paierai !

— Tu sais combien j'ai fait se multiplier tes biens, et combien la bénédiction de Yahvé te profitait par mon intermédiaire ! Maintenant il me faut travailler pour mon propre compte !

— Mais dis-moi, dis-moi donc ce que je te dois !

— Eh bien tu n'auras rien à me payer si tu fais ce que je vais te dire... Dans ton troupeau, mets de côté pour moi tout mouton noir, et toute chèvre tachetée ou mouchetée. C'est tout ce que je veux ! Tu pourras facilement vérifier mon honnêteté ! Tout ce qui ne sera ni noir ni tacheté ni moucheté t'appartiendra !

— Qu'il en soit ainsi ! conclut Laban.

Pendant toute la durée du travail du triage des bêtes par les fils de Laban, ce dernier mit trois jours de chemin entre lui et Jacob qui faisait paître le reste du gros bétail de son beau-père. Mais Jacob s'activait aussi de son côté. Il imagina un stratagème pour prendre sa revanche sur Laban : il ne pouvait lui pardonner cette histoire de substitution lors de son mariage ! Il prit des baguettes fraîches de peuplier, d'amandier et de platane, et il les écorça de bandes blanches, mettant à nu l'aubier qui était sur les baguettes. Il plaça ces baguettes en face des bêtes dans les auges, et dans les abreuvoirs où elles s'accouplaient tout en buvant. Et le phénomène provoqua des naissances de petits rayés, tachetés ou mouchetés ! Il fit de même avec les moutons, en les tournant vers tout ce qui était noir et rayé dans le troupeau de Laban. Ainsi il se constitua des troupeaux à lui, qu'il ne mêla pas à ceux de Laban. De plus il s'ingénia à appliquer sa trouvaille uniquement à des bêtes robustes et résistantes. Tout ce qui était chétif était bon pour Laban, et restait blanc et sans tache aucune ! Il se bâtit une véritable fortune sur pied, qui, s'ajoutant aux servantes, serviteurs, chameaux et ânes, faisait désormais de lui, le Jacob qui fuyait devant la colère de son frère, un vrai patriarche, puissant et redoutable !

Les fils de Laban se rendirent compte que quelque chose s'était passé, qu'ils ne comprenaient pas, mais qui avait fait basculer une énorme quantité des biens de Laban du côté de Jacob ! Jacob le vit bien, lui, à la mine de Laban : il n'était manifestement plus de son côté !

Alors Jacob entendit au fond de son cœur une voix qu'il reconnut : *Retourne au pays de ton grand-père et de ton père ! Retourne à Hébron !* Il fit appeler immédiatement Léa et Rachel qui étaient aux champs : *Votre père a changé de visage avec moi ! Mais le dieu de ma famille ne m'a jamais*

abandonné ! Vous m'êtes témoins, l'une et l'autre, que j'ai servi votre père de toutes mes forces !... Mais lui s'est joué de moi, il a changé dix fois mon salaire ; mais Dieu me protège et m'a inspiré. Il m'a dit : Je suis le dieu de Béthel où tu as oint une stèle et où tu m'as fait un vœu ! Maintenant debout : sors de ce pays et rentre dans ta patrie !

Les deux épouses répondirent : *Nous n'avons nous non plus aucune part ni aucun héritage dans la maison de notre père ! Il nous a traitées comme des étrangères, puisqu'il nous a vendues et qu'il a ensuite mangé notre argent ! En vérité, tout ce que Dieu a retiré à notre père est à nous et à nos enfants ! Jacob, fais tout ce que Dieu t'a dit !*

Aussitôt dit... Jacob organisa vite une caravane de chameaux de tous les biens qu'il emportait avec lui : femmes, enfants, bétail divers et nombreux ! Direction : Canaan ! Et pendant que Laban était occupé à la tonte, Rachel déroba les idoles domestiques de son père. Pas une seconde, Jacob ne laissa Laban soupçonner son départ précipité : il fuit à marches forcées, passa l'Euphrate et se dirigea vers le Mont Galaad.

Ce n'est que trois jours plus tard que Laban apprit la fuite de Jacob ! Il rassembla une petite troupe autour de ses frères et se mit à sa poursuite pendant sept jours. Il finit par le rattraper au Mont Galaad. Laban reçut la visite d'un envoyé de Dieu lui intimant l'ordre de laisser Jacob tranquille. Il rejoignit pourtant son beau-fils et établit son camp à Galaad.

— Pourquoi m'as-tu abusé ? Pourquoi as-tu emmené mes filles comme des captives de guerre ? Pourquoi ne m'as-tu pas avisé de ton départ ? Je t'aurais reconduit dans l'allégresse des chants, des tambourins et des lyres ! Tu ne m'as même pas laissé embrasser mes filles ! Vraiment tu as agi en insensé ! Je pourrais vous punir, mais le dieu de tes pères m'a mis en garde la nuit dernière ! Que tu partes parce que tu te languissais tellement après la maison de ton père, soit : mais pourquoi avoir volé mes dieux domestiques ?

— Je dois t'avouer que j'ai eu peur. J'ai cru que tu allais m'enlever tes filles. Mais sache que celui chez qui tu trouveras tes dieux ne restera pas vivant ! Va, fouille, et reprends ce qui est à toi !

Jacob ignorait totalement que Rachel les avait dérobés, ces dieux !

Laban fouilla la tente de Jacob, celle de Léa, puis celles des deux servantes : il ne trouva rien, et pour cause ! Il passa à la tente de Rachel. Or Rachel, qui avait les idoles domestiques, les avait cachées dans le palanquin du chameau qu'elle montait, et s'était assise dessus. Laban fouilla la tente de fond en comble, et, bien sûr, ne trouva encore rien. Rachel dit à son père : *Si je ne me lève pas en ta présence, n'y vois aucune offense, car j'ai mes règles, et je ne puis bouger !* Ainsi Laban ne put rien trouver !

Alors Jacob, toujours ignorant du subterfuge de Rachel, entra dans une grande colère et s'en prit véhémentement à Laban.

— Quel est donc mon crime, quelle est donc ma faute, que tu te sois acharné de la sorte contre moi ? Je t'ai laissé fouiller toutes mes affaires, as-tu trouvé ce que tu cherches ? Allez, montre-le devant tout le monde, pour qu'on juge entre nous ! Voici vingt ans que je suis chez toi, tes brebis et tes chèvres n'ont pas avorté, et je n'ai pas mangé les béliers de ton troupeau. Les animaux déchirés par les fauves, je ne les rapportais pas, c'était moi qui compensais leur perte ; tu me les réclamais, qu'on me les ait volés de jour ou de nuit ! La chaleur du jour et le froid de la nuit m'ont dévoré, et la nuit, en plus, le sommeil me fuyait ! Oui, voici vingt ans que je suis dans ta maison et je t'ai servi quatorze ans pour tes deux filles et six ans pour ton troupeau et tu as changé dix fois mon salaire. Si le Dieu de mon père, le Dieu d'Abraham, père de mon propre père n'avait pas été avec moi, tu m'aurais renvoyé les mains vides. Mais Dieu a vu mes fatigues et mon labeur, et la nuit dernière, il a rendu son jugement !

Laban reprit la parole :

— Ces filles sont mes filles, ces enfants sont mes enfants, ce bétail est mon bétail : tout ce que tu vois est à moi ! Mais vais-je faire du mal à mes filles et à leurs enfants ? Allons, concluons un traité, toi et moi ! Et qu'il nous serve de témoin !

Après le rite du traité, Laban embrasa ses filles et ses petits enfants, puis il les bénit et rentra chez lui. Jacob poursuivit sa progression et vit une troupe d'anges de Dieu devant lui : il baptisa l'endroit Mahanayim « le Camp de Dieu ».

Mais notre Jacob avait maintenant un autre problème à résoudre, et bien plus sérieux : comment ne pas tomber sous le coup de la vengeance de son frère Ésaü ! Et ça, c'était une autre paire de manches :

Ésaü attendait l'occasion depuis assez longtemps pour savoir que « ce plat se mange froid ! ». Jacob commença par dépêcher des messagers devant lui, porteurs du message suivant : *Je rentre de mon séjour chez Laban. J'ai passé chez lui assez de temps pour acquérir bœufs, ânes, petit bétail, serviteurs et servantes. Je veux que tu le saches pour trouver grâce à tes yeux !* La réponse des messagers fut terrible : « *Ton frère avance avec plus de quatre cents hommes de troupe !* »

Alors pour la première fois de sa vie, Jacob eut peur et il sentait l'angoisse l'étouffer. Il eut l'idée de diviser tout son bien en deux camps : le petit et le gros bétail, ainsi que les chameaux : *Si Ésaü attaque un camp, l'autre restera sauf !* Alors il se tourna vers Yahvé :

— Tu es le Dieu de mon père Isaac et le Dieu de mon grand-père Abraham. C'est toi qui m'as commandé de retourner dans ma patrie en me promettant ta protection. Je sais que je suis indigne de toutes les faveurs que tu m'as accordées. Je n'avais qu'un bâton quand j'ai passé le Jourdain, et me voici maintenant à la tête de deux camps ! Protège-moi de la main de mon frère Ésaü, ne permets pas qu'il tue les mères avec leurs enfants. Souviens-toi de ta promesse : *Je te comblerai de bienfaits et ta descendance se répandra comme le sable de la mer, qu'on ne pourra jamais compter !*

Et sur ce, Jacob passa la nuit à cet endroit.

Au matin, il prépara un cadeau pour son frère : deux cents chèvres et vingt boucs, deux cents brebis et vingt béliers, trente chamelles qui allaitaient avec leurs petits, quarante vaches et dix taureaux, vingt ânesses et dix ânonnes. Il les confia à ses serviteurs, chaque troupeau à part : *Passez devant moi et laissez du champ entre les troupeaux.* À chacun il donna cet ordre : *Quand vous serez en vue de mon frère Ésaü, et qu'il vous demandera : « À qui es-tu ? Où vas-tu ? À qui appartient tout ça ? » vous répondrez : « C'est à Jacob, qui te l'envoie comme présent. Et lui-même arrive derrière nous ».*

Qui sait, se disait Jacob, devant ses femmes qui attendaient l'issue du dilemme. Qui sait ? Peut-être Ésaü se laissera-t-il toucher ou gagner par ces présents, peut-être renoncera-t-il à sa vengeance. Et la nuit tomba. Il se tournait et se retournait sur sa couche, ne trouvant ni sommeil, ni repos. Et puis d'un coup, il eut comme une illumination, un éveil, une vision ! En un éclair !

Il se leva, prit ses deux femmes, ses deux servantes, ses onze enfants et passa le gué du Yabok, le gué où, à l'aller, il avait vu le ciel ouvert et l'échelle des anges, ce lieu même où il avait fait vœu à Yahvé de le reconnaître comme son seul Dieu s'il le protégeait et le ramenait sain et sauf chez son père, alors qu'il fuyait, comme aujourd'hui, devant la fureur de son jumeau Ésaü. Il fit aussi passer tous ses biens. Puis il repassa le torrent et resta seul.

Et *quelqu'un* lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore. Voyant qu'il ne parvenait pas à le maîtriser, *l'autre* le frappa à l'emboîture de la hanche qui se démit sous le coup, en criant :

— *Lâche-moi, l'aurore arrive !*

— Non, pas tant que tu ne m'aies béni !

— *Alors, quel est ton nom ?*

— Jacob !

— *Eh bien désormais, on ne t'appellera plus Jacob (le menteur), mais Israël, (le héros de Dieu) car tu t'es mesuré aux hommes et à Dieu, et tu l'as emporté.*

— Mais dis-moi ton nom, toi aussi !

— *Tu as besoin de le demander ?* Et sur ce, *l'autre* le bénit.

Jacob baptisa ce lieu Pénuel Visage de Dieu : *j'ai vu Dieu face à face, et je vis toujours.*

Quand le soleil se leva, il s'aperçut qu'il boitait !

Au moment même où il réapparut devant sa famille, au loin Ésaü se présentait avec ses quatre cents hommes. Alors vite, il répartit tout le monde en trois positions : en tête, les servantes Zilpa et Bilha et leurs enfants, ensuite Léa et les siens, et enfin, loin derrière, Rachel et le petit Joseph ! Lui-même, passa devant tout le monde à la rencontre de son frère, et se prosterna sept fois avant de l'aborder. Mais, miracle ! Ésaü courut à sa rencontre, le prit dans ses bras, se jeta à son cou et l'embrassa en pleurant. Apercevant alors les femmes et les enfants :

— Qui sont tous ces gens ?

— Ce sont les enfants que Dieu m'a donnés !

Alors, spontanément, servantes, femmes et enfants s'approchèrent et se prosternèrent devant Ésaü.

— Que veux-tu faire de tous les camps que j'ai rencontrés sur la route ?

— C'était pour trouver grâce à tes yeux !

— Mais j'ai suffisamment ! Garde ton bien !

— Non, je t'en prie ! Si j'ai trouvé grâce à tes yeux, accepte ! J'ai affronté ta présence comme on affronte celle de Dieu, et tu m'as accueilli ! Accepte ! Dieu m'a favorisé ! J'ai ce tout ce qu'il me faut !

Alors Ésaü accepta.

— Eh bien, levons le camp, maintenant, je marcherai en tête !

— Mon frère sait bien que les enfants sont délicats, et que je dois penser aux brebis et aux vaches qui allaitent : si on les surmène un seul jour, tout le bétail va mourir. Que mon frère parte en avant de moi ; je cheminerai lentement au pas du troupeau et au pas des enfants, jusqu'en ta demeure, en Seïr !

— D'accord, mais je vais au moins laisser avec toi une partie des mes compagnons.

— Mais pourquoi donc ! Il me suffit de trouver grâce à tes yeux.

Et c'est ainsi que Ésaü prit la route de Seïr. Quant à Jacob, n'ayant qu'à moitié confiance dans le retournement spectaculaire de son frère, il préféra prendre la direction de Sukkot, où il installa sa maison et bâtit des huttes pour le bétail, d'où le nom de *sukkot cabanes*. Après quelque temps il reprit la route pour Sichem, en Canaan, où il acheta la parcelle de champ où il avait dressé son camp : il y érigea un autel qu'il nomma *El, Dieu d'Israël*.

Mais le mal arrive toujours par là où l'on ne l'attend pas a priori. Sa seule fille, la fille que Léa lui avait donnée, la voilà qui décide de « sortir le soir ». Et Sichem, le fils d'Hamor, prince du pays, voilà qu'il l'enlève et la viole. Mais le plus beau, c'est qu'après ces violences, il en tomba amoureux et qu'il demanda à son père la petite Dina pour femme. À cette nouvelle, Jacob, qui se trouvait seul, car tous ses fils étaient aux champs, garda le silence jusqu'à leur retour.

Alors il y eut pourparlers, négociations et pacte. Hamor se rendit chez Jacob et ses fils : il fit sa déclaration pour son fils Sichem, était prêt à payer toute réparation exigée, et proposait en même temps une exogamie entre leurs deux familles : échange des femmes et implantation dans le pays. La seule condition pour accepter, de la part de la famille de Jacob, fut que toute la famille d'Hamor, Sichem en tête, se fasse circoncire. Et si incroyable que cela puisse paraître, ce fut accepté, Sichem le premier, car il était amoureux fou de Dina, et d'autre part le plus considéré de toute la famille. On pensait que toute l'affaire était réglée. Eh bien loin de là !

Trois jours après, Simon et Lévi, les frères de Dina, se firent passer pour souffrants, mais ils prirent leurs armes, et se rendirent en ville sans obstacle, étant donné le pacte. Ils passèrent tous les mâles au fil de l'épée, y compris Hamor et Sichem, et récupérèrent leur sœur. Ils achevèrent même les blessés, et pillèrent tout ce qu'ils purent, en repréailles pour le viol de leur sœur. Ils ravirent tout ce qu'ils trouvèrent : biens, femmes et enfants. Jacob leur fit remarquer qu'ils l'avaient mis en mauvaise posture avec tous les Cananéens.

— J'ai peu d'hommes, ils vont s'unir entre eux et anéantir ma maison !

— Mais on ne pouvait tout de même pas ne pas venger l'honneur de notre sœur !

Comme d'habitude, c'est encore Dieu qui parla à Jacob : *Allez ! Monte à Béthel sur Yabok, et fixes-y-toi ! Aussitôt Jacob convoqua toute la famille : Jetez toutes les idoles que vous avez encore avec vous. Changez de vêtements ! Purifiez-vous ! Nous montons à Béthel !* La terreur sembla être tombée sur la contrée toute entière : personne ne les poursuivit ! Après avoir remercié Yahvé à Béthel, et reçu confirmation de la promesse faite à ses père et grand-père sur le pays et la descendance qu'il leur accordait, Jacob leva le camp encore une fois pour Bethléem.

Mais là, sur la route, Rachel eut les douleurs. Et elle accoucha de Benjamin dans de terribles circonstances : elle sentait qu'elle se mourait, heureuse cependant de donner un dernier fils à son bien-aimé, un fils qui serait pour lui « son bâton de vieillesse ». Elle fut enterrée au lieu dit Ephrata, près de Bethléem. Jacob perdait avec Rachel la seule femme qu'il ait jamais aimée !

Il se passe de tout dans une famille, surtout dans des familles à ramifications multiples comme celle de Jacob, mais comme celles de maintenant, entre divorces, remariages et concubinages divers ! C'est l'aîné de tous les frères, le premier né de Jacob et de Léa, qui fit aussi des siennes, en allant coucher avec Bilha, la servante de feu Rachel, et concubine de son père. Jusqu'à sa propre mort, Jacob en verra de toutes les couleurs : se marier, fonder une famille, la multiplier, rien de mieux pour se préparer les problèmes les plus nombreux et les plus divers. Il y eut encore la disparition de Joseph que ses frères firent passer pour mort, alors qu'ils s'en étaient débarrassés par jalousie en le vendant comme esclave à une caravane qui descendait en Égypte : aventure qui se transforma en épopée héroïque pour tout le clan de Jacob descendu s'installer chez Pharaon. Il y eut enfin la détestable aventure de Juda – le quatrième fils de Jacob et de Léa – avec Tamar, dont je raconte ailleurs la triste et lamentable histoire.

Jacob vécut dix-sept ans à Goshen en terre d'Égypte, jusqu'à atteindre l'âge de cent quarante-sept ans. Sentant sa fin prochaine, il appela Joseph à son chevet, et lui fit promettre - à la mode antique et solennelle, prendre dans sa main le sexe de celui envers qui on s'engage -, de rapatrier son corps en terre de Canaan, pour le déposer aux côtés d'Abraham son grand-père et d'Isaac son père. Joseph promit. Quelque temps plus tard, l'état de Jacob empira, et Joseph lui rendit visite avec ses deux fils Manassé et Éphraïm. Devant eux, Jacob transmet la bénédiction de Yahvé à Joseph, et adopta comme siens ses deux petits-fils et leurs fils après eux, au même titre que tous les enfants qu'il avait eus de ses femmes et de ses concubines.

Peu de temps après, il fit appeler tous ses fils autour de lui, et il leur donna la grande bénédiction, que lui-même, le cadet, avait reçue de son père Isaac, en l'usurpant à son frère Ésaü, par le stratagème de Rébecca, sa mère. Chaque fils reçut la bénédiction qui lui convenait et que lui accordait son père, personnellement. *Voilà, je m'en vais ! Enterrez-moi près de mes pères dans la grotte de Makpéla, en face de Mambré, au pays de Canaan, là où reposent Abraham avec Sara, et Isaac avec Rébecca, là où j'ai moi-même enseveli Léa.* Et il expira. Joseph se jeta sur le corps de son père et le baigna de ses larmes.

Il ordonna de suite de procéder aux rites de l'embaumement qui durent quarante jours. Les Égyptiens le pleurèrent soixante-dix jours. Pharaon permit à Joseph de monter jusqu'en Canaan pour enterrer son père selon ses dernières volontés, accompagnés de tous les dignitaires de son palais et du pays tout entier. Montèrent avec eux tous les membres de la famille de Jacob. C'était un cortège des plus imposants ! Sur place, la grande lamentation et le deuil rituel durèrent sept jours. Les Cananéens en furent tellement impressionnés, qu'ils appelèrent l'endroit Abel-Miçrayim, *Le deuil des Égyptiens*. Et on redescendit au pays du Nil !

Même mort, Jacob servit encore de bouclier à ses fils, à ceux en tout cas qui avaient vendu, jadis, Joseph leur frère à la caravane, par jalousie, pour s'en débarrasser ! Ils forgèrent une déclaration de leur père, enjoignant Joseph de leur pardonner définitivement leur crime, car ils avaient peur, que, leur père disparu, Joseph donnât maintenant libre cours à sa vengeance et à sa fureur !

— Vais-je me substituer à Dieu ? leur répondit Joseph. Dieu a changé le mal en bien, pour le salut de tous ! J'accomplirai moi aussi sa volonté. Et moi, quand je mourrai, je veux que, comme je l'ai fait pour mon père, on transfère mes ossements au pays de mes ancêtres !

Voilà la belle et longue histoire de l'amour de Jacob et de Rachel. *C'est de Rachel, de ses fils Joseph et Benjamin, et de ses petits enfants, Ephraïm et Manassé, que le peuple d'Israël naîtra*, qu'il sortira d'Égypte et passera la Mer Rouge et le désert avec Moïse, pour pénétrer dans la Terre Promise avec Josué. *Rachel est l'ancêtre de la famille de David, de Jessé de Bethléem*. Rachel, qui repose dans son tombeau d'Ephrata, à l'entrée de Bethléem, est celle dont on décimera les enfants lors du « massacre des saints innocents », dans cette même ville de Bethléem que visitèrent des Mages venus d'Orient, pour adorer le Roi du ciel et de la terre, *Jésus de Nazareth, un descendant de David, le fils lointain de Jacob/Israël et de Rachel...*

Juda & Tamar L'amour pervers

Gn 38,1-30 ; 49,8-13



Juda & Tamar
Evans Collection 17.3268, William I. Koch Gallery

Juda était le quatrième fils que Léa avait donné à Jacob. Son destin (prophétisé par son père sur son lit de mort, en Égypte, au temps de Joseph, le onzième fils, lors de la grande bénédiction rituelle) en fait un héros fabuleux ! Écoutez plutôt :

*Juda, toi, tes frères te loueront,
ta main est sur la nuque de tes ennemis,
et tes frères s'inclineront devant toi.
Juda est un jeune lion, retour de la chasse.
Le voici accroupi comme le roi des animaux :
qui l'obligera à se lever ?
Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda,
ni son bâton de chef d'entre ses pieds
jusqu'à ce que le tribut lui soit apporté
et que les peuples lui obéissent !
Il lie son ânon à la vigne,
il lave son vêtement dans le sang du raisin,
ses yeux sont troubles de vin
et ses dents sont blanches de lait !*

C'est en effet de son nom que dériveront et le nom de la province autour de Jérusalem, la Judée ; et le nom du croyant, juif. Ce dernier nom désignera bientôt non seulement tous ceux qui croient en Yahvé, mais aussi toute la nation. C'est dire l'importance de cette tribu et de son ancêtre.

Pendant que la famille de Jacob était installée à Sichem, et après que les onze frères, dont Juda, eussent plongé dans la conjuration de supprimer Joseph - ce qui se serait produit sans l'intervention du premier-né, Ruben, qui plaida sa cause pour l'amour de leur père -, il arriva que Juda voulut faire clan à part, et il prit distance vis-à-vis de la famille. Il se lia d'amitié avec un homme d'Adullam du nom de Hira. Il y rencontra la fille d'un Cananéen nommé Shua... et il la prit pour femme.

Il eut un premier fils qu'il appela, Er ; puis un second, Onân. Et puis un troisième, Shéla. Tout ceci se passait à Kezib.

Le temps passa... Et quand ce fut le moment, Juda choisit pour son fils premier-né, Er, une épouse du nom de Tamar. Mais Er menait une mauvaise vie, et il déplut à Yahvé ! Er mourut !

Alors Juda dit à Onân, le puîné : *Remplis ton devoir de beau-frère et donne un descendant à ton frère, puisqu'il n'est plus !*

En effet, d'après la coutume, quand un homme mourait sans postérité, il revenait à son frère de la lui assurer ! Mais, ce que disait la coutume, et ce que savait fort bien Onân, c'est que cette « postérité assurée » ne pouvait en aucun cas être la sienne propre, mais légalement celle de son frère auquel il se substituait dans le lit de la veuve, sa belle-sœur !

Et ainsi chaque fois qu'il avait un rapport avec Tamar, il se retirait juste avant l'éjaculation, et laissait sa semence se perdre.

Cela non plus ne plaisait pas à Yahvé. Onân mourut à son tour !

Alors Juda dit à sa belle-fille : *Écoute, retourne comme veuve chez ton père, en attendant que grandisse mon dernier fils Shéla !* En fait il ne voulait pas que Shéla connaisse le même sort que ses frères. Tamar s'en retourna donc à la maison paternelle.

Bien des jours passèrent, et la femme de Juda - mère de Shéla, donc belle-mère de Tamar -, mourut. Après le temps de deuil rituel, Juda monta à Timna avec Hira, son ami d'Adullam, pour la tonte des brebis. Tamar l'apprit. Elle quitta aussitôt ses habits de veuve, se couvrit d'un voile dont elle s'enveloppa, et s'en alla s'asseoir à l'entrée du village d'Enayim, qui se trouve sur la route de Timna. Elle s'était bien rendue compte que Shéla, le troisième frère était devenu un homme maintenant, et qu'elle ne lui avait toujours pas été donnée pour femme !

Juda remarqua Tamar, sans la reconnaître bien entendu, et il la prit pour une prostituée, le visage voilé. Il lui demanda d'aller avec elle. *Que me donneras-tu pour ça ? - Je t'enverrai un chevreau du troupeau ! - D'accord, mais je veux un gage en attendant ! - Mais quel gage puis-je te donner ? - Eh bien, ton sceau, par exemple, et puis ton cordon et ta canne ! - D'accord !*

Il lui donna ce qu'elle demandait. Ils firent ce qu'ils avaient convenu. Tamar rentra chez son père, et reprit ses vêtements de veuve. Quelques mois plus tard, elle constata qu'elle était enceinte ! Entre temps Juda avait envoyé le chevreau par l'intermédiaire de son ami d'Abdullam, avec mission de récupérer ses gages. Mais ce dernier ne retrouva pas la femme ! Et pour cause ! Il s'en enquit auprès des gens du lieu : *Où est passée cette prostituée qui se tenait à Enayim sur le chemin ? - Mais il n'y a jamais eu de prostituée ici !* L'homme s'en revint et raconta tout à Juda : *Eh bien qu'elle garde tout, rétorqua celui-ci ! Il ne faut pas qu'on se moque de nous : tu es témoin que j'ai bien envoyé ce chevreau, et que toi tu ne l'as pas retrouvée !*

Environ trois mois plus tard, on annonça à Juda que sa belle-fille était enceinte, qu'elle s'était prostituée, et que c'était là le fruit de son inconduite. *Qu'on l'amène ici, et qu'on la brûle vive !* fut la réaction de Juda. C'était en effet le châtement réservé aux femmes adultères. Mais comme on l'amenait, Tamar envoya dire à son beau-père : *C'est de l'homme à qui appartient ceci que je suis enceinte ! Reconnais donc le propriétaire de ce sceau, de ce cordon et de cette canne !* Juda n'en revint pas, et il déclara : *Elle est plus juste que moi ! C'est elle qui a raison : je devais lui donner mon fils Shéla !* Et il n'eut plus désormais de rapport avec elle.

Tamar devait accoucher de jumeaux. Mais pendant l'accouchement, l'un des deux tendit la main et la sage-femme la saisit et y attacha un fil écarlate pour reconnaître qui était sorti le premier ! Important pour le droit d'aînesse. Mais l'enfant retira sa main. Ce fut son frère qui sortit le premier, en fait, et il fut appelé Péreç - « Celui qui s'est ouvert une brèche ». Alors l'autre sortit avec son fil écarlate au poignet : on l'appela Zerah !

Fin de l'histoire !

Cette finale peut décevoir ; on pouvait s'attendre à quelque chose de plus dramatique, de plus sensationnel. En fait, chacun a eu son du, d'une façon un peu « tordue », mais quand même ! Tamar a eu des enfants, et Juda des petits enfants. Bien sûr, Tamar les a eus du père de ses maris, de son beau-père, donc, et les petits enfants de Juda sont en même temps ses propres enfants, qu'il aura eus de la femme de ses fils ! Eh bien, ces situations sont bien plus courantes qu'on ne le suppose ! On n'en apprend la réalité que dans les alcôves des cabinets de consultation et des confessionnaux.

Mais ces histoires de la Bible, histoires d'amour ou autres, ne sont pas de simples histoires « pour passer le temps » ! Elles disent toujours plus qu'elles ne racontent. Ainsi, ici, cet enfant « Péreç », qui force la sortie et précède le petit Zérah, censé devoir sortir le premier, ce Péreç donc, sera retenu dans la généalogie de Jésus comme un de ses multiples ancêtres « directs », par David ! Et Tamar, la mère de Péreç, fécondée par Juda, sera déclarée « juste » par Juda lui-même, dont j'ai cité dès le début le destin prophétique, national et religieux, annoncé par l'ancêtre du peuple juif par excellence, Jacob / Israël.

En fait, nous apprenons « simplement » encore que les voies de Dieu sont vraiment impénétrables, et que nos malheurs concourent toujours, en définitive, à notre bonheur pour sa plus grande gloire !

Joseph & Mme Potiphar : L'échappée belle

Gn 39,1-23



Leon Baxt : La femme de Potiphar.1914.

Costume sketch for the mime-drama

« The Legend of Josef », music by Richard Strauss. Enterprise of S.Diagilev.Private collection.

Quand Ruben, l'aîné des onze fils de Jacob, eut réussi à convaincre ses neuf frères de ne pas éliminer Joseph et ses prétentions à leur être supérieur un jour ; quand il fut décidé à la place de le déposer au fond d'un réservoir à eau de pluie et de tremper sa belle tunique, spécialement tissée par Rachel, dans le sang d'un bouc, histoire de faire croire qu'une bête l'avait tué ; quand, enfin, à la vue d'une caravane ismaélite en route pour l'Égypte, les frères criminels finirent par vendre leur petit frère comme esclave... Joseph se retrouva sur le marché de Memphis, offert à la vente au plus offrant.

Ce fut Potiphar qui l'acquiesça. Potiphar était eunuque de Pharaon et commandant en chef des gardes du palais. Potiphar affecta Joseph à sa maison, comme administrateur de tous ses biens. Il s'était vite rendu compte que le jeune hébreu était intelligent, doué et efficace. Il parlait non seulement sa langue maternelle, mais aussi l'araméen, cet anglais de l'époque, utilisé dans tout le Moyen Orient de la Mer Noire à l'Égypte et de la Méditerranée jusqu'au-delà de l'Euphrate. De plus, il était agréable, de bonne compagnie et avait belle figure. Comme Yahvé avait des vues sur Joseph, et qu'il le protégeait, la maison de Potiphar en bénéficiait par voie de conséquence ! Ce qui rendait Potiphar toujours plus content de Joseph ; ce qui faisait de Joseph l'esclave le plus envié de la ville !

Bref, Joseph était devenu le second après son maître pour tout ce qui touchait sa maison, ses biens et leur administration.

Mais c'était sans compter avec l'épouse de son maître, la ci-devant madame Potiphar. Elle aussi était satisfaite des services de Joseph, bien sûr ! Mais elle le voyait aussi avec les yeux d'une femme dont l'époux était quand même eunuque, même s'il était eunuque de Pharaon et tout ce qu'on voudra ! En considérant Joseph, son corps frustré ne pouvait que rêver à ce que serait sa vie de femme, si Joseph...

Un après-midi de grande chaleur, alors que tout dans l'immense maison reposait, abasourdi et immobile, elle se faufila jusqu'au bâtiment administratif affecté à l'équipe que dirigeait Joseph, au service des intérêts de Potiphar. *Peut-être Joseph s'y trouve-t-il, puisqu'il se dépense sans compter au service de mon époux, et que, quel que soit le temps, il est toujours à son poste !* Effectivement, seul au milieu des vastes bureaux administratifs, Joseph vaquait à ses occupations. Il entendit quelqu'un se faufiler dans l'enfilade des pièces, il se retourna bientôt pour apercevoir la femme de son maître qui avançait vers lui en minaudant dangereusement. Mine de rien et avec un sourire de déférence, Joseph mit une large table entre la séductrice et lui. Mais elle, plus directe qu'une flèche tirée à bout portant, lui décocha : *Couche avec moi !* Le jeune homme, tout bien monté qu'il pût être, rougit de l'invite impudique et baissa les yeux, feignant de n'avoir rien entendu ! *Couche avec moi !* réitéra-t-elle ! *Mais madame, mon maître me fait entièrement confiance, il m'a confié toute sa maison, j'ai quasiment autant de pouvoir que lui sur tout ! Il ne m'a rien interdit que toi, sa femme ! Comment pourrais-je lui faire du mal et pécher contre mon Dieu ?*

La femme Potiphar se retira, dépitée, ce jour-là. Mais elle revint à la charge, pratiquement chaque jour et chaque fois qu'elle le rencontrait pour les affaires de la maison. Joseph l'évitait, autant que possible, mais parfois il n'y avait aucune échappatoire, et il était obligé de subir des avances de plus en plus en plus pressantes, qui lui pesaient d'autant, et le rendaient bien malheureux ! De plus, il ne semblait pas que cette femme d'eunuque pût être son type !

Un autre après-midi, Joseph se trouva de nouveau tout seul dans ses bureaux, et la femme survint toute excitée et prête à toute extrémité ! Cette fois-ci, elle s'approcha par derrière sans qu'il y prenne garde, et saisissant son pagne et seul vêtement, elle cria comme une folle : *Couche avec moi !* Joseph, pris de panique, lui abandonna son pagne et s'enfuit tout nu dans ses appartements ! Elle, le pagne à la main, se mit à hurler, appelant toutes ses suivantes à la ronde. On accourut, on reconnut le pagne de Joseph : *Voyez-vous, Potiphar nous a gratifiées d'un Hébreu pour badiner avec nous ! Et quand j'ai appelé au secours, il s'est enfui, l'idiot, en abandonnant ça !*, criait-elle en brandissant le pagne, comme le trophée de sa fidélité outragée ! Potiphar fut bientôt là, et elle poursuivit sa comédie en l'apostrophant à son tour, mêlant larmes et imprécations : *Voilà de quelle manière ton esclave préféré a agi envers moi, ton épouse !*

Potiphar, incrédule mais scandalisé, dut faire saisir Joseph et le jeter dans la prison de Pharaon ! Potiphar devait connaître sa femme et comprendre son insatisfaction ; il ne pouvait croire Joseph capable d'une telle ignominie. Mais il dut s'exécuter : on dira plus tard, « la femme de César ne peut avoir tort », la femme de Potiphar ne pouvait pas avoir inventé une telle turpitude. Et pourtant...

Nous ne savons pas qui Joseph, plus tard, dans sa gloire de vizir de Pharaon, élit comme maîtresse de son cœur. Car l'histoire de Joseph se termina bien. Dieu ne l'abandonna pas, comme il n'abandonne jamais ceux qui mettent en lui seul leur foi, leur espérance et leur amour. Ainsi le geôlier l'eut à la bonne, mais surtout Joseph reçut de Dieu de savoir interpréter les songes, d'abord ceux du grand panetier et du grand échanson, jetés comme lui en prison, ensuite les songes de Pharaon lui-même, ce qui lui valut non seulement la grâce, mais le poste le plus élève de l'empire : grand vizir de Pharaon, donc la deuxième personne de l'empire d'Égypte, comme il avait été la deuxième personne de la maison de Potiphar.

On ne sait pas non plus ce qu'il advint de Madame Potiphar, ni de son brave eunuque de mari.

De Joseph, nous apprendrons – quand toute sa famille l'aura rejoint en Égypte, lors de la grande famine qu'il avait su anticiper et contenir –, oui, on apprendra qu'il avait eu deux fils, d'une épouse égyptienne, selon toute vraisemblance : Éphraïm et Manassé, que leur grand-père Jacob sur son lit de mort voulut adopter comme ses propres enfants, au même titre que ses douze fils, pour en faire ses héritiers directs : héritiers surtout de la grande tradition qui fondera le peuple au sein duquel devait naître un jour, Jésus, fils de Marie, et par Joseph de Nazareth, son père nourricier, fils de David de Bethléem, lui-même descendant de Jacob de Sichem et de Joseph d'Égypte.

Samson & Dalila La séduction

Jg 13,1-16,31



Cette histoire s'est passée en des temps très anciens, juste après qu'avec Josué à leur tête, les Hébreux rapatriés d'Égypte par Moïse et Aaron, fussent entrés dans cette Terre Promise, qu'ils durent enlever par la force des armes : batailles jamais gagnées, jamais perdues. Et cela dure encore ! Il fallut reconquérir les places des ancêtres : Béthel, l'ancienne Luz de Jacob ; Qiryat-Arba, maintenant Hébron ; Sichem, la future Naplouse. Et la côte, de Gaza et d'Ashkelon à Akko et Sidon ; et le centre, de Megiddo à Bet-Shemesh. Mais après la mort de Josué, les Israélites se laissèrent de nouveau aller au culte des idoles de Baal et d'Astarté.

Yahvé suscita des « juges », des sortes de prévôts, des shérifs avec pleins pouvoirs : politiques, religieux et militaires, au service de la cause de Dieu et du peuple. Mais quand un juge mourait, le peuple retombait dans ses ornières idolâtriques ! Ce qui faisait de cette Terre Promise, le dépôt de toutes les extravagances religieuses importées ou locales, et de leurs mixtures. Et les mélanges des populations n'arrangeaient rien : tout se mêlait, hommes et femmes, croyances et superstitions, Yahvé et la cohorte des dieux étrangers !

Ainsi avant l'apparition de Samson, on vit venir Otniel, Ehud, Shamgar, Déborah et Baraq, Gédéon et Abimelek, Tola, Yair, Jephté, Ibçân, Elôn et Abdôn. Samson fut le douzième et le dernier des juges, et sa fin, il la dut à son aveuglement amoureux... Mais n'anticipons pas !

Les Israélites étaient retombés dans leur travers préféré, l'idolâtrie, après la mort d'Elôn et d'Abdôn. Les Philistins attaquèrent et occupèrent le pays pendant quarante ans. À Coréa, dans le clan de Dan, au nord du pays, un homme du nom de Manoah était marié à une femme stérile, et par conséquent il n'avait pas d'enfant. Yahvé envoya son messager à cette femme : *Je sais que tu ne peux avoir d'enfant. Mais tu vas en concevoir un : ce sera un garçon ! Désormais, prends garde : pas d'alcool, pas d'aliment impur. Cet enfant, quand il sera grand, ne connaîtra ni ciseaux, ni rasoir. Il sera « nazir » de Dieu – consacré à Dieu –, et ce, dès qu'il se manifestera dans ton sein. C'est lui qui commencera le travail d'expulsion des Philistins du territoire.* Surprise et heureuse, la femme de Manoah s'empressa d'avertir son mari de cette nouvelle. Manoah se tourna vers Dieu pour le remercier et lui demander quelques explications supplémentaires sur le devenir et le destin de cet enfant qu'on lui promettait. Mais c'est encore à la future mère que Dieu envoya son messager, alors

qu'elle travaillait aux champs, tandis que Manoah était en ville. Alors la femme courut en informer son mari, qui se dépêcha jusqu'à l'endroit où le messager se trouvait encore : *Oui, dis-moi, quand tout cela se passera, quelles règles l'enfant devra-t-il suivre, que devra-t-il faire ? - Surtout et d'abord, ne rien faire de ce que j'ai interdit à ta femme... Après, nous verrons ! - Permits que nous te retenions et que nous t'apprêtons un chevreau - Même si j'acceptais, je ne pourrais pas manger de ta nourriture. Mais si tu désires préparer un holocauste, offre-le à Yahvé .* Dans sa simplicité, Manoah ignorait en effet qu'à travers cet homme, il invitait Dieu lui-même. *Dis-nous au moins ton nom, que nous puissions t'honorer quand tout ceci se passera. - Pourquoi me demander mon nom ? Il est merveilleux.* Alors Manoah se résolut à offrir l'holocauste promis, sur le rocher, tandis que le couple contemplant l'offrande. Or comme la flamme du sacrifice montait vers le ciel, Manoah et sa femme virent le messager monter lui aussi dans la flamme de l'autel sous leurs yeux émerveillés. Et tous deux tombèrent aussitôt la face contre terre. C'est alors seulement que Manoah prit conscience de l'identité du messager qui ne se présenta plus à eux dans la suite.

Et poursuivant dans sa logique, il continua : *Nous allons certainement mourir maintenant, puisque nous avons vu Dieu - Si Yahvé avait eu l'intention de nous faire mourir, rétorqua sa femme – un peu agacée par les inepties de Manoah –, il n'aurait accepté de nos mains ni offrande ni oblation, enfin, voyons ! Il ne nous aurait pas fait voir tout cela, pour nous anéantir de suite après !*

Au temps normal, la femme mit au monde un fils, qu'elle prénomma Samson. Yahvé protégeait l'enfant, et son esprit commença de l'agiter, au camp de Dan, entre Coréa et Eshtaol.

Quand Samson fut grand, il lui arriva un jour de devoir descendre pour affaire, de Dan, au Nord, à Timna, au sud. En ville, il remarqua une femme, une Philistine. De retour chez lui, il s'en ouvrit à ses parents, et demanda à son père de la lui prendre comme épouse. *N'y a-t-il donc personne chez nous, mon fils, parmi tes nièces ou ailleurs, pour que tu ailles choisir une femme parmi ces Philistins incirconcis ? - C'est celle-là qui me plaît ! Je t'en prie, prends-la-moi.* Comment les parents pouvaient-ils deviner que cela entraînait dans le plan de Yahvé, de donner un sujet de querelle avec les Philistins qui occupaient le pays à cette époque.

On descendit donc à Timna. Mais voilà qu'en arrivant aux alentours des vignes du pays, ils se trouvèrent face à face avec un jeune lion qui se dirigeait vers eux en rugissant. Samson courut en avant et le détourna de la direction de ses parents. Aussitôt l'esprit de Yahvé fondit sur Samson, qui, les mains nues, déchira le lion, comme on déchire un chevreau. Mais il cacha son exploit à ses parents.

On continue la route, on rencontre la famille de la jeune fille, on parlemente, elle plut. À quelque temps de là, Samson revint pour l'épouser. Mais il voulut faire le détour, pour voir si le cadavre du lion était toujours là. Il était bien là, et dans la carcasse un essaim d'abeilles s'était logé, et y avait fait son miel. Samson ramassa une poignée de miel et il en mangea tout en cheminant. Il en avait aussi recueilli dans un sac pour en faire goûter à ses parents, mais toujours en taisant l'endroit où il l'avait ramassé. Son père descendit plus tard chez l'épouse de son fils, et Samson organisa un festin à cette occasion. On invita même une bande de trente compagnons.

Pour mettre un peu d'ambiance, Samson leur proposa une énigme : *Si vous m'en révélez le sens, au cours des sept jours de festins, oui, si vous trouvez, je vous donnerai trente pièces de toile fine et trente vêtements d'honneur. Mais si vous ne trouvez pas la solution, eh bien c'est vous qui me donnerez ces trente pièces de toile fine et ces trente vêtements d'honneur ! - D'accord ! Propose ton énigme, nous sommes tout ouïe. - La voici : De celui qui mange est sorti ce qui se mange, et du fort est sorti le doux.*

Mais après trois jours, ils n'avaient toujours rien trouvé. Au septième jour, ils dirent à la femme de Samson : *Séduis ton mari et arrache lui la solution de l'énigme, sinon nous te brûlerons, toi, et la maison de ton père. Ma parole, mais c'est pour nous dépouiller que vous nous avez invités ici.* Alors la femme se mit à jouer la comédie des reproches. Elle pleura sans arrêt : *Tu ne m'aimes pas, au fond. Tu as proposé une énigme à mes concitoyens, et à moi, tu ne m'en as même pas donné la solution ! - Mais je ne l'ai pas dit non plus à mon père ni à ma mère, et je vais te la dire à toi ?* Alors elle redoubla ses pleurs et ses reproches, si bien qu'au bout du compte, il lui céda. Et elle s'empressa alors de le rapporter à la bande des invités Philistins.

Le septième jour, avant le coucher du soleil, les Philistins vinrent donc dire à Samson : *Qu'y a-t-il de plus doux que le miel, et quoi de plus fort que le lion ? - Si vous n'aviez pas labouré avec ma génisse, leur répondit-il crûment, vous n'auriez pas trouvé mon énigme.* Alors d'un coup, l'esprit de Yahvé fondit sur lui, à nouveau. Il descendit à Ashqelôn et tua trente hommes, prit leurs dépouilles et remit les vêtements d'honneur à ceux qui avaient deviné l'énigme. Puis fulminant de colère, il remonta vers le nord, s'en retournant chez son père. Sa femme, restée dans le sud, fut finalement donnée au compagnon qui lui avait servi de garçon d'honneur !

Pourtant à quelque temps de là, à l'époque de la moisson, Samson eut envie de revoir sa femme. Il apportait un chevreau. *Je veux rentrer dans la chambre de ma femme.* Mais le beau-père ne le lui permit pas. *J'ai cru comprendre que tu l'avais prise en aversion, et je l'ai donnée à ton garçon d'honneur. Ma sa sœur cadette ne vaut-elle mieux qu'elle ? Tu n'as qu'à la prendre à la place, si tu veux.* - *Cette fois, dit-il, je ne serai quitte envers les Philistins, qu'en leur faisant du mal.*

Samson alla dans la campagne et captura trois cents renards, et il les attacha deux par deux par la queue, en adjoignant une torche au nœud. Il mit le feu aux torches et il lâcha les cent cinquante paires de renards, dans les moissons des Philistins, incendiant tout : gerbes, blés sur pied, et jusqu'aux vignes et aux oliviers. Affolés, les Philistins criaient : *Mais qui a fait cela ? - C'est Samson, le gendre du Timnite qui a repris sa femme pour la donner à son garçon d'honneur.* Alors ils mirent à feu et à sang la maison, avec la femme et son père. *Très bien, leur fit savoir Samson, j'agirai moi-même en conséquence.* Et il les massacra jusqu'au dernier. En suite de quoi, il descendit se planquer dans la grotte du rocher d'Etam pour s'y établir.

De leur côté, les Philistins firent une incursion à Léhi de Juda : *Mais pourquoi venir chez nous ? s'étonnèrent les Judéens. C'est pour nous saisir de Samson, et lui rendre la monnaie de sa pièce !* Immédiatement trois mille Judéens se rassemblèrent pour descendre à la grotte du rocher d'Etam et dire à Samson : *Tu sais bien que les Philistins occupent le pays. Tu nous compliques la vie avec tes histoires ! - Je n'ai fait que leur rendre la pareille ! - En fait nous sommes venus t'arrêter pour te livrer à eux ! - Jurez-moi que vous ne me tuerez pas vous-mêmes ! - Nous le jurons. Nous voulons seulement te livrer à eux, mais nous, nous ne voulons pas ta mort !* Alors Samson se laissa prendre, ligoter et livrer.

Comme la troupe arrivait à Léhi, les Philistins accoururent en poussant des cris de triomphe. L'esprit de Yahvé fondit à nouveau sur Samson, il se défit des cordes comme de fils de lin, et recouvrit ses mains libres. Il ramassa une mâchoire d'âne qui traînait par là, et s'en servit comme d'une massue pour abattre plus de mille ennemis. Et il chanta : *Avec une mâchoire d'âne, je les ai bien étrillés. Avec une mâchoire d'âne, j'ai battu mille hommes !* Et il se débarrassa de cette mâchoire : cet endroit s'appelle désormais « Ramat-Léhi ». Mais comme il mourait de soif, et qu'il n'y avait pas de point d'eau, Samson se tourna vers Yahvé, qui fendit le bassin de Léhi et en fit jaillir de l'eau pour Samson : cette nouvelle source s'appela Enha-Qoré.

C'est à cette époque qu'il se rendit à Gaza. Il y rencontra une prostituée, à qui il rendit visite. On sut qu'il se trouvait en ville. On fit des rondes et on le guetta toute la nuit à la porte de la ville. Les Philistins pensaient s'en débarrasser dès qu'ils le verraient. Samson dormit jusqu'au milieu de la nuit, se leva, se rendit aux portes, les arracha avec leurs deux montants et la barre, les chargea sur ses épaules, et les monta jusqu'au sommet de la montagne en face d'Hébron.

La troisième femme de sa vie entra alors en scène. Elle s'appelait Dalila, et était originaire de la vallée de Soreq. Il l'aimait. Et les princes des Philistins vinrent la trouver elle aussi et lui proposèrent le marché suivant : *Séduis-le, et tache de savoir d'où lui vient sa force herculéenne, de façon que nous sachions comment le ligoter et le maîtriser. De notre côté, nous te paierons chacun onze cents sicles d'argent.*

Avec ce naturel enfantin qui caractérise les grandes traîtresses, Dalila dit à Samson : *Dis-moi, je t'en prie, d'où te vient ta grande force et quels liens il faudrait utiliser si l'on voulait te maîtriser ! - Eh bien vois-tu, belle Dalila, si on me liait avec sept cordes d'arc fraîches, et qu'on n'aurait pas encore fait sécher, je perdrais ma vigueur, je deviendrais un homme ordinaire.* Dalila se fit livrer le

matériel et elle le lia elle-même. Samson se serait-il donc laissé faire ? Et puis, alors qu'elle se trouvait avec Samson dans sa chambre, elle cria : *Au secours, les Philistins sont sur toi, Samson !* Et Samson rompit les cordes aussi facilement que des cordons d'étoupe.

Alors Dalila – c'est incroyable, mais c'est comme ça –, reprocha à Samson de s'être joué d'elle et de lui avoir menti. *Maintenant, je veux la vérité. Avec quoi faudrait-il te lier ?* Comme quoi seul le culot paye. Surtout quand on veut se laisser séduire. *Eh bien, ce serait avec des cordes neuves, qui n'ont jamais servi !* répondit-il. Et ce fut le même scénario : les Philistins apportent les cordes à Dalila, elle attache Samson, crie aux Philistins, Samson fait sauter ses liens et se libère.

Une troisième fois, Dalila lui joua la même comédie. *Si tu tissais les sept tresses de ma chevelure avec la chaîne d'un tissu, lui dit Samson, et si tu les comprimais avec la batte de tisserand, je...etc., etc.* Même scénario, même résultat !

Comment peux-tu dire que tu m'aimes, si ton cœur n'est pas avec moi ? eut-elle le front de lui dire. Mais elle devait avoir un beau front ! *Voilà trois fois que tu te joues de moi, et je ne sais toujours pas d'où te vient ta force !* Chaque jour elle le poussait à bout de la sorte, elle le harcelait à en mourir. Il finit, par lassitude de vivre peut-être, par lui ouvrir son (pauvre !) cœur : *Le rasoir n'est jamais passé sur ma tête, je suis nazir de (consacré à) Dieu depuis le sein de ma mère. Si on me rasait, alors la force se retirerait de moi, je perdrais définitivement ma vigueur, devenant comme tout homme !* » Dalila sentit bien que Samson lui avait cette fois ouvert tout son cœur, et elle convoqua les princes des Philistins : *Cette fois, c'en est fait de lui !* Ils vinrent chez elle, l'argent en main. Elle endormit Samson sur ses genoux, appela un homme et lui fit raser les sept tresses des cheveux de sa tête. Et la force se retira de lui. Quand elle cria aux Philistins, Samson pensa s'en tirer comme les autres fois. Il ignorait qu'il était devenu un homme comme les autres. Les Philistins se ruèrent sur lui, lui crevèrent vite les yeux et le transférèrent à Gaza. On l'enchaîna avec une double chaîne d'airain, et on lui faisait tourner la meule de la prison.

Mais une fois rasée, la chevelure se remit à pousser. Comme toutes les chevelures. C'est leur nature. Les Princes des Philistins avaient décidé une grande fête en l'honneur de Dagôn, leur dieu. *Notre dieu a livré en nos mains, Samson notre ennemi !* chantaient-ils. À la vue de leur dieu, le peuple poussa de grandes acclamations en son honneur. *Notre dieu a livré en nos mains, Samson notre ennemi, celui qui dévastait notre pays et multipliait nos morts.* Et pleins de joie, ils exigèrent qu'on fasse venir Samson : *Qu'il nous amuse !* On amena Samson de la prison. Et après quelques jeux, on le plaça debout entre les colonnes.

Samson demanda alors au jeune garçon qui le menait par la main : *Conduis-moi, je te prie, et fais-moi toucher les colonnes maîtresses pour que je m'y appuie.* Le temple était comble : il y avait là tous les princes des Philistins, et sur la terrasse, environ trois mille hommes et femmes venus regarder les jeux de Samson. Alors Samson s'adressa à Yahvé : *Redonne-moi ta force une seule fois encore, que je te venge des Philistins, ainsi que pour mes deux yeux.* Samson tâta les deux colonnes sur lesquelles reposait le temple, il s'arc-bouta contre elles de ses deux bras, et il s'écria : *Que je meure avec les Philistins !* Il poussa de toutes ses forces recouvrées, et le temple s'écroula en écrasant toute l'assemblée. En un coup et en mourant, il en tua plus que pendant toute son existence.

Ses frères et toute la maison de son père descendirent pour recueillir son corps et l'emportèrent. Ils l'ensevelirent entre Coréa et Eshtaol dans le tombeau de Manoah, son père.

Samson fut juge en Israël pendant vingt ans.

Trois femmes : une épouse, une prostituée et une espionne. Pauvre Samson... Choisi par Dieu pour être juge en Israël. Force inégalée. Mais un être faible, naïf, infantile même.

Sait-on jamais qui on épouse ? Les héros et les champions, de quelles compagnes ont-ils besoin ?

Le lévite d'Éphraïm & la concubine : Vendetta chez les Juges

Jg 19,1-21,25



Cabinet de Frankenstein

En ce temps-là, c'était l'anarchie culturelle et morale en Israël, il n'y avait pas de roi, mais des « Juges ». Ces derniers gouvernaient le peuple, le conduisaient à la guerre et le sauvaient du péril. Ils n'exerçaient leur action qu'au profit d'un clan ou d'une tribu, rarement au profit d'un groupe de tribus. Ils avaient pourtant tous un trait commun, ils avaient reçu une grâce spéciale, un charisme : ils avaient été spécialement choisis par Dieu pour une mission de salut. Gédéon, Samson, Jephté sont des Juges. L'installation des Israélites en Canaan fut longue et pénible : les tribus et les clans faisaient la guerre isolément, et s'installaient surtout dans les régions montagneuses sans parvenir à s'emparer des villes de la plaine. L'unité entre les différentes factions était assurée par la participation à la même foi religieuse : le sanctuaire de Silo était un centre où tous les groupes se retrouvaient.

Il y avait un homme, un lévite (de la tribu de Lévi), qui résidait dans le pays perdu de la montagne d'Ephraïm, au nord-ouest de Jérusalem, vers la mer. Il avait pris pour concubine une femme de Bethlehem de Juda, au sud de Jérusalem. Un jour de colère, sa concubine le quitta et s'en retourna dans la maison de son père... Quatre mois passèrent, et notre lévite trouvant que cela avait assez duré, décida d'aller la reprendre et de la convaincre de revenir chez lui. Il prit la route, accompagné d'un serviteur et de deux montures. Son beau-père le vit venir de loin, et courut au devant de lui pour l'accueillir avec joie : il lui enjoignit de rester quelques jours chez lui, de se reposer et de festoyer ensemble. Mais cela n'en finissait pas. Le matin du quatrième jour, son beau père ne le laissa pas encore partir, insistant pour qu'il reste encore quelques jours. Le lévite se laissait toujours convaincre de rester d'autant plus que l'endroit était fort agréable, son beau père fort généreux, et qu'il n'avait pas d'affaire urgente à régler chez lui. Il en fut de même le sixième jour. Mais le septième jour, comme il sentait qu'il allait encore se laisser retenir, il coupa court et dans l'après-midi, sa concubine avec lui, il prit congé. Mais il était déjà un peu tard. Tant pis, il prit la route de Jébus, la ville des Jébuséens qui deviendra Jérusalem, après sa conquête par David...

À la hauteur de Jérusalem, le jour avait bien baissé : *Maître, nous ferions mieux de faire halte ici – Non, non ! Nous n'allons tout de même pas nous arrêter chez des non Israélites ! Poussons plutôt jusqu'à Gibéa... Gibéa ou Rama ! Allons dépêchons-nous !* C'est ce qu'ils firent, un maître ayant toujours raison sur son serviteur. Quand ils atteignirent Gibéa, le soleil se couchait. On entra dans la localité, on s'assit sur la petite place, mais personne ne leur offrit l'hospitalité pour la nuit. À la fin – cela faisait un bon moment qu'ils attendaient – un vieillard, de retour des champs, s'arrêta devant eux. Il était d'Éphraïm, comme notre lévite. Les gens de Gibéa étaient des Benjaminites (de la tribu de Benjamin) : *D'où viens-tu, et où vas-tu ?* Le vieil homme avait une belle voix, et son accent confirma qu'il n'était pas benjaminite mais bien lévite, comme notre voyageur. *Nous faisons route de Bethlehem*

de Juda vers le fond de la montagne d'Éphraïm. Je suis de là-bas. Je suis sur le chemin du retour, mais personne ne m'a offert l'hospitalité chez lui. Nous avons pourtant de quoi : de la paille te du fourrage pour nos montures, j'ai même du pain et du vin pour moi, pour ta servante, et pour le garçon qui accompagne ton serviteur... - C'est bon, sois le bienvenu, laisse-moi pourvoir à tes besoins, mais, pour l'amour de Yahvé, ne passe pas la nuit sur la place. On arrive chez l'hôte, on donne aux ânes. Nos voyageurs se lavent les pieds et se restaurent.

Pendant qu'ils en étaient à se reconforter, voilà que des coups violents retentirent à la grosse porte de bois du logis, et qu'un attroupement d'hommes à la mine patibulaire se mirent à vociférer dans la nuit désormais pleine : *Fais sortir le voyageur, nous voulons lui passer dessus. - Quoi, vous n'y pensez pas, ne commettez pas ce crime : vous savez que l'hospitalité est un devoir sacré. Je vous en supplie, ne commettez pas cette infamie... Je vais vous donner ma fille, elle est encore vierge, vous en ferez ce que vous voudrez ! Mais vous livrer mon hôte, jamais !*

Déjà la jeune fille, toute mignonne et frêle, sortait de la maison, obéissant à son père qui pleurait de colère et d'impuissance. Les vauriens ne voulurent rien entendre. Alors notre lévite fit sortir sa concubine, ils en abusèrent toute la nuit, et ne la lâchèrent qu'au lever du jour. À l'aube, la femme se traîna et tomba, évanouie, à la porte de la maison. Au matin, c'est là que son mari la trouva, gisant dans ses râles : *Debout, nous partons !* Ne recevant aucune réponse – elle était morte – il la chargea sur une monture, et prit la route de la montagne d'Éphraïm.

Une fois rendu, et sans reprendre souffle, il se saisit d'un grand couteau à découpe, et fit douze morceaux du cadavre de sa femme, qu'il envoya, un par tribu, sur tout le territoire d'Israël. Aux émissaires, il donna l'ordre de proclamer les paroles suivantes : *A-t-on vu chose pareille chose depuis que les Israélites sont montés du pays d'Égypte ? Réfléchissez bien, consultez-vous et prononcez-vous.* Et chaque fois c'était la même horreur : *Jamais pareille chose n'est arrivée et s'est depuis que nous avons été tirés du pays de l'esclavage.*

Alors il y eut un tel mouvement d'indignation que de Dan, au Nord, jusqu'à Beersheba, dans le sud, les chefs de toutes les tribus et de tous les clans se rendirent avec leurs membres au pays de Galaad, à Miçpa, en assemblée générale du peuple de Dieu. Plus de quatre cents mille hommes à pied sachant tirer l'épée ! Ce qu'apprirent vite les benjaminites. *Rapportez-nous les faits, exigèrent-ils.* Notre lévite se présenta alors : *J'étais venu à Gibea de Benjamin avec ma concubine et mon serviteur pour y passer la nuit. Les habitants nous ont proprement assiégés, ils voulaient me tuer, et ils ont abusé toute la nuit de ma concubine, au point qu'elle en est morte. Je l'ai donc découpée en morceaux que je vous ai envoyés dans tout le territoire de l'héritage d'Israël, car ceci est une infamie. Et maintenant, Israélites, nous devons prendre une décision !*

La réaction fut immédiate. Le lévite ne s'était pas plutôt tu que tout le monde se dressa, le poing en l'air : *Personne d'entre nous ne regagnera sa tente ou sa maison.* Les chefs décidèrent : *Voici comment nous allons procéder. Toutes les tribus d'Israël fourniront dix hommes sur cent, cent sur mille, et mille sur dix mille. Ils se procureront les vivres nécessaires pour cette campagne contre les gens de Gibéa.* Une magnifique union rassembla tout le monde.

La première opération consista à envoyer des émissaires chez les Benjaminites pour qu'ils livrent les coupables. Les Benjaminites ne voulurent pas écouter leurs frères Israélites. Alors une lutte sans merci fut déclenchée qui n'alla pas d'abord, et par deux fois, dans le sens désiré. Les Benjaminites repoussèrent deux fois les troupes coalisées du reste d'Israël qui se retirèrent avec de très lourdes pertes et furent bien près de renoncer. Et puis après s'être une troisième fois confiés à Yahvé et à sa puissance, les onze tribus vinrent enfin à bout de la résistance de la douzième, dévastant tout sur leur passage, ne laissant rien debout de la ville de Gibéa et des autres villes de leur clan, passant au fil de l'épée toute la population mâle, ainsi que tout le bétail.

Les tribus avaient aussi fait le serment, de ne donner aux jeunes Benjaminites célibataires aucune de leurs filles comme épouses. Oui, mais comment faire pour que la tribu de Benjamin ne

disparaisse pas et affaiblisse finalement la puissance numérique des Douze ? Un chef eut une idée, car il avait remarqué que dans la tribu de Galaad, personne du village de Yabesh n'avait pas pris part aux opérations de représailles et de vengeance contre les Benjaminites. *Eh bien envoyons un commando exécutif de la sentence : Passer au fil de l'épée, tous les habitants de Yabesh, hommes mariés, femmes et enfants, sauf les jeunes filles.* On en trouva quatre cents, et on les achemina au camp de Silo, près du sanctuaire de Yahvé. On alla proposer la paix aux Benjaminites rescapés, ce qu'ils s'empressèrent d'accepter, et comme cadeau de réconciliation, on leur remit les quatre cents filles épargnées des massacres de Yabesh, mais, il n'y en eut pas pour tout le monde. Le serment que les onze tribus avaient fait étant toujours valable, il fallut trouver encore une « combine » pour doter d'une compagne les jeunes Benjaminites non encore pourvus.

Quelqu'un des chefs eut une idée que nous qualifierions de jésuite aujourd'hui. Écoutez plutôt !

La Fête des Tentes approchait, et à Silo, près de Sichem (aujourd'hui Naplouse), elle était célébrée en très grande pompe. On recommanda donc aux jeunes Benjaminites encore non dotés : *Allez vous mettre en embuscade dans les vignes. Guettez les filles de Silo. Quand elles sortiront du sanctuaire pour danser en chœurs, allez vous en emparez et prenez ce qui vous manque. Et alors, rentrez vite chez vous au pays de Benjamin. Si leur père ou leur frère viennent vous chercher querelle, nous leur dirons : Pardonnez-leur d'avoir pris chacun sa femme comme à la guerre. Car si c'est vous qui les leur eussiez données, c'est vous qui eussiez péché, car vous auriez ainsi rompu votre serment.*

C'est ce que firent les jeunes Benjaminites, ne s'emparant que d'autant d'épouses dont ils avaient besoin pour être tous pourvus. Et ils regagnèrent dare dare tout heureux le territoire de leur tribu. Tous les Israélites en firent de même et chacun regagna son héritage.

Oui, en ces temps-là, il n'y avait pas de roi en Israël, et chacun faisait (un peu) ce qui lui plaisait ! Une espèce de système D, en somme !

Booz & Ruth : Le conte de fée

Rt 1,1-4,22



L'été ou Ruth et Booz

Nicolas Poussin, Vers 1660-1664, Louvre, Paris

Au temps des Juges (ce sont ces sherifs de l'époque), une famine survint dans le pays. Un habitant de Bethlehem s'expatria avec sa femme et ses deux fils pour s'installer dans les Champs de Moab. Il s'appelait Elimelek (ce qui veut dire : Mon Dieu est Roi), sa femme Naomi (ma mignonne), et ses deux fils Mahlôn (languueur) et Kilyôn (consomption) : ils étaient Ephratéens (Ephrata se trouve près de Bethlehem en Juda).

À peine installés en Moab, Elimelek mourut, laissant une veuve avec deux fils. Les deux garçons finirent par prendre femmes à leur tour. Ce furent Orpa et Ruth. Rien ne se passa pendant dix ans, jusqu'au jour où (destin ? malheur ?), la mort les emporta à leur tour et quasi en même temps. Naomi resta donc seule, privées en quelques années de son mari et des ses deux fils. Avec ses deux belles filles, elle se prépara à quitter les Champs de Moab, pour retourner dans sa patrie, car, disait-on, il était fini le temps de la famine : Yahvé avait revisité son peuple. Voilà donc nos trois femmes sur la route du pays de Juda.

En route, à la première halte, Noamie voulut clarifier la situation avec ses deux brus : *Désormais, vous pouvez partir et rentrer chez vous. Dieu vous accompagnera, comme vous avez accompagné ma famille, et moi-même depuis la mort de mon mari et de mes deux fils.* Mais elles, de se mettre à sangloter : *Non, nous restons avec toi, et nous intégrerons ton peuple - Mais pourquoi ? Je n'ai plus de fils à vous offrir, et je suis trop vieille pour me remarier. Et même si je disais que j'ai toujours mes chances, allez-vous attendre que mes fils à venir soient assez grands pour que vous les épousiez à leur tour ? Et à cause de cela, allez-vous vous condamner à ne pas vous remarier vous-*

mêmes ? Non, mes filles, j'aurais trop de peine pour vous. C'est mon destin ! Allez-vous-en ! Sur ce, Orpa prit congé, mais Ruth resta.

Pour comprendre cette situation, il faut connaître ce qui s'appelle la loi du lévirat. Quand un homme meurt sans descendance, c'est le devoir d'un de ses frères que d'épouser sa veuve pour lui susciter une descendance, par procuration, en somme. Et si cela n'est pas possible, car il n'y a plus de frère en lice, alors, s'applique une autre loi, celle du rachat. C'est le parent le plus proche, qui assure ce devoir, auquel est attaché en plus l'héritage de celui à qui on doit assurer une descendance : ce parent prend pour femme la veuve et « hérite » des biens du défunt, qui iront au fils qui naîtra de cette union du rachat. Ainsi, d'une façon ou d'une autre, le défunt a une descendance, qui devient légalement la sienne, et la mère du défunt devient légalement la grand-mère de l'enfant, etc. Naomi n'ayant pas d'autre fils d'Elimelek, et Élimélek pas de frère, ce sera à d'autres parents, en commençant par les plus proches, de se charger de ce devoir à la fois légal et religieux...

Ruth déclara à sa belle-mère, après le départ d'Orpa : *Où tu riras, j'irai. Où tu demeureras, je demeurerai. Ton peuple sera mon peuple, et ton dieu mon dieu. Là où tu mourras, je mourrai et là je serai ensevelie. Seule la mort nous séparera !* Naomi ne dit rien, et elles prirent la route de Bethlehem. Leur arrivée provoqua un émoi dans tout le village : *Noami est de retour – Ne m'appellez plus Naomi dit-elle* (Noami qui veut dire « ma mignonne ») *Appelez-moi désormais Mara (« l'amère »), car Dieu m'a éprouvée.*

C'était le début de la moisson des orges. Naomi avait du côté de son défunt mari un parent proche du nom de Booz. Ruth, la moabite, demanda à Naomi sa belle-mère la permission d'aller glaner dans les champs de quoi se nourrir. Sa chance la conduisait sur la pièce de terrain appartenant à Booz, justement, du clan d'Elimelek. Booz arrivait juste ce matin-là de Bethlehem où il résidait. À la vue de la nouvelle glaneuse, il s'enquit de son identité et à qui elle appartenait. On lui répondit qu'elle était moabite, qu'elle venait d'arriver dans le pays, accompagnant sa belle-mère Naomi veuve de son parent Elimelek. S'adressant alors directement à Ruth, Booz lui dit : *Écoute bien, ma fille, ne va pas glaner ailleurs, reste sur mes terres. Ici personne ne te molestera. Tu peux boire aux cruches l'eau qui restera.*

Ruth n'en revenait pas. Elle ne put que se jeter aux pieds de Booz, qui continua alors : *On m'a rapporté tout le bien que tu as fait à ta belle-mère après la mort de son mari et du tien, et comment tu n'as pas hésité à quitter ta patrie pour t'installer là où tu ne connais personne. Que Dieu te récompense de ta piété familiale !* À la pause du repas, Booz s'adressa encore à Ruth : *Viens, mange de mon pain, et trempe-le dans la piquette !* Booz lui fit même passer des grains rôtis. Au point que, rassasiée, elle en eut du reste. Quand elle se releva pour aller glaner, Booz donna cet ordre à ses employés : *Laissez-là glaner entre les gerbes, et n'allez pas lui faire d'affront. Et même, pensez à laisser tomber de vos javelles quelques épis qu'elle ramassera, sans crier après elle !* Ce jour-là, Ruth glana pour plus d'une mesure d'orge.

Quand elle rentra, Naomi était toute excitée. Ruth lui remit et la mesure d'orge et les restes de son repas qu'elle avait emporté avec elle. *Où as-tu glané aujourd'hui ? Chez qui ?* - Booz, dit-elle, ne pouvant en dire plus car l'émotion l'étreignait trop. Naomi elle aussi fut suffoquée. *Ce Booz est notre parent : Dieu soit béni. Il est de ceux qui ont sur nous un droit de rachat – Il m'a dit aussi,* reprit Ruth, *de rester avec lui tant que dureront les moissons d'orge et de blé.* Tout se passa comme prévu jusqu'à la fin des moissons. Ruth travaillait chez Booz, on ne l'ennuyait pas, et elle rentrait chaque soir chez sa belle-mère, où elle demeurait.

Un jour, Naomi qui ne perdait pas le nord parla à Ruth : *Ma fille, il faut que je songe à t'établir à nouveau pour que tu sois heureuse, tu le mérites. Booz est notre parent. Je sais que ce soir il doit vanner l'orge sur son site !* Elle attendit quelques instants, laissant Ruth deviner sa tactique... Et quand Ruth esquissa un sourire : *Lave-toi, parfume-toi, habille-toi, descends sur l'aire, mais ne te laisse pas reconnaître par lui avant qu'il n'ait achevé de manger et de boire... Quand il sera couché, observe*

bien l'endroit, puis va t'allonger à ses pieds... Il te fera savoir lui-même ce que tu auras à faire – Tout ce que tu me dis, je le ferai ! conclut Ruth.

Booz s'était couché de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire ;
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blé et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin ;
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
- Laissez tomber exprès des épis, disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens ;
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres ;
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ;
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
Était mouillée encore et molle du déluge.

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
Or, la porte du ciel s'étant entrebâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu ;
Une race y montait comme une longue chaîne ;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?

Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
O Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi vivante et moi mort à demi.

Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?
Quand on est jeune, on a des matins triomphants ;
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire ;

Mais vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau ;
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. "

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant des lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,

Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Au milieu de la nuit, Booz eut un frisson, et jetant les yeux tout autour, s'aperçut qu'une femme était là, à ses pieds. *Qui es-tu ? – Je suis Ruth. Étends sur moi ton manteau, tu peux me prendre, car tu as sur moi droit de rachat ! – Que Dieu te bénisse, ma fille, ce second acte de piété filiale est encore plus grand que le premier, puisque tu n'as pas recherché de jeunes gens, pauvres ou riches. Ne crains rien, tout ce que tu demanderas, tu l'obtiendras. D'ailleurs tout le monde sait à la Porte de Bethléhem que tu es une femme parfaite... Pourtant s'il est vrai que j'ai droit de rachat sur toi, il est un parent encore plus direct que moi... Passe la nuit ici, et demain matin, s'il veut exercer son droit à ton égard, qu'il te rachète, mais s'il ne veut pas le faire, alors, par Yahvé vivant, c'est moi, Booz qui te rachèterai. Reste couchée !*

Mais Booz, lui, se leva à potron minet : *Il ne faut pas qu'on sache que cette femme est venue à l'aire*, pensait-il. *Ouvre ton manteau devant toi, et tiens-le bien !* Elle le lui tendit, et Booz y versa six parts d'orge. Puis il rentra en ville.

Ruth s'en revint toute bouleversée chez Noami, pour lui raconter en haletant les événements de la nuit, et les six parts d'orge : « Il ne faut pas rentrer chez ta belle-mère les mains vides ! » *Ma fille, repose-toi maintenant. Attendons comment tout cela va tourner. Je suis sûre qu'aujourd'hui encore tout cela va se dénouer et trouver une issue heureuse !*

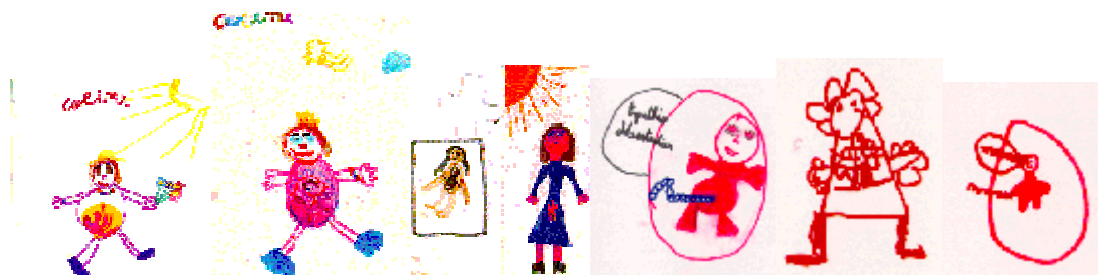
Booz s'était rendu à la Porte de Bethléhem, et s'y était posté pour attendre l'arrivée du parent dont il avait parlé à Ruth. *Viens, approche-toi*, lui demanda-t-il à son arrivée. Booz choisit encore dix hommes parmi les Anciens de la ville : *Voulez-vous bien prendre place !* Ils obéirent. Alors à l'adresse du parent plus direct qui avait droit de rachat : *La pièce de terre qui appartenait à notre frère Elimelek, Noami, qui est revenue des Champs de Moab, la met en vente. J'ai jugé bon de t'en informer. Acquiers-la si tu le désires en présence des Anciens ici rassemblés. Si tu ne le désires pas, dis-le-moi. Car moi, cela m'intéresse, mais tu as priorité sur moi ! – Oui, je veux bien user de mon droit. – Mais n'oublie pas que tu acquiers non seulement Noami et le champ mais aussi Ruth, la Moabite, la femme du défunt fils de Noami, pour perpétuer son nom sur le patrimoine ! – Alors je ne puis exercer mon droit, je craindrais de nuire à mon propre héritage. Fais-le toi, si tu veux !* L'affaire fut donc conclue : la coutume était que l'on retirait sa sandale et la donnait à l'autre. L'autre retira donc sa sandale en disant : *Exerce ton droit de rachat à ton profit !*

Booz ne se le fit pas dire deux fois : *Vous êtes bien tous témoins que j'acquiers aujourd'hui de la main de Noami tout ce qui appartenait à Elimelek, et tout ce qui appartenait à Kilyôn et Mahlôn, que j'acquiers en même temps pour femme Ruth la Moabite, veuve de Malhôn, pour perpétuer le nom du défunt sur son héritage, et pour que ne s'éteigne pas son nom !* Tout le monde cria : *Nous en sommes témoins !* Et les Anciens continuèrent : *Que Yahvé rende la femme qui va entrer dans ta maison, semblable à Rachel et à Léa, qui à elles deux, ont « édifié la maison d'Israël ! »*

Booz épousa donc Ruth et elle devint sa femme. Ruth conçut un fils, que Noami prit sur son sein et dont elle s'occupa. L'enfant fut nommé Obed (Serviteur de Dieu). Il devint à son tour le père de Jessé, lui-même père de David. Ce fut ainsi Ruth l'étrangère qui devint l'aïeule de David et par lui, de Jésus de Nazareth, le Christ de Yahvé !

Elkana & Anne : La foi

1S 1,1-2,11



Il y avait une fois un homme du nom d'Elkana. Il était de Ramathaim Tsophim, de la montagne d'Éphraïm. Son père n'était autre que Jérôham, fils d'Élihu, fils de Thohu, fils de Tsuph, Éphratien (Éphrata est un village près de Bethléhem).

Elkana avait deux épouses : Anne et Peninna. Peninna avait des enfants, mais Anne n'en avait point, car elle était stérile, la malheureuse !

Et c'est en fait l'histoire de son épouse malheureuse que j'aimerais raconter. Car rien n'est plus terrible à vivre, que de ne pouvoir accomplir, non pas un projet, un rêve, un désir, mais la réalisation de sa propre nature et de sa vocation : être mère, porter un enfant, être une épouse comblée... Voilà ce qu'Anne ne pouvait vivre, et qu'elle souffrait de voir vivre par l'autre épouse de son mari

Chaque année, en pieux fidèle, notre homme montait de sa ville au sanctuaire de Silo, pour faire ses dévotions, se prosterner devant l'Éternel des armées et lui offrir des sacrifices. À Silo officiaient les deux fils du prophète Éli : Hophni et Phinéas, sacrificateurs de l'Éternel.

Quand Elkana offrait son sacrifice, il en donnait naturellement des portions à Peninna, sa femme, et à tous les fils et à toutes les filles qu'il avait d'elle. Mais il donnait à Anne une portion double ; car il aimait Anne, bien que l'Éternel l'eût rendue stérile. Il l'aimait quand même, et d'autant plus ! Sa rivale, elle, ne se privait pas de lui prodiguer toutes sortes de mortifications, pour la porter à s'irriter de ce que l'Éternel l'avait rendue stérile, et à se révolter contre lui. Elkana essayait bien de la faire taire, par discrétion sinon par compassion, mais... y a-t-il plus terrible que « femmes entre elles » ?

Et c'était tous les ans la même chose : chaque fois qu'Anne montait à la maison de l'Éternel, Peninna la mortifiait de la même manière. Alors elle ne cessait de pleurer et ne mangeait plus. Elkana, son mari, avait beau lui dire : *Ma chérie, pourquoi pleures-tu, pourquoi ne manges-tu pas ? Pourquoi es-tu si triste ? Est-ce que je ne vaudrais pas pour toi mieux que dix fils ?*

Mais cette fois-là, Anne disparut, sitôt qu'on eut mangé et bu à Silo.

Le sacrificateur Éli était assis sur un siège, près de l'un des poteaux du temple de l'Éternel. Et, l'amertume dans l'âme, Anne pria l'Éternel en pleurant toutes les larmes de son corps. Dans sa détresse, elle fit un vœu suivant : *Éternel des armées, si tu daignes regarder l'affliction de ta servante, si tu te souviens de moi et n'oublies point ta servante, et si tu donnes à ta servante un enfant mâle, je le consacrerai à l'Éternel pour tous les jours de sa vie, et le rasoir ne passera point sur sa tête !* (Ce qui était un signe public de consécration à Dieu.)

Comme elle restait longtemps en prière devant l'Éternel, Éli, depuis son poste d'observation remarqua sa bouche : Anne parlait dans son cœur, et ne faisait que remuer les lèvres, mais on n'entendait point sa voix. Éli pensa qu'elle était ivre et il lui dit : *Jusques à quand vas-tu rester saoule ? Allez, va faire passer ton vin !* Anne répondit : *Non, mon seigneur, je suis seulement une femme qui souffre en son cœur, et je n'ai bu ni vin ni boisson enivrante ; mais je répandais mon âme devant l'Éternel. Ne prends pas ta servante pour une femme pervertie, car c'est l'excès de ma douleur et de mon chagrin qui m'a fait parler jusqu'à présent. - Alors, va en paix, et que le Dieu d'Israël exauce la prière que tu lui as adressée ! - Que ta servante trouve grâce à tes yeux !*

Et elle s'en alla. Elle se remit à manger, et son visage ne fut plus le même. On se leva de bon matin, le lendemain, et après s'être prosterné une dernière fois devant l'Éternel, on s'en retourna chez soi à Rama.

Sur son invitation, Elkana eut des rapports avec Anne, sa femme, et l'Éternel se souvint d'elle. Dans le cours de l'année suivante, Anne devint enceinte, et elle enfanta un fils, qu'elle nomma Samuel, car, dit-elle, *je l'ai demandé à l'Éternel*. ('Sam' veut dire 'voix' et 'el, dieu'). Et toute la famille d'Elkana monta ensuite jusqu'à Silo, pour offrir à l'Éternel le sacrifice annuel, et pour accomplir son vœu.

Mais cette fois-là, Anne préféra ne pas y monter et elle dit à son mari : *Lorsque l'enfant sera sevré, je le mènerai, afin qu'il soit présenté devant l'Éternel et qu'il reste là pour toujours*. Elkana, son mari, qui voulait tout ce que voulait son épouse préférée, lui dit : *Fais ce qui te semblera bon, attends de l'avoir sevré. Veuille seulement l'Éternel accomplir sa parole*. Et la femme resta et allaita son fils, jusqu'à ce qu'elle le sevrât.

Et quand elle l'eut sevré, elle le fit monter comme promis avec elle ; elle emporta avec elle trois taureaux, un épha de farine, et une outre de vin. Elle mena Samuel dans la maison de l'Éternel à Silo. L'enfant était encore tout jeune. Ils égorgèrent les taureaux, et on conduisit l'enfant à Éli. Anne dit : *Mon seigneur, pardon ! Aussi vrai que ton âme vit, je suis cette femme, t'en souvient-il, qui me tenais ici près de toi pour prier l'Éternel. C'était pour cet enfant que je priais, et l'Éternel a exaucé la prière que je lui adressais. Aussi je veux le prêter à l'Éternel : il sera toute sa vie prêté à l'Éternel*. Et ils se prosternèrent là devant l'Éternel.

Alors Anne entonna à haute voix l'hymne suivante, que reprendra Marie de Nazareth dans son « Magnificat » :

Mon cœur se réjouit en l'Éternel !
Ma force a été relevée par l'Éternel !
Ma bouche s'est ouverte contre mes ennemis !
Car je me réjouis de ton secours.
Nul n'est saint comme l'Éternel :
il n'y a point d'autre Dieu que toi ; il n'y a point de rocher comme notre Dieu.
Ne parlez plus avec tant de hauteur !
Que l'arrogance ne sorte plus de votre bouche !
Car l'Éternel est un Dieu qui sait tout,
et par lui sont pesées toutes les actions.
L'arc des puissants est brisé,
et les faibles ont la force pour ceinture.
Ceux qui étaient rassasiés se louent pour du pain,
et ceux qui étaient affamés se reposent !
Même la stérile enfante sept fois,
et celle qui avait beaucoup d'enfants est flétrie.
L'Éternel fait mourir et il fait vivre.
Il fait descendre au séjour des morts et il en fait remonter.
L'Éternel appauvrit et il enrichit,
Il abaisse et il élève.
De la poussière il retire le pauvre,
du fumier il relève l'indigent,
pour les faire asseoir avec les grands.
Et il leur donne en partage un trône de gloire !
Car à l'Éternel sont les colonnes de la terre,
et c'est sur elles qu'il a posé le monde.
Il gardera les pas de ses bien-aimés.
Mais les méchants seront anéantis dans les ténèbres !
Car l'homme ne triomphera point par la force.
Les ennemis de l'Éternel trembleront !

Du haut des cieux il lancera sur eux son tonnerre !
L'Éternel jugera les extrémités de la terre.
Il donnera la puissance à son roi,
et il relèvera la force de son messie. »

Elkana retourna chez lui à Rama avec toute sa famille, l'enfant Samuel resta au service de l'Éternel devant le sacrificateur Éli, et Anne vécut comblée de joie et de reconnaissance : elle ne le savait pas encore, mais elle avait mis au monde l'un des plus grands prophètes de la nation, celui qui devait consacrer David de Jessé, roi d'Israël, l'ancêtre de Jésus qu'on appellerait Fils de David !



David & Mikal (fille de Saül) : La raison

1S 18,17-30 ; 19,8-18



Le roi Saül n'avait pas su que le prophète Samuel avait versé l'huile sainte sur la tête du jeune David, fils de Jesse de Bethléhem, pour le consacrer futur roi d'Israël. Le roi ne voulait qu'un musicien pour apaiser ses effroyables migraines qui le rendaient fou furieux et terrorisait son entourage. Et c'est parce qu'il jouait bien de la cithare que le jeune David était en fait venu à la cour.

David avait achevé de parler à Saül en présence de Jonathan. Et dès lors l'âme de Jonathan, fils de Saül, s'attachait à l'âme de David, et Jonathan l'aima comme son âme. Ce même jour, il retint David et ne le laissa pas retourner chez son père, à Bethléhem. Jonathan voulait s'attacher David et nouer avec lui comme une alliance, parce qu'il l'aimait vraiment comme son âme, justement, et David se demandait quelle sorte d'amour c'était là. Jonathan ôta symboliquement le manteau qu'il portait, pour le donner à David ; et il lui donna aussi ses vêtements, même son épée, son arc et sa ceinture. Il était nu devant David, s'offrant tout entier à lui, qui se demandait encore...

En plus de la musique et du chant, David allait et réussissait partout où l'envoyait Saül ; il fut même mis par Saül à la tête de gens de guerre. David plaisait à tout le peuple, même aux serviteurs de Saül. Le comble de sa renommée fut atteint lors de son combat victorieux contre Goliath, le géant philistin. Comme on en revenait, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël au-devant du roi Saül, en chantant et en dansant, au son des tambourins et des triangles, et en poussant des cris de joie. Les femmes qui chantaient se répondaient les unes aux autres, et disaient :

*Saül a frappé ses mille,
Et David ses dix mille !*

Saül fut très irrité, et cela lui déplut : *On en donne dix mille à David, et c'est à moi que l'on donne les mille. Il ne lui manque plus que la royauté, ma parole !* Et à partir de ce jour, Saül se mit à regarder David d'un mauvais œil. Le lendemain, le mauvais esprit de Dieu saisit Saül, qui eut des transports furieux au milieu de la maison. David jouait, comme les autres jours, et Saül avait sa lance à la main. Saül leva sa lance : *Je vais frapper David et le clouer contre la paroi*, pensait-il en lui-même. Mais David l'esquiva par deux fois. Saül craignait maintenant jusqu'à sa présence, parce que l'Éternel était avec David et qu'il s'était retiré de lui, Saül. Il finit par l'éloigner de sa personne, l'établissant chef de mille hommes. Désormais David sortait et rentrait à la tête du peuple ; il réussissait dans toutes ses entreprises, et l'Éternel était avec lui. Saül, voyant qu'il réussissait tout ce qu'il entreprenait, se mit à le redouter plus que jamais. Mais tout Israël et le territoire de Juda, autour de la capitale, aimaient David à la folie, parce qu'il sortait et rentrait à leur tête.

Alors Saül eut une autre idée : il essaya de s'attacher David. Un matin, il lui confia : *Je veux te donner pour femme ma fille aînée Mérah. En retour, sers-moi seulement avec vaillance, et soutiens les guerres de l'Éternel.* En fait Saül pensait par devers lui : *Puisque je ne veux pas mettre la main sur lui, que ce soit celle des Philistins !* Mais David répondit à Saül : *Qui suis-je, et qu'est-ce que ma vie,*

qu'est-ce que la famille de mon père en Israël, pour que je devienne le gendre du roi ? Et, lorsque arriva le temps où Mérah, fille de Saül, devait être donnée à David, elle fut en fait donnée pour femme à Adriel, de Mehola.

Mais Mikal, l'autre fille de Saül, tomba amoureuse de David. On en informa immédiatement Saül, et la chose lui convint. Car il se disait toujours : *Je la lui donnerai, elle sera un piège pour lui, et il tombera sous la main des Philistins.* Et Saül dit à David pour la seconde fois : *Tu vas aujourd'hui devenir mon gendre.* Saül donna cet ordre aux gens de sa maison : *Parlez en confidence à David, et dites-lui : Sache que le roi est bien disposé envers toi, et tous ses serviteurs t'aiment ; sois maintenant le gendre du roi !*

Les serviteurs de Saül répétèrent ces paroles à David. Et David répondit : *Croyez-vous qu'il soit facile de devenir le gendre du roi ? Moi, je suis un homme pauvre et de peu d'importance.* Les serviteurs de Saül rapportèrent au roi ce qu'avait répondu David. *Dites à David,* rétorqua le roi Saül : *Le roi ne demande point de dot ; mais il désire cent prépuces de Philistins, pour être vengé de ses ennemis.* Saül nourrissait depuis le début cette idée fixe de faire tomber David entre les mains des Philistins. Les serviteurs de Saül transmirent à David, et David agréa ce qui lui était demandé pour pouvoir devenir le gendre du roi. Avant le terme fixé, David partit avec ses gens : il tua deux cents hommes parmi les Philistins et il apporta au roi le nombre complet de leurs prépuces, afin de devenir son gendre. Alors Saül lui donna pour femme sa fille Mikal, Saül comprit finalement que l'Éternel était avec David ; et Mikal, sa fille, aimait David. Désormais la crainte de Saül envers David devint monstrueuse : il se le déclara son ennemi numéro un.

Les princes des Philistins faisaient des sorties ; et chaque fois, David avait plus de succès que tous les capitaines de Saül, et son nom devint le plus célèbre... Saül demanda à Jonathan, son fils, et à tous ses serviteurs, de faire mourir David. Mais Jonathan, qui avait pour David l'affection que l'on sait, l'en informa : *Saül, mon père, cherche à te faire mourir. Sois donc sur tes gardes demain matin, reste dans un lieu retiré, et cache-toi. Moi, je sortirai et je me tiendrai à côté de mon père dans le champ de bataille où tu seras ; je parlerai de toi à mon père, je verrai ce qu'il dira, et je te le rapporterai.* Jonathan défendit la cause de David auprès de Saül : *Que le roi, ne commette pas un péché à l'égard de son serviteur David, car lui n'en a point commis envers toi. Au contraire, il a agi pour ton bien ; il a exposé sa vie, il a tué le Philistin, et l'Éternel a opéré une grande délivrance pour tout Israël. Tu l'as vu, et tu t'en es réjoui. Pourquoi pécherais-tu contre le sang innocent, et ferais-tu sans raison mourir David ?* Saül écouta la voix de Jonathan, et il jura : *L'Éternel est vivant ! David ne mourra pas !* Jonathan rapporta tout cela à David ; puis il l'amena auprès de Saül, en présence de qui David fut comme auparavant.

La guerre continuait. David marcha contre les Philistins, et se battit avec eux ; il leur fit subir une grande défaite, et ils s'enfuirent devant lui. Alors le mauvais esprit de l'Éternel tomba de nouveau sur Saül, un jour qu'il était assis chez lui, sa lance à la main. David jouait, et Saül voulut le frapper encore une fois avec sa lance. Mais encore une fois, David fut plus lesté et l'esquiva. Et Saül en fut quitte pour toucher la paroi. David prit la fuite et s'échappa pendant la nuit. Saül envoya des gens chez David, pour le surprendre et l'exécuter à l'aube. Mais Mikal, femme de David et fille de Saül, l'en informa aussitôt : *Si tu ne te sauves pas cette nuit, demain tu es mort.* Elle le fit descendre par la fenêtre, et David s'enfuit à nouveau... C'est ainsi qu'il échappa encore une fois au dessein meurtrier de son beau-père, le roi. Mikal alors prit le téraphim (sorte de tablier liturgique), qu'elle plaça dans le lit ; elle mit une peau de chèvre à son chevet, et elle l'enveloppa d'une couverture. Lorsque Saül envoya des gens pour s'emparer de David, elle leur déclara : *Il est malade !* Saül ré envoya le commando avec cet ordre : *Apportez-le-moi dans son lit ! Je veux le tuer moi-même !* Les gens se présentèrent donc à nouveau chez David, et voici que le téraphim était dans le lit, et une peau de chèvre à son chevet... Saül dit à Mikal : *Pourquoi m'avoir trompé de la sorte ? Pourquoi as-tu laissé partir mon ennemi qui s'est échappé ?* Mikal répondit à son père, le roi : *Il m'a dit : Laisse moi aller, ou je te tue !* Voilà comment David réussit à échapper à la mort une énième fois !

Il se rendit à Rama auprès du prophète Samuel qui l'avait consacré : il lui fit le récit de tout ce que Saül lui avait fait. Et il resta avec le prophète Najoth.

David & Bethsabée : Le désir

2S 11,1- 12,25



Au temps où les rois se mettent en campagne, David envoya son général Joab avec ses armées détruire les Ammonites et assiéger Rabba, leur capitale. David resta à Jérusalem.

Un soir que David ne trouvait pas le sommeil, il se leva, et, comme il se promenait sur le toit de la maison royale, il aperçut depuis sa terrasse une femme qui prenait un bain, et elle était très belle de figure. David fit demander qui était cette femme qui se baignait, la nuit, en plein air, et on lui dit : *Il semble que c'est Bath Schéba (ou Bethsabé), fille d'Éliam, femme d'Uri, le Hittite.* Et David la fit chercher.

Elle ne put qu'obéir au roi, il coucha avec elle, et après s'être purifiée, elle retourna chez elle. Mais c'est qu'elle se trouva bientôt enceinte. Et elle fit dire à David : *Je suis enceinte de toi !* Alors David expédia vite cet ordre à Joab : *Envoie-moi Uri, le Hittite.* Ce que fit Joab. Uri se présenta à David, qui l'interrogea sur Joab, le peuple, et sur l'état de la guerre. Puis David dit à Uri : *Descends chez toi, et prends du repos.* Uri sortit de la maison royale, tandis que le suivait un présent roi. Mais Uri se coucha à la porte de la maison royale, au milieu de tous les serviteurs de son maître, et il ne descendit pas chez lui.

On en informa David : Uri n'est pas descendu chez lui. Et David dit à Uri : *N'arrives-tu pas de voyage ? Pourquoi n'es-tu pas descendu chez toi ? - L'arche et Israël et Juda habitent sous des tentes, mon seigneur Joab et les serviteurs de mon seigneur campent en rase campagne, et moi j'entrerais dans ma maison pour manger et boire et pour coucher avec ma femme ! Aussi vrai que tu es vivant et que ton âme est vivante, je ne ferai point cela. - Reste ici encore aujourd'hui, et demain je te renverrai au front.* Et Uri resta à Jérusalem ce jour-là et le lendemain.

David l'invita à manger et à boire en sa présence, et il l'enivra ; et le soir, Uri sortit pour se coucher, mais ce fut encore au milieu des serviteurs de son maître. Il ne rentra pas chez lui. Le lendemain matin, David écrivit une lettre à Joab, qu'il remit en main propres à Uri. Il écrivait dans cette lettre : *Placez Uri au plus fort du combat, et retirez-vous, qu'il soit frappé et qu'il meure.*

Joab, au siège de la ville, plaça Uri à l'endroit qu'il savait défendu par de vaillants soldats. Les assiégés firent une sortie et se battirent vaillamment ; plusieurs tombèrent des rangs de Joab, et parmi eux le courageux Uri, le Hittite qui y laissa donc la vie.

Joab envoya un rapport à David. Au messenger il donna cet ordre : *Quand tu auras achevé de raconter au roi tous les détails du combat, peut-être se mettra-t-il en fureur et te dira-t-il : Pourquoi vous êtes vous approchés de la ville pour combattre ? Ne savez-vous pas qu'on lance des traits du haut de la muraille ? Qui a tué Abimélec, fils de Jerubbéscheth sinon une femme qui lança sur lui du haut de la muraille un morceau de meule de moulin, et n'en est-il pas mort à Thébets ? Pourquoi vous êtes-vous approchés de la muraille ?... Alors tu diras : Ton serviteur Uri, le Hittite, est mort aussi.*

Le messager fit rapport à David de tout ce que Joab lui avait ordonné.

Le messager dit à David : *Ces gens ont eu sur nous l'avantage ; ils avaient fait une sortie contre nous dans les champs, et nous les avons repoussés jusqu'à l'entrée de la porte ; les archers ont tiré du haut de la muraille sur tes serviteurs, et plusieurs ont été tués, dont ton serviteur Uri, le Hittite.*

David dit au messager : *Dis à Joab : Ne t'accable pas de cette affaire, l'épée dévore tantôt l'un, tantôt l'autre ; attaque vigoureusement la ville, et renverse-la.... Et toi, encourage-le !*

La femme d'Uri apprit que son mari était mort, et elle le pleura. Quand le deuil fut passé, David l'envoya chercher et la recueillit dans sa maison. Elle devint sa femme et lui enfanta un fils.

Ce que David avait fait déplut à l'Éternel

L'Éternel envoya le prophète Nathan à David. Et Nathan lui raconta cette histoire : *Il y avait une fois deux hommes, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait des brebis et des bœufs en quantité. Le pauvre n'avait rien du tout qu'une petite brebis, qu'il avait achetée ; il la nourrissait, et elle grandissait chez lui avec ses enfants ; elle mangeait de son pain, buvait dans sa coupe, dormait sur son sein, et il la regardait comme sa fille... Un soir, un voyageur arriva chez le riche. Et le riche n'a pas voulu toucher à ses brebis ou à ses bœufs, pour préparer un repas à son hôte ; il a pris la brebis du pauvre, et l'a apprêtée pour l'hôte.*

David s'enflamma d'une violente colère contre cet homme : *L'Éternel est vivant ! L'homme qui a fait cela mérite la mort... Et il rendra quatre brebis, pour avoir commis cette action et pour avoir été sans pitié.*

Et Nathan dit à David : *C'est toi, cet homme-là !... Ainsi parle l'Éternel, le Dieu d'Israël : Je t'ai oint comme roi sur Israël, et je t'ai délivré de la main de Saül ; je t'ai mis en possession de la maison de ton maître, j'ai placé dans ton sein les femmes de ton maître, et je t'ai donné la maison d'Israël et de Juda. Et si cela eût été peu, j'y aurais encore ajouté... Pourquoi donc as-tu méprisé la parole de l'Éternel, en faisant ce qui est mal à ses yeux ? Tu as frappé de l'épée Uri, le Hittite ; tu as pris sa femme pour en faire ta femme, et lui, tu l'as tué par l'épée des Ammonites. Maintenant, l'épée ne s'éloignera jamais de ta maison, parce que tu m'as méprisé, et parce que tu as pris la femme d'Uri, le Hittite, pour en faire ta femme. Ainsi parle l'Éternel : Je vais faire sortir de ta maison le malheur contre toi, et je vais prendre sous tes yeux tes propres femmes pour les donner à un autre, qui couchera avec elles à la vue de ce soleil. Ah, tu as agi en secret ; eh bien moi, je ferai cela en présence de tout Israël et à la face du soleil !*

David dit à Nathan : *J'ai péché contre l'Éternel. - L'Éternel pardonne ton péché, tu ne mourras pas. Mais, parce que tu as fait blasphémer les ennemis de l'Éternel, en commettant cette action, le fils qui t'est né mourra.*

Et Nathan s'en alla... L'Éternel frappa l'enfant que la femme d'Uri avait enfanté à David, et il tomba malade. David pria Dieu pour l'enfant, et jeûna ; et il passait la nuit couché par terre. Les anciens de sa maison insistèrent auprès de lui pour le faire se lever, mais il ne voulut rien savoir, et il ne mangeait rien.

Le septième jour, l'enfant mourut. Les serviteurs de David craignaient de le lui annoncer : *Lorsque l'enfant vivait encore, nous lui avons parlé, et il ne nous a pas écoutés ; comment lui dire maintenant que l'enfant est mort ?*

David s'aperçut que ses serviteurs parlaient tout bas entre eux, et il comprit que l'enfant était mort. Il demanda : *L'enfant est-il mort ? - Il est mort.* Alors David se redressa. Il se lava, se parfuma et changea de vêtements ; puis il se rendit dans la maison de l'Éternel, et se prosterna. De retour chez lui, il demanda qu'on lui servît à manger, et il mangea.

Ses serviteurs lui dirent : *Que signifie ce que tu fais ? Tant que l'enfant vivait, tu jeûnais et tu pleurais ; et maintenant que l'enfant est mort, tu te redresses et tu manges - Comprenez : lorsque l'enfant vivait encore, je jeûnais et je pleurais, car je me disais : Qui sait si l'Éternel n'aura pas pitié de moi et si l'enfant ne vivra pas ? Maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerais-je ? Puis-je le faire revenir ? C'est moi qui un jour irai vers lui, mais il ne reviendra jamais plus vers moi !*

David consola Bath Schéba, sa femme, et il coucha de nouveau avec elle. Et elle enfanta un fils qu'il appela Salomon et qui fut aimé de l'Éternel.

David confia Salomon entre les mains de Nathan le prophète, et Nathan lui donna le nom de Jedidja, à cause de l'Éternel.

Et Joab, qui assiégeait Rabba des Ammonites, finit par s'emparer de la ville royale !

Amnon & sa demi-sœur Tamar : L'inceste

2S 13,1-39



Léon Baxt, Tamar. 1912.

- *Costume sketch for ballet "Tamar".*
- *Music by M. Balakirev. Scenario by L. Baxt after poem by M. Lermontov*
- *« The Demon ». First performed in Paris, Theatre du Châtelet in May 1912.*
Watercolor over pencil on paper. Private collection.

On aurait envie de dire : tel père, tel fils ! Et puis, on s'en veut d'y avoir seulement pensé, car ces situations sont très douloureuses, et pour le père, et pour le fils, et pour tous ceux et celles qui en subissent les dommages collatéraux, comme l'on dit.

Mais quand on a un père comme David, vaillant au combat, certes, toujours prêt à reconnaître ses torts devant les hommes et ses péchés devant Dieu, re certes... mais qui entretient un harem (qu'on peut imaginer à la hauteur de ses instincts et de ses ambitions), et qu'en conséquence on multiplie sa descendance de multiples épouses et concubines,... on peut aussi aisément imaginer la confusion qui

peut régner dans la « famille » mono paternelle et multi maternelle. Tous sont les filles et les fils de David, mais tous n'ont pas la même mère. Et dans la quantité... La légende prétend que Priam, roi de Troie, aurait eu plus de cinquante fils..., sans compter les filles.

Absalom était bien le fils, le deuxième enfant que David avait eu de Bethsabé, fille d'Éliam, femme d'Uri, le Hittite qu'il avait supprimé pour avoir son épouse (rappelez-vous : le premier enfant était mort). Et Absalom avait une sœur, très belle, du nom de Tamar, de la même mère que lui. Quant à Amnon, il était bien un fils de David lui aussi, mais d'un autre lit. Il se trouve qu'Amnon tomba amoureux de cette demi-sœur, Tamar... : donc même père, mais mère différente !

Amnon était tourmenté par cette passion (demi ?) incestueuse et dévorante jusqu'à se rendre malade. Tamar était vierge, et il paraissait difficile à Amnon de faire sur elle la moindre tentative. Amnon avait un ami, nommé Jonadab, fils de Schimea, frère de David - son cousin, donc - et Jonadab était un homme très habile et très malin.

[*Suivons bien : Amnon et Tamar sont les enfants de David, mais ils ont une mère différente ; et Jonadab est neveu de David, et donc cousin d'Amnon et de Tamar.*]

Un jour, voyant sa mine triste et son teint blême, Jonadab apostropha Amnon : *Pourquoi maigris-tu chaque jour un peu plus, toi, fils de roi ? Ne veux-tu pas me le dire ?*

Amnon lui répondit : *J'aime Tamar, la sœur d'Absalom, mon frère, n'osant pas dire seulement qu'elle était donc sa demi-sœur !*

Jonadab lui dit : *Ecoute moi ! Mets-toi au lit, et fais le malade. Quand ton père David viendra te voir, tu lui diras : Permits à Tamar, ma sœur, de venir pour me donner à manger ; qu'elle prépare un mets sous mes yeux, afin que je le voie et que je le prenne de sa main.*

Amnon se coucha, et fit le malade. Effectivement, le roi David, son père, vint le voir, et Amnon lui présenta sa requête : *Je t'en prie, laisse Tamar, ma sœur, venir faire deux gâteaux sous mes yeux, et que je les mange de sa main »*

David envoya dire à Tamar au fond des appartements : *Va dans les quartiers d'Amnon, ton frère, et prépare-lui un mets.*

Tamar s'y rendit : Amnon était couché. Elle prit de la pâte, la pétrit, prépara devant lui des gâteaux, et les fit cuire ; et de la poêle, elle les versa dans un plat devant ses yeux.

Mais Amnon refusa de manger. Il dit : *Faites sortir tout le monde !* Et tout le monde sortit.

Alors Amnon dit à Tamar : *Apporte le mets dans la chambre, et que je le mange de ta main.* Tamar prit les gâteaux qu'elle avait faits, et les porta à Amnon, son frère, dans la chambre.

Comme elle les lui présentait à manger, il la saisit et lui dit : *Viens, couche avec moi, ma sœur ! - Non, mon frère, ne me déshonore pas, car on n'agit point ainsi en Israël ; ne commets pas cette infamie. Où irais-je, moi, avec ma honte ? Et toi, tu serais comme l'un des infâmes en Israël. Mais, je te prie, parle donc au roi : il ne s'opposera pas à ce que je sois à toi.* (Ce qui nous apprend que demi sœurs et demi frères n'étaient pas régis par la même loi de l'inceste que frères et sœurs de même lit).

Mais Amnon ne voulut pas l'écouter ; il lui fit violence, la déshonora et coucha avec elle.

Puis Amnon éprouva subitement pour elle une forte aversion, plus forte que n'avait été son amour – Ce qui arrive souvent, quand on a assouvi à tout prix un désir très violent, qui finalement s'épuise dans sa satisfaction même ! Et il la renvoya brutalement : *Va-t'en ! - N'augmente pas, en me chassant, le mal que tu m'as déjà fait.* Mais il ne voulut pas l'écouter, et appelant son page : *Qu'on éloigne de moi cette femme et qu'on la mette dehors. Et ferme la porte après elle !* Il ne voulait plus « voir » ce qu'il avait fait.

Tamar portait une tunique de plusieurs couleurs : c'était le vêtement des filles du roi, aussi longtemps qu'elles étaient vierges. Le serviteur d'Amnon la mit dehors, et ferma la porte après elle, suivant les ordres de son maître.

Tamar répandit de la cendre sur sa tête, et déchira sa tunique bigarrée ; elle mit la main sur sa tête, et s'en alla en poussant des cris. Absalom, son frère, qui était accouru, lui demanda : *Amnon, ton frère, a-t-il été avec toi »* Devant le silence éloquent de sa sœur, il continua : *Maintenant, ma sœur, tais-toi, c'est ton frère ; ne prends pas cette affaire trop à cœur !* Et Tamar, désolée, demeura dans la maison d'Absalom, son frère.

Le roi David apprit toutes ces choses, et il fut très irrité. Autant par le fait, je suppose, que par la mémoire de sa propre vie passée. Absalom n'eut aucune explication avec son frère Amnon ; mais il le prit en haine, parce qu'il avait déshonoré Tamar, sa sœur.

Deux ans après, comme Absalom avait les tondeurs de brebis chez lui, à Baal Hatsor, près d'Éphraïm, il invita tous les fils du roi David, ses frères. Absalom alla voir son père : *Ton serviteur a les tondeurs ; que le roi et ses fils viennent chez ton serviteur.* - *Non, mon fils, nous n'irons pas tous, de peur que nous ne te soyons à charge.* Absalom le pressa ; mais le roi refusa à nouveau et il le bénit. *Permits du moins à Amnon, mon frère, de venir avec nous.* - *Pourquoi irait-il chez toi ?* Et sur les instances d'Absalom, le roi laissa aller avec lui Amnon et tous ses fils.

Absalom avait un plan de vengeance qu'il ruminait depuis deux ans. Il donna cet ordre aux gens de sa maison : *Faites attention ! Quand le cœur d'Amnon sera égayé par le vin et que je vous dirai : Frappez Amnon ! Alors tuez-le ; ne craignez rien, n'est-ce pas moi qui vous l'ordonne ? Soyez fermes, et montrez du courage !* Les serviteurs d'Absalom traitèrent Amnon comme Absalom l'avait ordonné. Et tous les autres fils du roi prirent la fuite à dos de mulet. Ils étaient encore en chemin, que le bruit parvint à David qu'Absalom avait tué tous ses fils, et qu'il n'en était pas resté un seul.

Le roi déchira ses vêtements, et se coucha par terre ; et tous ses serviteurs l'entourèrent, après s'être déchirés les vêtements eux aussi.

Mais Jonadab, fils de Schimea, frère de David, éclaira le roi : *Que mon seigneur ne pense point que tous les fils du roi, ont été tués : Amnon seul est mort ; et c'est l'effet d'une résolution d'Absalom, depuis le jour où Amnon a déshonoré Tamar, sa sœur. Aussi, que le roi mon seigneur ne se tourmente donc pas dans l'idée que tous ses fils sont morts : Amnon seul est mort.*

Bien sûr, Absalom prit la fuite.

Or la sentinelle du palais royal aperçut une grande troupe qui venait par le chemin, derrière lui, du côté de la montagne. Jonadab dit au roi : *Voici les fils du roi qui arrivent ! Ainsi se confirme ce que je te disais !* Les fils du roi arrivèrent bientôt. Ils crièrent et pleurèrent avec le roi aussi et tous ses serviteurs.

Absalom, quant à lui, avait donc réussi à s'enfuir : il se réfugia chez Talmaï, fils d'Ammihur, roi de Gueschur. Et David pleurait tous les jours son fils.

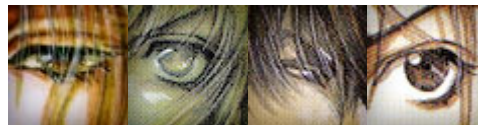
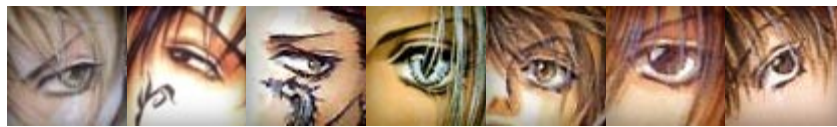
Absalom resta trois ans à Gueschur. Et le roi David cessa de poursuivre Absalom, car il était consolé de la mort d'Amnon.

Que la vie devient donc compliquée, quand on s'éloigne de la nature et du bon sens.

Mais peut-être faut-il qu'elle nous malmène pour que nous nous sentions vivre !

Tobie & Sara : L'amour vainqueur

Tb 1,1-13,15



Avec Tobie et Sara, ce sont trois amours qui s'entremêlent et qui donnent à notre histoire la beauté des tapis orientaux aux multiples trames, couleurs et dessins. Tobie aime ses coreligionnaires en déportation à Babylone, et il les enterre de nuit au risque de sa propre vie. Le jeune Tobie, son fils, aime la jeune Sara, mais ils ne pourront s'aimer qu'après avoir exorcisé tous les démons de mort qui hantent la couche des amants. Et puis Yahvé aime son peuple qu'il n'oublie pas, et envoie ici son archange Raphaël, pour lui prodiguer sa tendresse et sa protection...

Tobie était de la tribu de Nephthali, en Haute Galilée, au-dessus de Naasson, près de Séphet, Safed aujourd'hui. Il avait été emmené captif au temps de Salmanasar, roi des Assyriens ; mais dans sa captivité, il n'abandonna jamais le chemin de la vérité. Tous les jours, il distribuait à ses frères, ceux

de sa nation, captifs comme lui, tout ce dont il pouvait disposer. Et alors même qu'il était le plus jeune de la tribu de Nephthali, il n'y avait rien d'enfantin en sa conduite. Tandis que tout le monde courait adorer les veaux d'or que Jéroboam, roi d'Israël avait fait dresser, lui seul, à l'encontre de tous, se rendait au temple de Jérusalem, pour y adorer le Dieu d'Israël, offrant fidèlement les prémices et les dîmes de ses biens.

Tous les trois ans, il distribuait toute sa dîme aux prosélytes (sympathisants du judaïsme) et aux étrangers. Il avait observé toute la Loi dès son jeune âge. Parvenu à l'âge d'homme, il épousa une femme de sa tribu, nommée Anne ; et il en eut un fils auquel il donna son nom, et qu'il instruisit dès l'enfance dans la soumission à Dieu et la fuite du péché.

Lors donc qu'il fut arrivé comme captif, avec sa femme et son fils, en la ville de Ninive, où était toute sa tribu, bien que tous les autres mangeassent la nourriture des païens (offerte aux dieux), il garda son âme pure, et jamais il ne se souilla de leurs viandes. Et parce qu'il n'oubliait pas son Dieu, Dieu lui concilia la faveur du roi Salmanasar, qui lui octroya un laissez-passer partout où il voudrait, avec liberté de faire ce qu'il lui plairait. C'est ainsi qu'il allait visiter tous les captifs. Une fois il alla même jusqu'à Ragès des Mèdes, avec dix talents, provenant des largesses du roi. Il rencontra parmi ses compatriotes, un homme de sa tribu dans le besoin, un nommé Gabélus, il lui donna cette somme d'argent contre un reçu.

Après la mort de Salmanasar, Sennachérib, son fils, monta sur le trône. Comme ce prince nourrissait une grande haine contre les enfants d'Israël, Tobie allait visiter chaque jour tous ceux de sa parenté pour les consoler, et il distribuait de ses biens à chacun, selon ses possibilités, donnant à manger à ceux qui avaient faim, procurant des vêtements à ceux qui étaient nus et donnant une sépulture aux morts ou aux tués.

Quand le roi Sennachérib, revenu de Judée en fugitif - après la défaite dont Dieu l'avait frappé pour ses blasphèmes -, décida dans sa fureur mettre à mort les enfants d'Israël, Tobie décida d'enterrer les cadavres. Le roi ordonna de le mettre à mort et lui confisqua tous ses biens. Mais Tobie prit la fuite avec son fils et sa femme, et, dépouillé de tout, il réussit à se cacher, parce qu'il avait beaucoup d'amis. Quarante-cinq jours après, voilà que le roi était assassiné par ses propres fils. Alors Tobie revint chez lui, et tous ses biens lui furent rendus.

Un jour de grande fête religieuse, au cours d'un banquet chez lui, Tobie dit à son fils : *Invite à notre table quelques hommes de notre tribu, des fidèles de Yahvé !* À son retour, Tobie apprit à son père qu'un des enfants d'Israël, qu'on avait vraisemblablement assassiné, gisait dans la rue. À l'instant, Tobie se leva de table et, sans avoir rien mangé, retrouva le cadavre, et le rapporta secrètement chez lui pour l'inhumer prudemment après le coucher du soleil. Puis il prit son repas avec larmes et tremblement, au souvenir de cette parole que le Seigneur avait inspirée au prophète Amos : « Vos jours de fêtes seront changés en gémissements et en deuil. » Au coucher du soleil, il sortit et porta le corps en terre. Tous ses voisins le blâmaient : *On a déjà ordonné de te faire mourir à cause de cela, et à peine en as-tu réchappé, que tu recommences à donner une sépulture aux morts !* Mais Tobie, préférant obéir à Dieu plutôt qu'au roi, enlevait les corps de ceux qui avaient été tués, les cachait dans sa maison et les inhumait de nuit. Un jour, fatigué qu'il était d'avoir enterré toute la nuit, il tomba de sommeil au pied de la muraille et s'endormit. Et pendant qu'il dormait, il lui tomba d'un nid d'hirondelles de la fiente chaude sur les yeux, et il devint aveugle.

Dieu permit que cette épreuve lui arrivât, pour que sa patience, comme celle de Job, fût donnée en exemple à la postérité. Et effectivement, fidèle à Dieu et à ses commandements dès son enfance, il ne se révolta pas. Au contraire, il resta inébranlable dans sa foi, rendant grâces tous les jours de sa vie. Et de même que les chefs de tribu insultaient au bienheureux Job, ainsi les parents et les amis de Tobie raillaient sa conduite : *Qu'est devenue ta belle espérance, pour laquelle tu faisais des aumônes et donnais la sépulture aux morts ?* Tobie les reprenait : *Ne parlez pas ainsi ; car nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui lui restent fidèles.* Anne, sa femme, allait tous les jours tisser de la toile et, par le travail de ses mains, elle rapportait, pour leur entretien, ce qu'elle pouvait gagner. Un jour elle reçut un chevreau en paiement,

et elle l'apporta à la maison. Entendant le bêlement du chevreau Son mari déclara : *Vérifiez si ce chevreau n'aurait pas été dérobé, et rendez-le à son maître, car il ne nous est pas permis de rien manger qui provienne d'un vol, ni même d'y toucher.* Alors sa femme n'y tint plus : *Il est manifeste que ton espérance est devenue vaine ; voilà ce que t'ont rapporté tes aumônes !* Et elle aussi se mit à l'injurier.

Alors Tobie, dans un long soupir, se mit à prier dans les larmes et dans son style inimitable:
Vous êtes juste, Seigneur ;
justes sont tous vos jugements, et toutes vos voies sont miséricorde, vérité et justice.
Mais maintenant, souvenez-vous de moi ;
ne tirez pas vengeance de mes péchés,
et ne rappelez pas en votre mémoire mes offenses, ou celles de mes ancêtres.
Car nous n'avons pas toujours obéi à vos préceptes ;
c'est pourquoi nous avons été livrés au pillage, à la captivité, à la mort, à la risée et à l'opprobre
parmi toutes les nations au sein desquelles vous nous avez dispersés.
Et maintenant, Seigneur, vos châtiments sont grands, parce que nous n'avons pas agi selon vos
préceptes et que nous n'avons pas marché devant vous avec sincérité.
Alors, traitez-moi selon votre volonté,
et commandez que mon esprit soit reçu en paix,
car il est meilleur pour moi de mourir que de vivre.

En ce même jour, à Ecbatane, en Médie, Sara, fille de Raguel, subit, elle aussi, les injures d'une
des servantes de son père. Car elle avait été successivement donnée en mariage à sept maris, et un
démon, nommé Asmodée, les avait fait mourir aussitôt qu'ils s'étaient approchés d'elle. Un jour qu'
elle reprenait cette servante pour quelque faute, celle-ci lui rétorqua : *Puissions-nous ne jamais voir
sur la terre ni fils ni fille de toi, meurtrière de tes maris ! Veux-tu donc me donner aussi la mort,
comme tu as déjà fait mourir sept époux ?* À cette parole, Sara monta dans la chambre haute de sa
maison et y resta trois jours et trois nuits, sans boire ni manger. Inébranlable dans la prière, elle
suppliait Dieu dans les larmes de la délivrer de cet opprobre. Le troisième jour, elle acheva sa prière et
bénit le Seigneur, à la façon de Tobie :

Béni soit votre nom, ô Dieu de nos pères,
qui, même irrité, faites miséricorde,
et qui, au temps de la tribulation, pardonnez les péchés à ceux qui vous invoquent.
Vers vous, Seigneur, je tourne mon visage,
vers vous j'élève mes yeux.
Je vous demande, Seigneur,
de me délivrer des liens de cet opprobre ; sinon, de me retirer de cette terre.
Vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais désiré un mari,
et que j'ai conservé mon âme pure de toute concupiscence.
Jamais je n'ai fréquenté les jeux folâtres
et n'ai eu de commerce avec les hommes de conduite légère.
C'est dans votre crainte, et non pour suivre ma passion,
que j'ai consenti à prendre un mari.
Ou bien je n'étais pas digne d'eux, ou bien peut-être n'étaient-ils pas dignes de moi,
car il se pourrait que vous m'ayez conservée pour un autre époux.
Il n'est pas au pouvoir de l'homme de pénétrer vos desseins.
Mais quiconque vous honore tient pour assuré
que sa vie, si elle a été dans l'épreuve, sera couronnée,
que s'il a été dans la tribulation, il sera délivré,
et que si le châtiment est venu sur lui, il pourra obtenir votre miséricorde.
Car vous ne prenez point plaisir à notre perte,
mais après la tempête vous ramenez le calme,
et après les pleurs et les larmes vous répandez la joie.
Que votre nom, Dieu d'Israël, soit béni dans tous les siècles !

Ces deux supplications furent glorieusement exaucées en même temps par le Dieu souverain ; et l'ange Raphaël fut envoyé au secours de Tobie et de Sara, dont les prières avaient été adressées à Dieu en même temps.

Le vieux Tobie croyant que sa prière était exaucée et qu'il allait mourir, appela auprès de lui Tobie, son fils (qui sourit discrètement en entendant le fameux style de son père) :

Écoute, mon fils, les paroles de ma bouche
et pose les comme un solide fondement dans ton cœur.
Lorsque Dieu aura reçu mon âme, mets mon corps en terre.
Tu honoreras ta mère tous les jours de sa vie ;
car tu dois te souvenir de ce qu'elle a souffert et des grands dangers qu'elle a courus à cause de
toi, lorsqu'elle te portait dans son sein.

Et quand elle-même aura aussi achevé le temps de sa vie,
tu lui donneras la sépulture auprès de moi.
Tous les jours de ta vie aie Dieu présent à ta pensée,
et garde-toi de consentir jamais au péché et de transgresser les préceptes du Seigneur, ton Dieu.
Fais l'aumône de ton bien, et ne détourne point ton visage d'aucun pauvre ;
Et le visage de Dieu ne se détournera point de toi.
De la manière que tu le pourras, sois miséricordieux.
Si tu as beaucoup de bien, donne largement ; si tu en as peu, aie soin de partager même ce peu
de bon cœur.

Tu t'amasseras ainsi un grand trésor pour le jour du besoin.
Car l'aumône délivre de tout péché et de la mort, et elle ne laissera point l'âme descendre dans
les ténèbres.

L'aumône sera, pour tous ceux qui l'auront faite, un grand sujet de confiance devant le Dieu
souverain.

Garde-toi, mon fils, de toute impureté, et qu'en dehors de ton épouse ta conscience ne te
reproche jamais une action criminelle.

Ne laisse jamais l'orgueil dominer dans ton cœur ni dans tes paroles, car c'est par lui que tous
les maux ont pris commencement.

Quand un homme aura fait pour toi un travail, paie lui aussitôt son salaire, et que le salaire du
mercenaire ne reste pas un instant chez toi.

Ce que tu serais fâché qu'on te fît, aie soin de ne le faire jamais à un autre.

Mange ton pain avec ceux qui ont faim et avec les indigents, et couvre de tes vêtements ceux
qui sont nus.

Fais servir ton pain et ton vin à célébrer la sépulture des justes, mais ne le
mange ni ne le bois avec les pécheurs.

Cherche toujours conseil auprès d'un homme sage.

Bénis Dieu en tout temps ; demande-lui qu'il dirige tes voies, et que tous tes desseins
réussissent par lui.

Et ne perdant pas le nord, si l'on peut dire, il n'oublia pas de lui rappeler :

Je t'informe, aussi, mon fils, que, lorsque tu étais encore petit, j'ai prêté dix talents d'argent à
Gabélus de Ragès, ville des Mèdes : j'ai ici son reçu. C'est pourquoi fais diligence pour l'aller trouver
et retirer cette somme d'argent, et tu lui rendras son obligation. N'aie point de crainte, mon fils. Il est
vrai que nous menons une vie pauvre, mais nous aurons beaucoup de biens si nous craignons Dieu, si
nous évitons tout péché et faisons de bonnes œuvres.

Tobie lui répondit :

*Tout ce que tu m'as ordonné, je le ferai mon père. Mais je ne sais comment je pourrai récupérer
cet argent. Cet homme ne me connaît pas, et il m'est également inconnu ; quel signe lui donnerai-je ?
Je ne sais pas même le chemin qui conduit en ce pays-là. – Voici son reçu ; aussitôt que tu le lui auras
montré, il te remboursera. Mais va maintenant chercher un homme fiable qui aille avec toi,
moyennant salaire, afin que tu rentres en possession de cet argent, pendant que je vis encore.*

En sortant de chez lui, Tobie se trouva nez à nez avec un beau et grand jeune homme qui partait en voyage lui-même et se déclara disposé à prendre compagnon avec lui. Ignorant qu'il s'agissait d'un ange de Dieu, il fit connaissance : *D'où es-tu ? - Je suis un des enfants d'Israël. - Connais-tu la route qui conduit au pays des Mèdes ? - Oui, j'ai souvent parcouru tous ces chemins et j'ai même logé chez Gabélus, notre frère, qui demeure à Ragès, ville des Mèdes, dans les montagnes d'Ecbatane. - Attends-moi, je te prie, je vais en informer mon père.* Sur quoi le père émerveillé demanda qu'on fit entrer le jeune homme : *Que la joie soit toujours avec toi ! - Quelle joie, pour moi qui suis assis dans les ténèbres et qui ne vois pas la lumière du ciel ? - Aie bon courage ! Dieu peut te guérir.* Alors Tobie lui demanda : *Pourrais-tu conduire mon fils chez Gabélus, à Ragès des Mèdes ? À ton retour, je te donnerai ton salaire. - Je le conduirai et te le ramènerai. - Dis-moi, je t'en prie, de quelle famille et de quelle tribu es-tu ? - Est-ce la famille du mercenaire que tu cherches, ou le mercenaire qui doit accompagner ton fils ? Mais ne t'inquiète pas : sache que je suis Azarias, fils du grand Ananie. - Noble race ! Mais ne te fâche pas, je te prie, de ce que j'ai désiré connaître ta famille. - Je conduirai ton fils sain et sauf, et je te le ramènerai sain et sauf.* Tobie ajouta enfin : *Alors bon voyage ! Que Dieu soit sur votre chemin, et que son ange vous accompagne !*

Les bagages faits, Tobie fit ses adieux à son père et à sa mère, et il se mit en route avec l'ange.

Anne, la mère se mit à gémir contre son mari : *Tu nous as ôté le bâton de notre vieillesse, et tu l'as éloigné de nous. Plût à Dieu que cet argent pour lequel tu l'as envoyé n'eût jamais existé. Car notre pauvreté nous suffisait, et c'était pour nous une richesse que de voir notre fils. - Ne pleure point ; notre fils arrivera sain et sauf, et il nous reviendra sain et sauf, et tes yeux le reverront. Car je crois qu'un bon ange de Dieu l'accompagne, et qu'il dispose heureusement tout ce qui lui arrive, en sorte qu'il nous viendra dans la joie.* La mère cessa de pleurer, et elle se tut.

Tobie partit, suivi de son chien, et la première halte eut lieu près du fleuve Tigre.

Comme il descendait sur la rive pour se baigner les pieds, voici qu'un énorme poisson s'élança sur lui. Effrayé, Tobie poussa un grand cri : *À l'aide, il se jette sur moi ! - Prends-le par les ouïes et tire-le à toi.* Tobie obéit et il le tira sur la terre ferme, et le poisson se débattit à ses pieds. *Vide-le et conserve-en le cœur, le fiel et le foie, ils serviront de remèdes.* Tobie obéit encore ; puis il fit rôtir une partie de la chair, qu'ils emportèrent avec eux pour la route ; ils salèrent le reste, qui devait leur suffire jusqu'à Ragès des Mèdes.

Tobie interrogea l'ange : *S'il te plaît, frère Azarias, dis-moi quelle vertu curative possèdent les entrailles de ce poisson que tu m'as commandé de garder. - Si tu poses sur des charbons une petite partie du cœur, la fumée qui s'en exhale chasse toute espèce de démons, soit d'un homme, soit d'une femme, en sorte qu'ils ne peuvent plus s'en approcher. Et le fiel sert à oindre les yeux couverts d'une taie, et il les guérit.*

Tobie lui demanda alors : *Où veux-tu que nous fassions halte ce soir ? - Il y a ici un homme appelé Raguel, de ta tribu et de ta famille ; il a une fille unique nommée Sara. Tout son bien doit te revenir, et il faut que tu la prennes pour épouse. Demande-la donc à son père, et il te la donnera pour femme. - Mais j'ai ouï dire qu'elle avait déjà eu sept maris, et qu'ils sont tous morts : il paraît même qu'un démon les aurait tués. J'ai peur de subir le même sort qu'eux, et comme je suis moi aussi fils unique, je ne voudrais pas que mes vieux parents meurent dans tristesse.*

Raphaël le raisonna : *Écoute-moi, je vais te dire, moi, quels sont ceux sur lesquels le démon a du pouvoir. Ce sont ceux qui entrent dans le mariage en bannissant Dieu de leur cœur et de leur pensée, pour se livrer à leur passion, comme le cheval et le mulet qui n'ont pas de raison : sur ceux-là le démon a du pouvoir. Mais toi, lorsque tu l'auras épousée, quand tu entreras dans la chambre, vis avec elle en continence pendant trois jours, et ne songe à autre chose qu'à prier Dieu avec elle. La première nuit, pose sur le feu le foie du poisson, et le démon s'enfuira. La seconde nuit, tu seras admis dans la société des saints patriarches. La troisième nuit, tu recevras la bénédiction promise à leur postérité, afin qu'il naisse de vous des enfants pleins de vigueur. La troisième nuit passée, tu prendras la jeune fille dans la crainte du Seigneur, guidé bien plus par le désir d'avoir des enfants que par la passion, afin d'obtenir dans tes enfants la bénédiction promise à la race d'Abraham.*

Raguel les reçut avec joie. À la vue de Tobie, Raguel confia à Anne, sa femme : *Comme ce jeune homme ressemble à mon cousin !* Et il demanda aux voyageurs : *D'où êtes-vous, jeunes gens ? - Nous sommes de la tribu de Nephthali, du nombre des captifs de Ninive. - Connaissez-vous par hasard Tobie, mon frère ? - Oui, bien sûr !* Et comme Raguel disait beaucoup de bien de Tobie, l'ange lui dit : *Tobie, dont tu nous parles, est le père de ce jeune homme.* Aussitôt Raguel l'embrassa tout en larmes : *Sois béni, mon fils, car tu es le fils d'un homme de bien, du meilleur des hommes !* Tout le monde pleurait, Anne, sa femme, et leur fille Sara. Raguel alors fit tuer un bélier et préparer un festin. Puis, comme il les engageait à s'asseoir pour le repas, Tobie déclara : *Je ne mangerai ni ne boirai ici aujourd'hui, que tu ne m'aies promis d'abord de me donner Sara, ta fille.* À ces mots, Raguel fut saisi de frayeur, sachant ce qui était arrivé aux sept maris qui s'étaient approchés d'elle, et il craignait que pareil malheur n'arrivât encore à celui-ci.

Comme dans cette incertitude donnait aucune réponse à la demande de Tobie, l'ange lui dit : *N'appréhende point de donner ta fille à ce jeune homme ; car c'est à lui, qui craint Dieu, qu'elle doit appartenir comme épouse ; voilà pourquoi aucun autre n'a pu la posséder. - Je ne doute pas que Dieu n'ait exaucé mes prières et mes larmes. Et je crois qu'il vous a fait venir vers moi, afin que ma fille épouse son parent, selon la loi de Moïse. Tobie, ne doute donc pas que je te l'accorde.* Et prenant la main droite de sa fille, il la mit dans la main droite de Tobie : *Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous, que lui-même vous unisse et qu'il répande sur vous sa pleine bénédiction !* Ils prirent du parchemin et ils rédigèrent illico presto l'acte du mariage. Et on festoya en bénissant Dieu. Raguel pria Anne, sa femme de préparer une autre chambre. Elle y conduisit Sara, sa fille, qui se prit à pleurer. Mais elle la réconforta : *Aie bon courage, ma fille. Que le Seigneur du ciel transforme en joie tout le chagrin que tu as éprouvé !*

Le repas achevé, ils conduisirent le jeune homme auprès de Sara. Tobie, se ressouvenant des paroles de l'ange, tira de son sac une partie du foie et en posa sur des charbons ardents. Alors l'ange Raphaël saisit le démon et l'enchaîna dans le désert de la Haute-Égypte. Et Tobie exhorta la jeune fille : *Sara, prions Dieu aujourd'hui, demain et après-demain ; durant ces trois nuits nous serons unis à Dieu, et, après la troisième nuit, nous vivrons notre mariage. Car nous sommes les enfants des saints, et nous ne pouvons pas nous unir comme les nations qui ne connaissent pas Dieu.*

Tous deux demandèrent instamment à Dieu de leur accorder la santé . Tobie commença :
Seigneur, Dieu de nos pères,
que le ciel et la terre, que la mer, les fontaines et les fleuves,
avec toutes vos créatures qu'ils renferment, vous bénissent !
Vous avez fait Adam du limon de la terre, et vous lui avez donné Ève pour compagne.
Et maintenant, Seigneur, vous savez que ce n'est point pour satisfaire ma passion que je prends
ma sœur pour épouse,
mais dans le seul désir de laisser des enfants qui bénissent votre nom dans tous les siècles.
Ayez pitié de nous, Seigneur, continua Sara, ayez pitié de nous,
et puissions-nous tous ceux ensemble arriver à la vieillesse dans une parfaite santé !

Au chant du coq, Raguel appela ses serviteurs, et ils s'en allèrent avec lui creuser une fosse. *Il pourrait bien lui être arrivé la même chose qu'aux sept autres maris prédédents.* Une fois la fosse creusée, Raguel rejoignit sa femme : *Envoie une de tes servantes pour voir s'il est mort afin que je le mette en terre avant qu'il fasse jour.* La servante entra dans la chambre et les trouva sains et saufs, pareillement endormis.

À cette bonne nouvelle, Raguel et Anne bénirent le Seigneur :
Nous vous bénissons Seigneur, Dieu d'Israël,
car le malheur que nous redoutions n'est pas arrivé.
Vous avez usé envers nous de miséricorde,
et vous avez éloigné de nous l'ennemi qui nous persécutait.
Vous avez eu pitié de deux enfants uniques.
Faites, Seigneur, qu'ils vous bénissent de plus en plus,
et qu'ils vous offrent un sacrifice de louange pour leur préservation,

afin que toutes les nations reconnaissent que vous seul êtes Dieu sur toute la terre.



Gustav Klimt, *Le Baiser*

Aussitôt Raguel commanda à ses serviteurs de combler avant le jour la fosse qu'ils avaient creusée. Et il fit apprêter un festin et préparer le nécessaire de voyage. On tua aussi deux vaches grasses et quatre béliers, pour régaler d'un banquet voisins et amis. Raguel conjura Tobie de rester chez lui deux semaines, lui donnant la moitié de tout ce qu'il possédait, et il rédigea un contrat afin que la moitié qui restait devînt la propriété de Tobie, après leur mort à lui et Anne.

Alors le jeune Tobie se rapprocha de l'ange - qu'il prenait toujours pour un homme : *Azarias, mon frère, je te prie de m'écouter. Quand je me donnerais à toi comme esclave, je ne reconnaîtrais pas encore tous tes services. Néanmoins je t'adresse encore cette prière : Prends avec toi bêtes de somme et serviteurs, et va trouver Gabélus, à Ragès, ville des Mèdes ; tu lui rendras son reçu, tu récupéreras la somme correspondante et tu le prieras de venir à mes noces... Car tu sais bien que mon père compte les jours, et que, si je tarde un jour de plus, son âme sera triste. Tu vois aussi de quelle manière Raguel m'a conjuré de rester ici, et que je ne puis résister à ses instances.*

Raphaël prit donc quatre des serviteurs de Raguel et deux chameaux et se rendit à Ragès des Mèdes. Il rendit son billet à Gabélus, en reçut tout l'argent correspondant, et, après lui avoir raconté tout ce qui était arrivé à Tobie, fils de Tobie, il l'invita aux noces...

A son arrivée Gabélus trouva Tobie à table : ils échangèrent une longue embrassade, et Gabélus bénit Dieu en pleurant :

Que le Dieu d'Israël te bénisse, car tu es le fils d'un homme excellent, juste et craignant Dieu, et généreux !

Que la bénédiction se répande aussi sur ta femme et sur vos parents.

Puissiez-vous voir vos fils et les fils de vos fils, jusqu'à la troisième et la quatrième génération.

Que votre postérité soit bénie du Dieu d'Israël, qui règne dans les siècles des siècles !

Après un *Amen !* retentissant, on se mit à table, et c'est en louant Dieu que se déroula le festin des noces.

Pendant que Tobie différât son départ à cause de ses noces, son père Tobie se mourait d'inquiétude : *D'où vient le retard de mon fils ? Quelle raison peut le retenir dans ce pays ? Gabélus*

serait-il mort, et n'y aurait-il plus personne pour lui rendre cet argent ? Tobie et Anne commencèrent à se lamenter et à pleurer. La mère surtout répandait des larmes intarissables : *Hélas ! Hélas ! mon fils, pourquoi t'avons-nous envoyé si loin, toi qui étais la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie et l'espérance de notre postérité ? Nous qui avons tout en toi seul, nous n'aurions pas dû t'éloigner de nous.* Tobie la consolait du mieux qu'il pouvait : *Cesse tes plaintes et ne te trouble pas ; notre fils se porte bien et l'homme avec qui nous l'avons fait partir est très fiable.* Mais rien ne pouvait la consoler ; elle sortait chaque jour et regardait de tous côtés, allant sur tous les chemins possibles par lesquels il reviendrait pour le voir arriver de loin...

Cependant Raguel disait à son gendre : *Reste ici, et j'enverrai des nouvelles de ta santé à Tobie, ton père. - Je sais que mon père et ma mère comptent les jours et que leur esprit se tourmente.* Malgré de multiples insistances, Tobie ne voulut plus rien entendre, et Raguel lui remit Sara avec la moitié de tout ce qu'il possédait, en serviteurs et en servantes, en troupeaux, en chameaux, en vaches, en argent – il était très riche –, et il le laissa partir, plein de santé et de joie : *Que le saint ange du Seigneur soit sur votre chemin, qu'il vous conduise jusque chez vous sains et saufs ; puissiez-vous trouver toute chose prospère chez vos parents, et puissent mes yeux voir vos enfants avant ma mort !* Et le père et la mère embrassèrent leur fille et la laissèrent enfin aller, après lui avoir recommandé d'honorer ses beaux-parents, d'aimer son mari, de bien conduire sa famille, de gouverner sa maison et de se conserver elle-même sans reproche.

Après dix jours de route, les voyageurs arrivèrent à Charan, à mi chemin de Ninive. *Tobie, mon frère,* dit l'ange, *tu sais en quel état tu as laissé ton père. Si tu le désires, prenons les devants, et que tes serviteurs suivent à petites journées, avec ta femme et tes troupeaux.* Tobie approuva cette idée, et Raphaël ajouta : *Prends avec toi du fiel de poisson, car tu en auras besoin.* Tobie prit de ce fiel, et ils partirent.

Anne cependant allait tous les jours s'asseoir près du chemin, au sommet d'une éminence, d'où elle pouvait découvrir le lointain. Et comme elle épiait de là l'arrivée de son fils, elle l'aperçut au loin et elle courut l'annoncer à son mari : *Ton fils arrive !* En même temps, Raphaël dit à Tobie : *Lorsque tu seras entré dans ta maison, adore aussitôt le Seigneur, ton Dieu, et rends-lui grâces, puis, tu t'approcheras de ton père, tu le baiseras et tu étendras tout de suite sur ses yeux de ce fiel de poisson ; ses yeux s'ouvriront à l'instant : ton père verra la lumière, et ta vue le comblera de joie.*

Le chien qui les avait accompagnés courut devant eux, frétilant de la queue comme pour apporter la nouvelle. Et le père aveugle se leva et voulut courir ; et, comme il heurtait des pieds, il donna la main à un serviteur pour aller au-devant de son fils : il le prit dans ses bras, il l'embrassa, Anne de même, et tous deux pleuraient de joie ! Après avoir rendu grâces à Dieu, Tobie étendit du fiel du poisson sur les yeux de son père. Au bout d'une demi-heure environ, une taie blanche, comme la pellicule d'un œuf, commença à sortir de ses yeux. Tobie la saisit, et l'arracha des yeux de son père, et à l'instant celui-ci recouvra la vue. Et tous de rendre gloire à Dieu, lui et sa femme et tous ceux qui le connaissaient. Tobie disait : *Je vous bénis, Seigneur, Dieu d'Israël, parce que vous m'avez châtié et que vous m'avez guéri ; et voici que je vois mon fils Tobie !*

Sept jours après arriva aussi Sara, la femme de son fils, avec tous ses serviteurs, avec les troupeaux et les chameaux, et tout l'argent de son mariage ainsi que celui qu'avait rendu Gabélus. Et Tobie raconta à ses parents tous les bienfaits dont Dieu l'avait comblé par l'homme qui l'avait conduit. Achior et Nabath, parents de Tobie, vinrent le trouver et le félicitèrent de la bonté de Dieu à son égard. Et pendant sept jours, on partagea la table et ce furent de grandes réjouissances.

Tobie appela son fils à l'écart : *Dis-moi : que donnerons-nous à ce saint homme qui t'a accompagné dans ton voyage ? - En effet, mon père, quelle récompense pouvons-nous bien lui offrir ? Y a-t-il quelque chose qui soit en rapport avec ses services ? Il m'a conduit et ramené sain et sauf ; il a été lui-même récupérer l'argent chez Gabélus ; il m'a fait trouver mon épouse, dont il a éloigné le démon, comblant ses parents de joie ; il m'a sauvé moi-même de la menace du poisson ; il t'a fait revoir la lumière du jour, et par lui nous avons été comblés de toutes sortes de bienfaits. Pourrons-*

nous jamais lui rendre de quoi égaler ce qu'il a fait pour nous ? ... Je t'en prie, mon père : demande-lui s'il ne daignerait pas accepter la moitié de tout le bien que nous avons rapporté.

Tobie et son fils prirent Raphaël à part, et le prièrent de bien vouloir accepter la moitié de tout ce qu'ils avaient rapporté de leur équipée. Seul avec eux, l'ange leur déclara :

Bénissez le Dieu du ciel et rendez-lui gloire devant tout être vivant,
parce qu'il vous a témoigné sa miséricorde.
Il est bon de tenir caché le secret du roi,
mais il est honorable de révéler et de publier les œuvres de Dieu.
La prière est bonne avec le jeûne, et l'aumône vaut mieux que l'or et les trésors.
Car l'aumône délivre de la mort,
et c'est elle qui efface les péchés, et fait trouver la miséricorde et la vie éternelle.
Mais ceux qui commettent le péché et l'iniquité sont leurs propres ennemis...
Je vais donc vous révéler la vérité, et je ne veux rien vous cacher.
Lorsque tu priais dans les larmes et donnais la sépulture aux morts ;
lorsque, quittant ton repas, tu cachais les morts dans ta maison pendant le jour,
et que tu les mettais en terre pendant la nuit,
je présentais ta prière au Seigneur.
Et c'est parce que tu étais agréable à Dieu, qu'il fallait que la tentation t'éprouvât.
Maintenant, le Seigneur m'a envoyé te guérir,
et délivrer du démon, Sara, la femme de ton fils.

Et après un léger silence :

Je suis l'ange Raphaël, un de sept qui nous tenons en présence du Seigneur.

Ces paroles les renversèrent littéralement, et tout tremblants, ils tombèrent la face contre terre.
Raphaël continua :

Que la paix soit avec vous ! N'ayez pas peur.
Lorsque j'étais avec vous, j'y étais par la volonté de Dieu ;
bénissez-le donc et chantez ses louanges.
Il vous a paru que je mangeais et buvais avec vous ;
mais je me nourrissais d'un aliment invisible
et d'une boisson que l'œil de l'homme ne peut atteindre.
Il est donc temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé ;
mais vous, bénissez Dieu et publiez toutes ses merveilles.

Il fut alors dérobé à leurs regards. Trois heures ils restèrent visage contre terre, bénissant Dieu et se répétant toutes ses merveilles.

Le vieux Tobie, comme à l'accoutumée, improvisa cette prière :

Vous êtes grand, Seigneur, dans l'éternité, et votre règne s'étend à tous les siècles,
car vous châtiez et vous sauvez, vous conduisez au tombeau et vous en ramenez,
et il n'est personne qui puisse échapper à vos mains.
Célébrez le Seigneur, enfants d'Israël, et louez-le devant les nations.
Car il vous a dispersés parmi les nations qui l'ignorent,
afin que vous racontiez ses merveilles,
et que vous leur fassiez connaître qu'il n'y a point d'autre Dieu tout-puissant que lui seul.
Il nous a châtiés à cause de nos iniquités,
et il nous sauvera à cause de sa miséricorde.
Considérez comment il a agi envers nous, et bénissez-le avec crainte et tremblement,
et glorifiez par vos œuvres le Roi des siècles.
Pour moi, je veux le bénir dans ce pays où je suis captif,
parce qu'il a fait éclater sa gloire sur une nation criminelle.
Convertissez-vous donc, pécheurs,
et pratiquez la justice devant Dieu, dans la confiance qu'il vous fera miséricorde !

Pour moi, je me réjouirai en lui de toute mon âme.
Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes le peuple choisi ;
célébrez des jours de joie et chantez ses louanges !
Jérusalem, cité de Dieu, le Seigneur t'a châtiée à cause de tes œuvres .
Glorifie le Seigneur par tes bonnes œuvres,
et bénis le Dieu des siècles,
afin qu'il rebâtisse en toi son sanctuaire,
qu'il rappelle à toi tous les captifs
et que tu te réjouisses dans tous les siècles des siècles.
Tu brilleras d'une éclatante lumière,
et tous les pays de la terre se prosterneront devant toi.
Les nations viendront à toi des contrées lointaines, apportant des présents,
elles adoreront le Seigneur dans tes murs,
et considéreront ta terre comme un sanctuaire ;
car elles invoqueront le grand Nom au milieu de toi.

Ainsi finit la belle histoire de Tobie et de Sara !

Judith & Holopherne : La Matriote

Jdt 8,1-16,25



Judith et Holopherne

Véronèse (Paolo Caliari, dit), Vêrone 1528 - Venise 158

La guerre que livrait Nabuchodonosor au Roi Ozias courait depuis quelque temps déjà. Elle devait se terminer par la capitulation et l'écrasement total d'Israël, et sa déportation à Babylone en 587. Nous étions dans les années 90 du VI^e siècle avant Jésus-Christ. Mais les vicissitudes de la guerre sont telles qu'on ne sait jamais longtemps à l'avance le sort des armes. Le commandement général de l'armée venait d'être confié par Le Roi des Rois à Holopherne, bon stratège mais perdu d'arrogance et de vanité. Son nom seul semait la terreur. Les troupes d'Ozias, misérables et mal entraînées, étaient plus vaincues par la peur de cet ennemi redoutable que par les actions militaires elles-mêmes.

Holopherne avait tenu le conseil de guerre de la victoire. Le lendemain, il donnait l'ordre à ses troupes de monter contre Béthulie. Son armée était forte de cent vingt mille hommes de pied et de vingt-deux mille cavaliers, sans compter les supplétifs qu'il avait faits prisonniers et les jeunes gens qu'il avait réquisitionnés des provinces et des villes. Tous étaient prêts au combat contre les enfants d'Israël et, par la montagne jusqu'au sommet qui regarde Dothain, ils campèrent depuis le lieu appelé Belma, jusqu'à Chelmon, vis-à-vis d'Esdrélon. À la seule vue de cette multitude, les Hébreux se jetèrent au sol et, se couvrant la tête de cendres, prièrent le Dieu d'Israël de faire éclater sa miséricorde sur son peuple. Ils prirent alors leurs armes et occupèrent les lieux où de petits sentiers permettaient de passer entre les montagnes : ils y montaient la garde jour et nuit.

En reconnaissant le terrain, Holopherne découvrit une source en dehors de la ville, du côté du midi, laquelle s'y procurait son eau par un aqueduc. Il fit couper cet aqueduc. Cependant il y avait, non loin des murs, d'autres sources où les assiégés venaient puiser à la dérobée un peu d'eau, plus pour soulager leur soif que pour l'apaiser. Mais les Ammonites et les Moabites, ennemis de l'intérieur des Hébreux, s'en vinrent trouver Holopherne : *Les enfants d'Israël n'ont confiance ni dans leurs lances ni dans leurs flèches ; mais ces montagnes les défendent et ces collines suspendues sur des précipices font leur force. Pour pouvoir triompher d'eux sans livrer bataille, placez près des sources des gardes qui les empêchent d'y puiser de l'eau ; vous les ferez périr ainsi sans coup férir, ou bien, épuisés par la soif, ils rendront leur ville, qu'ils regardent comme imprenable parce qu'elle est placée sur les montagnes.*

Le conseil plut à Holopherne et à ses officiers, et il fit mettre un poste de cent hommes autour de chaque source. Au bout de vingt jours, toutes les citernes et tous les réservoirs d'eau de Béthulie furent à sec, de sorte qu'il ne restait pas dans la ville de quoi rassasier leur soif même un seul jour : on en

était à distribuer chaque jour au peuple l'eau par mesure. Alors la ville entière, hommes et femmes, jeunes gens et enfants, tous se rassemblèrent devant le palais d'Ozias et d'une seule voix lui crièrent : *Que Dieu soit juge entre toi et nous, car tu as agi pour notre malheur en refusant de traiter avec les Assyriens ; et c'est pour cela que Dieu nous a livrés entre leurs mains. Et personne qui vienne à notre secours, alors que nous défaillassons sous leurs yeux de soif et de faim ! Alors maintenant, rassemble tous ceux qui sont en ville, nous allons nous rendre tous volontairement aux soldats d'Holopherne. Il vaut mieux finalement nous garder en vie et bénir Dieu en captivité, que mourir et être en opprobre à tous les hommes, après avoir vu nos femmes et nos enfants périr sous nos yeux. En prenant aujourd'hui à témoin le ciel et la terre, et le Dieu de nos pères, qui nous châtie selon nos péchés, nous te conjurons de livrer de suite la ville à Holopherne, afin que nous trouvions une prompte mort par le glaive, au lieu d'une mort lente par la soif.*

Après ces mots, ce ne furent que cris et lamentations dans toute l'assemblée ; et soudain, d'une seule voix, et pendant plusieurs heures, on cria vers Dieu : *Nous avons péché avec nos pères, nous avons été infidèles, nous avons commis l'iniquité. Toi, qui es miséricordieux, aie pitié de nous ; ou bien tire vengeance de nos crimes en nous châtiant toi-même, et ne livre pas ceux qui te glorifient à un peuple qui ne te connaît pas, afin qu'on ne dise pas parmi les nations : Où est leur Dieu ?*

Fatigués de crier et de pleurer, les Hébreux se turent. Alors Ozias se leva, baigné de larmes : *Ayez bon courage, mes frères, et attendons pendant cinq jours la miséricorde du Seigneur. Car peut-être mettra-t-il fin à sa colère et donnera-t-il gloire à son nom. Ces cinq jours passés, si le secours n'est pas venu, nous ferons ce que vous nous avez proposé.*

On rapporta ces paroles à Judith, une veuve, fille de Mérari, fils d'Idox, fils de Joseph, fils d'Ozias, fils d'Elai, fils de Jamnor, fils de Bédéron, fils de Raphaïm, fils d'Achitob, fils de Melchias, fils d'Enan, fils de Nathanias, fils de Salathiel, fils de Siméon, fils d'Israël. Son mari, appelé Manassès, était mort au temps de la moisson de l'orge : comme il surveillait les moissonneurs, qui liaient les gerbes dans les champs, l'ardeur du soleil le frappa à la tête, et il mourut dans Béthulie, sa ville, et il y fut inhumé avec ses pères. Déjà trois ans et six mois que Judith était veuve : elle s'était construit, sur le toit de sa maison, une chambre retirée, où elle demeurait enfermée avec ses servantes. Les reins couverts d'un cilice, elle jeûnait tous les jours de sa vie, excepté les jours de sabbat et de nouvelle lune et les fêtes de la maison d'Israël. Elle avait très belle figure, et son mari lui avait laissé de grandes richesses, de nombreux serviteurs et des domaines remplis de troupeaux de bœufs et de brebis. Elle était en grande estime auprès de tous, parce qu'elle vénérât le Seigneur, et on ne connaissait personne qui ait dit d'elle une parole de blâme...

Ayant appris qu'Ozias avait promis de livrer la ville passés cinq jours, elle fit mander chez elle les Anciens du peuple Chabri et Charmi :

Comment Ozias a-t-il pu dire qu'il livrerait la ville aux Assyriens, si dans cinq jours, il ne vous arrive pas de secours ?

Et qui êtes-vous, pour mettre ainsi le Seigneur à l'épreuve ?

Ce n'est pas là une parole qui attire la miséricorde, mais plutôt qui excite la colère et allume la fureur.

Vous avez fixé au Seigneur un terme dans lequel il doit exercer sa miséricorde, et vous lui imposé un ultimatum selon votre bon plaisir !

Mais le Seigneur est patient : faisons pénitence de cette faute, et implorons son pardon en versant des larmes.

Car Dieu ne menace point à la manière de l'homme, et il ne s'enflamme point de colère comme un fils d'homme.

Humilions donc nos âmes devant lui, et mettons en nous un esprit d'humilité, comme il convient à ses serviteurs.

Prions ardemment le Seigneur de nous faire sentir, en la manière qu'il lui plaira, les effets de sa miséricorde, afin que, comme l'orgueil de nos ennemis a jeté le trouble dans notre cœur, ainsi notre humilité nous devienne un sujet de gloire.

Car nous n'avons pas imité les péchés de nos pères qui ont abandonné leur Dieu et adoré des dieux étrangers. C'est à cause de ce crime qu'ils ont été livrés au glaive, au pillage et à la moquerie de leurs ennemis ; mais nous, nous ne connaissons pas d'autre Dieu que lui.

Attendons humblement sa consolation, et il vengera notre sang sur nos ennemis qui nous affligent ; il humiliera toutes les nations qui s'élèvent contre nous, et il les couvrira de confusion, lui, le Seigneur notre Dieu.

Et maintenant, mes frères, puisque vous êtes les Anciens du peuple de Dieu, et que leur vie dépend de vous, relevez leurs cœurs par vos paroles, pour qu'ils se souviennent que nos pères ont été éprouvés pour établir la preuve qu'ils servaient véritablement leur Dieu.

Ils doivent se rappeler comment Abraham, notre père, a été tenté ; et comment, lourdement éprouvé, il est devenu l'ami de Dieu. De même Isaac, de même Jacob, de même Moïse et tous ceux qui ont plu à Dieu, sont passés par beaucoup d'afflictions et demeurèrent fidèles.

Mais ceux qui n'ont pas accepté ces épreuves en y reconnaissant la volonté de Dieu, et qui ont donné libre cours à leur impatience et à leurs murmures, ceux-là, l'exterminateur les a frappés de mort, et les serpents les ont fait périr.

Ne nous laissons donc pas aller à l'impatience à cause de ce que nous endurons. Estimons plutôt que ces tourments, moindres que nos péchés, sont les verges dont le Seigneur nous châtie, comme ses enfants, pour nous amender ; et croyons que ce n'est pas pour notre perte qu'ils nous ont été envoyés.

Ozias et les Anciens lui répondirent : *Tout ce que tu as dit est vrai, et il n'y a rien à reprendre dans tes paroles. Maintenant donc, prie Dieu pour nous, car tu es une femme sainte devant Dieu.*

Et Judith leur répondit : *Puisque vous reconnaissez que ce que j'ai pu dire est de Dieu, éprouvez si ce que j'ai résolu de faire est aussi de lui, et priez que Dieu me donne la force de réaliser mon dessein... Vous vous tiendrez cette nuit à la porte, et je sortirai avec ma compagne ; et priez afin que dans cinq jours, comme vous l'avez dit, le Seigneur jette les yeux sur son peuple Israël. Mais je ne veux pas que vous cherchiez à savoir ce que j'entreprends jusqu'à ce que je revienne vous en donner des nouvelles : qu'on ne fasse pas autre chose que de prier pour moi le Seigneur notre Dieu.*

Ozias, le prince de Juda, lui déclara : *Va en paix et que le Seigneur soit avec toi pour tirer vengeance de nos ennemis !*

Lorsqu'ils furent partis, Judith entra dans son oratoire, et, revêtue d'un cilice, la tête couverte de cendre, elle se prosterna devant le Seigneur et l'invoqua :

- Seigneur, Dieu de mon père Siméon,

Tu lui as donné l'épée pour se venger d'étrangers qui, entraînés par la passion, avaient violé une vierge et lui avaient fait outrage pour sa confusion ;

toi qui as livré leurs femmes aux ravisseurs, leurs filles à l'esclavage et toutes leurs dépouilles en partage à vos serviteurs brûlants de zèle pour ta cause,

assiste-moi, je t'en prie, Seigneur, mon Dieu,
secours une veuve.

C'est toi qui as opéré les merveilles des temps anciens, et formé le dessein de celles qui ont suivi, et elles se sont accomplies parce que tu l'as voulu.

Toutefois tes voies sont tracées d'avance, et tu as disposé tes jugements par ta prévision.

Regarde aujourd'hui le camp des Assyriens, comme tu as daigné autrefois regarder celui des Égyptiens, lorsqu'ils poursuivaient tes serviteurs les armes à la main, se confiant dans leurs chars, dans leurs cavaliers et dans la multitude de leurs combattants. Mais il t'a suffi de regarder leur camp, et les ténèbres leur ont ôté leur force. L'abîme a retenu leurs pieds, et les eaux les ont engloutis.

Qu'il en soit de même, Seigneur, de ceux-ci, qui se confient dans leur nombre, dans leurs chars, dans leurs javelots, dans leurs boucliers et dans leurs flèches, et qui sont fiers de leurs lances. Ils ne savent pas que c'est toi qui es notre Dieu, toi qui dès le commencement terrassais les armées et dont le nom est Seigneur.

Lève ton bras, comme aux siècles passés ; brise leur puissance par ta puissance ; que leur force tombe devant ta colère, eux qui se promettent de violer ton sanctuaire, de profaner le tabernacle de ton nom et d'abattre de leur épée les cornes de ton autel. Fais, Seigneur, que l'orgueil de cet homme soit abattu par sa propre épée. Qu'il se prenne aux lacs de son regard sur moi, et frappe-le par les douces

paroles de mes lèvres. Mets dans mon cœur assez de fermeté pour le mépriser, assez de force pour le perdre. Ce sera pour ton nom une gloire mémorable qu'il soit abattu par la main d'une femme.

Car ta puissance, Seigneur, n'est point dans le grand nombre, et ta volonté ne dépend pas de la force des chevaux ; et dès le commencement les superbes ne t'ont pas plu, mais tu as toujours trouvé agréable la prière des hommes humbles et doux. Dieu du ciel, Créateur des eaux et Seigneur de toute la création, exauce-moi, malheureuse, qui te supplie et qui mets ma confiance en ta miséricorde.

Souviens-toi, Seigneur, de ton alliance, donne la parole à ma bouche, la force au dessein qui est dans mon cœur, afin que ta maison conserve la sainteté dont tu l'as revêtue, et que toutes les nations reconnaissent que tu es Dieu, et qu'il n'y en a pas d'autre que toi.

Sa prière achevée, Judith se releva de sa prosternation. Elle appela sa servante, descendit dans sa maison, ôta son cilice et se dépouilla des vêtements de son veuvage. Elle se lava le corps, s'oignit de la myrrhe la plus fine, disposa sa chevelure, mit le turban sur sa tête, revêtit ses vêtements de fête, attacha des sandales à ses pieds, enfila bracelets, collier, pendants d'oreilles, et anneaux, en un mot, elle se para de tous ses atours. Le Seigneur releva encore son éclat, parce que tout cet ajustement avait son principe, non dans la volupté, mais dans la vertu ; c'est pourquoi le Seigneur augmenta sa beauté de telle sorte qu'elle brillât aux yeux de tous d'un éclat incomparable.

Puis elle chargea sa servante d'une outre de vin, d'un vase d'huile, de farine grillée, de fruits secs, de pain et de fromage, et la voilà partie. À la porte de la ville, elle trouva Ozias et les Anciens qui l'attendaient. En sa vue, tous furent ravis d'admiration pour sa beauté. Cependant ils ne lui adressèrent aucune question, et la laissèrent passer : *Que le Dieu de nos pères te donne sa grâce ; qu'il affermissse par sa puissance tous les desseins qui sont dans ton cœur, afin que Jérusalem soit glorifiée à cause de toi, et que ton nom figure parmi ceux des saints et des justes.* » Tous les présents conclurent d'une seule voix : *Amen, Amen !*

Et Judith franchit les portes, elle et sa servante, en priant le Seigneur. Comme elle descendait la montagne, au lever du jour, elle tomba sur les postes avancés des Assyriens qui : *D'où viens-tu, et où vas-tu ? - Je suis une fille des Hébreux, et je me suis enfuie du milieu d'eux, parce que j'ai reconnu qu'ils vont vous être livrés en proie : ils vous ont méprisés et ils n'ont pas voulu se rendre à vous volontairement, pour trouver grâce devant vous. Alors je me suis dit: Je me présenterai devant le prince Holopherne, pour lui découvrir leurs secrets et lui indiquer un accès par où il pourra les prendre sans perdre un seul homme de son armée.*

À ces paroles, les soldats considérèrent son visage, et leurs yeux brillaient de surprise devant tant de beauté : *Tu as sauvé ta vie, en prenant cette décision. Tu peux être assurée que, lorsque tu paraîtras devant lui, il te traitera bien et que tu seras très agréable à son cœur.*

Puis ils la conduisirent à la tente d'Holopherne. Dès qu'elle parut en sa présence, Holopherne n'en crut pas ses yeux. Ses officiers firent même la réflexion : *Qui donc pourrait mépriser le peuple des Hébreux qui a de si belles femmes ? Dommage que pour les posséder nous devons lui faire la guerre ?*

Judith vit Holopherne assis sous son pavillon, au tissu de pourpre et d'or orné d'émeraudes et de pierres précieuses. Les yeux fixés sur son visage, elle se prosternant jusqu'à terre. Aussitôt, sur l'ordre de leur maître, les serviteurs d'Holopherne la relevèrent : *Rassure-toi et bannis la crainte de ton cœur, car je n'ai jamais fait de mal à quiconque a voulu servir le roi Nabuchodonosor. Si ton peuple ne m'avait pas méprisé, je n'aurais pas levé ma lance contre lui. Maintenant, dis-moi pourquoi tu t'es éloignée d'eux et tu as pris le parti de venir vers nous ?*

– *Ecoute-moi : car si tu suis mes paroles, le Seigneur Dieu réalisera pleinement ses desseins sur toi, aussi vrai que Nabuchodonosor, le roi de la terre, est vivant, et que sa puissance est vivante, puissance dont tu es dépositaire pour le châtement de tous ceux qui sont égarés. Car non seulement les hommes sont amenés par toi à le servir, mais les animaux des champs eux-mêmes lui obéissent. En effet, la sagesse de ton esprit est célèbre dans toutes les nations ; tout le monde sait que dans tout son royaume tu es le seul bon et puissant, et ton gouvernement est vanté dans toutes les provinces. On sait aussi ce qu'a dit Achior, et on n'ignore pas de quelle manière tu as ordonné de le traiter. Car il est certain que notre Dieu est tellement offensé par les péchés de son peuple, qu'il lui a fait annoncer par ses prophètes qu'il allait le livrer à ses ennemis à cause de ses infidélités. Et parce que les enfants*

d'Israël savent qu'ils ont offensé leur Dieu, ils tremblent de frayeur devant toi. En outre, la famine les presse, et, les réservoirs d'eau étant desséchés, ils sont déjà à compter parmi les morts. Ils ont même pris la résolution de tuer leur bétail et d'en boire le sang. Il n'est pas jusqu'aux choses consacrées au Seigneur, leur Dieu - auxquelles Dieu leur a défendu de toucher : le blé, le vin et l'huile des dîmes et des prémices -, qu'ils n'aient résolu de faire servir à leur usage, osant se nourrir de choses qu'il ne leur est pas même permis de toucher de leurs mains. Puisqu'ils agissent ainsi, il est certain qu'ils seront livrés à la ruine. Voilà ce que je sais, moi, ta servante, et j'ai fui loin d'eux, et le Seigneur m'a envoyée t'en informer. Car moi, je sers Dieu, maintenant même que je suis auprès de toi ; et ta servante sortira du camp pour aller prier Dieu. Et il me fera connaître quand il doit les châtier pour leur péché, et je viendrai te l'annoncer. Je te conduirai alors à travers la Judée jusqu'à Jérusalem, et tu trouveras tout le peuple d'Israël comme des brebis qui n'ont plus de pasteur, et il n'y aura pas même un chien qui aboie contre toi. C'est la prescience de Dieu qui m'a révélé ces choses ; et comme il est irrité contre eux, j'ai reçu mission de te les annoncer.

Tout ce discours plut à Holopherne et à ses serviteurs. Ils admiraient la sagesse de Judith : *Il n'existe pas sur la terre de femme qui soit semblable à celle-ci pour la prestance, pour la beauté et pour la sagesse de ses discours.* Holopherne répondit : *Dieu a bien fait de t'envoyer pour nous livrer ce peuple. Ta proposition est bonne : si ton Dieu fait cela pour moi, il sera aussi mon Dieu, et toi, tu seras grande dans la maison de Nabuchodonosor, et ton nom deviendra célèbre dans toute la terre.*

Alors Holopherne ordonna qu'on fit entrer Judith sous la tente aux trésors, afin qu'elle y demeurât et il régla ce qu'on devait lui donner de sa table. Judith lui répondit : *Je ne puis manger maintenant des choses que tu commandes qu'on me donne, de peur de me rendre coupable d'un péché ; je mangerai de ce que j'ai apporté pour moi-même. - Quand les vivres que tu as apportés seront épuisés, que ferons-nous pour toi ? - Seigneur, je jure par ta vie que ta servante n'aura pas consommé toutes ses provisions avant que Dieu ait réalisé par ma main le dessein que j'ai formé.*

Et ses serviteurs l'introduisirent dans la tente qu'il avait désignée. Elle demanda qu'on lui accordât la faculté de sortir, la nuit et avant le jour, pour aller prier et invoquer le Seigneur. Et Holopherne ordonna à ses serviteurs de la laisser sortir et entrer à son gré, pendant trois jours pour adorer son Dieu. Elle sortait donc chaque nuit dans la vallée de Béthulie, et elle se lavait dans une fontaine. Un fois remontée, elle priait le Seigneur, Dieu d'Israël, de la guider pour la délivrance de son peuple. Puis, rentrant dans sa tente, elle y demeurait pure jusqu'à ce qu'elle prît sa nourriture vers le soir. Le quatrième jour, Holopherne donna un festin à ses serviteurs, et il dit à Vagao, son eunuque : *Va persuader cette Juive de consentir de bon cœur à habiter avec moi. Ce serait une honte pour un homme, chez les Assyriens, qu'une femme se moquât de lui et le quittât sans avoir cédé à ses désirs.* Vagao alla voir Judith : *Que la bonne fille ne craigne point de venir auprès de mon seigneur, pour être honorée en sa présence, pour manger et boire avec lui. - Qui suis-je pour résister à mon seigneur ? Tout ce qui est bon et excellent à ses yeux, je le ferai ; et tout ce qu'il préfère sera pour moi le meilleur, tous les jours de ma vie.* Et elle se para de ses atours, et alla se présenter devant Holopherne. Le cœur d'Holopherne brûlait de désir pour elle : *Bois donc et mange, car tu as trouvé grâce devant moi. - Je boirai, seigneur, car mon âme est plus honorée en ce jour qu'elle ne l'a été tous les jours de ma vie.* Et prenant ce que sa servante lui avait préparé, elle mangea et but devant lui. Holopherne fut transporté de joie, et il but du vin à l'excès, plus qu'il n'en avait jamais bu dans sa vie.

Le soir venu, les serviteurs d'Holopherne se hâtèrent de regagner leurs tentes ; et Vagao, ayant fermé les portes de la tente, se retira lui aussi. Tous étaient appesantis par le vin, et Judith restait seule dans la tente. Holopherne était étendu sur son lit, plongé dans l'assoupissement d'une complète ivresse. Judith avait dit à sa servante de se tenir dehors devant la tente, et de faire le guet. Debout devant le lit, Judith pria intensément quelques secondes, remuant les lèvres en silence : *Seigneur, Dieu d'Israël, fortifie-moi, et jette maintenant un regard favorable sur l'œuvre de mes mains, afin que, selon ta promesse, tu relèves ta ville de Jérusalem, et que j'achève ce que j'ai cru possible par ton assistance.* Alors, elle s'approcha de la colonne qui était à la tête du lit d'Holopherne, détacha son épée qui y était suspendue et, l'ayant tirée du fourreau, elle saisit les cheveux d'Holopherne, en disant : *Seigneur Dieu, fortifie-moi à cette heure !* Et de deux coups sur la nuque, elle lui trancha la tête. Puis elle détacha le rideau des colonnes et roula par terre le corps décapité. Et, sortant sans retard,

elle donna la tête d'Holopherne à sa servante, en lui ordonnant de la mettre dans son sac. Elles partirent ensuite toutes deux, selon leur coutume, comme pour aller prier. Et, après avoir traversé le camp et contourné la vallée, elles arrivèrent à la porte de la ville.

Judith cria de loin aux gardiens des murailles : *Ouvrez la porte, car Dieu est avec nous, et il a signalé sa puissance en faveur d'Israël.* À ses paroles, les gardes appelèrent les Anciens de la ville. Bientôt tous les habitants accoururent vers elle, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, car ils commençaient à désespérer de son retour. À la lueur des flambeaux, ils se rassemblèrent tous autour d'elle. Judith, montant sur élévation du terrain, demanda le silence : *Louez le Seigneur, notre Dieu, qui n'a pas abandonné ceux qui espéraient en lui. Par moi, sa servante, il a accompli ses promesses de miséricorde en faveur de la maison d'Israël, et il a tué cette nuit par ma main l'ennemi de son peuple.* Tirant alors du sac la tête d'Holopherne, elle la leur montra : *Voici la tête d'Holopherne, chef de l'armée des Assyriens, et voici le rideau sous lequel il était couché dans son ivresse, lorsque le Seigneur notre Dieu l'a frappé par la main d'une femme. Aussi vrai que le Seigneur est vivant, son ange m'a gardée à mon départ, durant mon séjour au milieu d'eux, et à mon retour, et le Seigneur n'a pas permis que sa servante fût souillée, mais il m'a rendue à vous sans aucune tache de péché, toute joyeuse de sa victoire, de ma conservation et de votre délivrance. Vous tous, chantez ses louanges : car il est bon, car sa miséricorde dure à jamais ! - Le Seigneur t'a bénie dans sa force, car par toi il a réduit à néant tous nos ennemis.*

Ozias, le prince du peuple d'Israël, prit la parole : *Ma fille, tu es bénie par le Seigneur, le Dieu très haut, plus que toutes les femmes qui sont sur la terre. Béni soit le Seigneur, créateur du ciel et de la terre, qui a conduit ta main pour trancher la tête au plus grand de nos ennemis ! Il a rendu aujourd'hui ton nom si glorieux, que ta louange ne disparaîtra pas de la bouche des hommes, qui se souviendront éternellement de la puissance du Seigneur ; car, en leur faveur, tu n'as pas épargné ta vie devant les souffrances et la détresse de ta race, mais tu nous a sauvés de la ruine en marchant dans la droiture en présence de notre Dieu. Et tout le peuple de crier : Amen ! Amen !*

Ensuite on fit venir Achior, et Judith lui dit : *Le Dieu d'Israël - à qui tu as rendu ce témoignage qu'il tire vengeance de ses ennemis -, a tranché lui-même cette nuit, par ma main, la tête du chef de tous les infidèles. Et pour te convaincre qu'il en est ainsi, voici la tête d'Holopherne qui, dans l'insolence de son orgueil, méprisait le Dieu d'Israël et t'a menacé de mort, en disant « Lorsque le peuple d'Israël sera vaincu, je te ferai passer au fil de l'épée ». À la vue de la tête d'Holopherne, Achior frissonna d'horreur ; il tomba le visage contre terre, et s'évanouit. Revenu à lui, il se prosterna aux pieds de Judith : Sois proclamée bénie de ton Dieu dans toutes les tentes de Jacob ! Parmi tous les peuples qui entendront ton nom, le Dieu d'Israël sera glorifié à cause de toi.*

Judith s'adressa alors à tout le peuple : *Ecoutez-moi, mes frères, suspendez cette tête au haut de nos murailles. Et, quand le soleil sera levé, que chacun prenne ses armes ; puis sortez avec impétuosité, non pour descendre seulement dans la vallée, mais comme pour une attaque générale. Il faudra bien alors que les avant-postes s'enfuient vers leur général, afin de le réveiller pour le combat. Lorsque leurs chefs auront trouvé Holopherne décapité et baignant dans son sang, l'épouvante s'emparera d'eux. Et lorsque vous les verrez fuir, mettez-vous hardiment à leur poursuite, car le Seigneur les écrasera sous vos yeux.*

Constatant la puissance qu'exerçait le Dieu d'Israël, Achior abandonna le culte des païens ; il crut en Dieu, se circoncit, et fut incorporé au peuple d'Israël, ainsi que tous ses descendants, jusqu'au temps présent.

Dès que le jour parut, les habitants de Béthulie suspendirent aux murailles la tête d'Holopherne. Chaque homme prit les armes, tous ensemble, comme un seul homme, ils sortirent de la ville avec un grand tumulte et de grands cris. À cette vue, les avant-postes coururent à la tente d'Holopherne. On fit du bruit pour le réveiller. Car personne n'osait, ni en frappant, ni en entrant, ouvrir la porte de la tente du plus grand des Assyriens. Mais ses généraux, ses commandants et tous les officiers de l'armée du roi des Assyriens dirent aux chambellans : *Entrez et éveillez-le, car ces rats sont sortis de leurs trous et ont osé nous provoquer au combat.* Alors Vagao entra, s'arrêta devant le rideau, et frappa des mains, car il s'imaginait que son maître dormait avec Judith. Mais en n'entendant aucune réaction, il

s'approcha du rideau et aperçut le cadavre d'Holopherne étendu par terre, sans tête, et baignant dans son sang. Il poussa un cri d'horreur et déchira ses vêtements. Il courut à la tente de Judith et ne la trouvant pas, il sortit en toute hâte et hurla : *Une seule femme juive a mis la confusion dans la maison du roi Nabuchodonosor ; Holopherne est étendu par terre, et sa tête n'est plus avec son corps !* À ces mots, tous les princes de l'armée des Assyriens déchirèrent leurs vêtements, une crainte et une frayeur extrêmes s'emparèrent d'eux, leurs esprits furent bouleversés, et une clameur indicible retentit au milieu de leur camp.

Quand toute l'armée eut appris qu'Holopherne avait eu la tête tranchée, les soldats perdirent tout sens et toute prudence, et, n'écoulant que la peur et l'effroi, ils cherchèrent leur salut dans la fuite. Sans se concerter, la tête basse et abandonnant tout sur place, pressés d'échapper aux Hébreux qu'ils entendaient fondre sur eux les armes à la main, ils prirent à travers champs et par les sentiers des montagnes. Les enfants d'Israël, à cette vue, se mirent à leur poursuite ; ils dégingolaient en sonnant de la trompette et en poussant de grands cris. Et comme les Assyriens fuyaient en ordre dispersé et en toute hâte, les enfants d'Israël, qui les poursuivaient d'un seul corps, taillaient en pièces tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. En même temps Ozias envoya des messagers dans toutes les villes et dans toutes les campagnes d'Israël. Ainsi chaque village et chaque ville, ayant fait prendre les armes à l'élite de leurs jeunes gens, les envoyèrent après les Assyriens, et ils les poursuivirent à la pointe de l'épée jusqu'à leur extrême frontière. Ceux qui étaient restés à Béthulie entrèrent dans le camp des Assyriens, emportèrent le butin que les Assyriens avaient abandonné dans leur fuite, et en revinrent tout chargés. D'autre part, ceux qui, après la victoire, retournèrent à Béthulie, amenèrent avec eux tout ce qui avait appartenu à l'ennemi : bestiaux sans nombre, animaux de trait et tout leur bagage, en sorte que, tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, s'enrichirent de leurs dépouilles.

Joakim, le grand prêtre, vint de Jérusalem à Béthulie, avec tous les Anciens, pour voir Judith. Lorsqu'elle sortit pour aller à sa rencontre, tous la bénirent d'une seule voix : *Tu es la gloire de Jérusalem ; tu es la joie d'Israël ; tu es l'honneur de notre peuple. Car tu as montré une âme virile, et ton cœur a été plein de vaillance. Parce que tu as aimé la chasteté et que, après avoir perdu ton mari, tu n'as pas voulu en connaître un autre, la main du Seigneur t'a revêtue de force, et tu seras bénie éternellement.* Tout le peuple scandait ! Amen, ! Amen !

Trente jours suffirent à peine au peuple d'Israël pour recueillir toutes les dépouilles des Assyriens. Tout ce qu'on reconnut avoir appartenu à Holopherne : or et argent, vêtements, pierres précieuses et objets divers, on le donna à Judith. Et tout le peuple se réjouit, avec les femmes, les jeunes filles et les jeunes gens, au son des harpes et des cithares. Alors Judith chanta ce cantique au Seigneur :

- Célébrez le Seigneur au son des tambourins,
chantez le Seigneur avec les cymbales,
modulez en son honneur un cantique nouveau, exaltez et acclamez son nom.
Le Seigneur met fin aux guerres ; le Seigneur est son nom !
Il a dressé son camp au milieu de son peuple, pour nous délivrer des mains de tous nos ennemis.
Assur est venu des montagnes, du côté de l'Aquilon, avec les myriades de ses guerriers ;
leur multitude arrêtaient les torrents, et leurs chevaux couvraient les vallées.
Il se promettait de ravager mon territoire par le feu,
d'immoler mes jeunes gens par l'épée,
de faire de mes enfants un butin,
de mes vierges des captives.
Mais le Seigneur tout-puissant l'a couvert d'ignominie ;
il l'a livré aux mains d'une femme, et elle en a triomphé.
Leur héros n'est point tombé sous les coups des jeunes gens ;
des géants à haute stature ne se sont pas mesurés avec lui.
C'est Judith, la fille de Mérari, qui l'a renversé par la beauté de son visage.
Elle s'est dépouillée des vêtements de son veuvage ;
elle s'est parée de ses vêtements de fête,

pour le triomphe des enfants d'Israël ;
elle a fait couler sur son visage une huile parfumée,
elle a disposé sous le turban les boucles de sa chevelure.
Elle a revêtu une robe neuve pour le séduire.
L'éclat de sa chaussure a ébloui ses yeux,
sa beauté a rendu son âme captive,
et elle lui a tranché la tête avec l'épée.
Les Perses ont frémi de sa vaillance,
les Mèdes de son audace ;
le camp des Assyriens a retenti de hurlements ;
quand se sont montrés les miens, exténués et desséchés par la soif.
Des fils de jeunes femmes les ont transpercés et les ont tués comme des enfants qui s'enfuient.
Ils ont péri dans le combat, devant la face du Seigneur mon Dieu.
Chantons un cantique au Seigneur,
chantons au Seigneur un cantique nouveau :
Maître souverain, Seigneur, vous êtes grand, et magnifique dans votre puissance,
et nul ne peut vous surpasser.
Que toutes vos créatures vous servent, parce que vous avez parlé, et tout a été fait ;
vous avez envoyé votre esprit, et tout a été créé, et nul ne peut résister à votre voix.
Les montagnes, ainsi que les eaux, sont agitées sur leurs bases,
les pierres se fondent comme la cire, devant votre face ;
mais ceux qui vous craignent sont grands devant vous en toutes choses.
Malheur à la nation qui s'élève contre mon peuple !
Car le Seigneur, le Tout-Puissant, se vengera d'elle, il la visitera au jour du jugement,
il livrera leur chair au feu et aux vers,
afin qu'ils brûlent et qu'ils éprouvent ce supplice éternellement.

Après cette victoire, tout le peuple se rendit à Jérusalem pour adorer le Seigneur et, sitôt purifiés, ils offrirent tous les holocaustes et acquittèrent leurs vœux et leurs promesses. Judith offrit toutes les armes d'Holopherne, que le peuple lui avait données, et le rideau qu'elle avait elle-même enlevé du lit, en anathème d'oubli. Tout le peuple était dans l'allégresse en face du sanctuaire, et la joie de cette victoire fut célébrée avec Judith pendant trois mois.

Ces jours de fête étant passés, chacun retourna chez lui ; Judith fut honorée dans Béthulie, et elle jouit d'un grand renom dans tout le pays d'Israël. Joignant au courage la chasteté, elle ne connut point d'homme le reste de sa vie, depuis la mort de Manassès, son mari. Les jours de fête, elle paraissait magnifiquement parée. Après avoir demeuré cent cinq ans dans la maison de son mari et donné la liberté à sa servante, elle mourut et fut inhumée à Béthulie avec son mari, et tout le peuple la pleura pendant sept jours. Dans tout le cours de sa vie et après sa mort, il n'y eut personne, pendant de longues années, qui troubla la paix d'Israël.

Le jour de fête institué en souvenir de cette victoire est compté par les Hébreux au nombre des saints jours, et il est célébré par les Juifs depuis ce temps-là jusqu'aujourd'hui !

Le Bien Aimé & la Bien Aimée : Le chant immortel

Ct 1-8



Qu'il m'embrasse, qu'il m'embrasse !
Je suis saoule de ton amour !
Ta peau est parfumée, elle est suave
Quand je prononce ton nom, c'est un parfum qui se répand !
Toutes les filles sont folles de toi !
Entraîne-moi après toi ! Courrons ensemble !
Le roi m'introduit dans ses appartements...
Nous allons faire la fête, tu seras la cause de notre joie !
Nous boirons aux fontaines de ton amour !
Ah ! On a bien raison de t'aimer !

Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem !
Noire comme les tentes du désert, comme les pavillons de Salomon !
Oui : C'est le soleil qui m'a brûlée.
Mes frères m'ont fait grief : ils m'ont affectée à la garde des vignes,
et ma propre vigne, je n'ai pu la garder !
Dis-moi, ô toi que mon cœur aime,
Où fais-tu paître tes brebis ?
Où les fais-tu reposer à midi,
Pourquoi devrais-je errer près des troupeaux de tes compagnons ?

*Si tu ne le sais pas, ô la plus belle,
Sors sur les traces des brebis,
Et fais paître tes chevreaux près des demeures des bergers.
Je te compare, ô mon amie, à ma jument qu'on attelle aux chars de Pharaon !
Que tes joues sont belles au milieu des colliers,
Que ton cou est beau au milieu des rivières de perles !
Nous te ferons des colliers d'or, avec des points d'argent.
Tandis que le roi te presse, mon nard exhale son parfum.*

Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe qui repose entre mes seins.
Mon bien-aimé est pour moi une grappe de troène des vignes d'En Guédi.

*Que tu es belle, mon amie, mais que tu es belle !
Tes yeux sont des colombes.*

Que tu es beau, mon bien-aimé, mais que je t'aime !
Notre lit, c'est la verdure.
Les solives de nos maisons sont des cèdres, nos lambris des cyprès.

Je suis un narcisse de Saron, un lis des vallées.

Un lis au milieu des épines, telle est mon amie parmi les jeunes filles.

*Un pommier au milieu des grands arbres, tel est mon bien-aimé parmi les jeunes gens.
J'ai tellement désiré m'asseoir à son ombre,
Son fruit est si doux à mon palais.
Il m'a fait entrer dans la maison du vin !
La bannière qu'il déploie sur moi, c'est l'amour.
Soutenez-moi avec des gâteaux de raisins, fortifiez-moi avec des pommes :
je suis malade d'amour !
Qu'il place sa main gauche sous ma tête, que sa droite m'embrasse !*

*Je vous en conjure, filles de Jérusalem par les gazelles et les biches des champs,
Ne réveillez pas, ne réveillez pas l'amour, avant qu'il le veuille.*

C'est la voix de mon bien-aimé !
Le voici, il vient, sautant sur les montagnes, bondissant sur les collines.
Mon bien-aimé est une gazelle, c'est le faon d'une biche !
Le voici, il est derrière notre mur, il regarde par la fenêtre, il regarde par le treillis.
Mon bien-aimé parle, il me dit :

*Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens !
Car voici que l'hiver est passé, la pluie a cessé, elle s'en est allée.
Les fleurs paraissent sur la terre, le temps de chanter est arrivé,
et la voix de la tourterelle se fait entendre dans nos campagnes !
Le figuier embaume de ses fruits,
Et les vignes en fleur exhalent leur parfum.
Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens !
Ma colombe, qui te tiens dans les fentes du rocher,
qui te caches dans les parois escarpées,
fais-moi voir ta figure,
fais-moi entendre ta voix !
Car ta voix est douce, et ta figure est agréable.
Attrapez les renards, les petits renards qui ravagent les vignes :
car nos vignes sont en fleur !*

Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui !
Il fait paître son troupeau parmi les lis.
Avant que le jour se rafraîchisse, et que les ombres fuient,
Reviens !...
Redeviens, mon bien-aimé,
redeviens la gazelle ou le faon de la biche sur les montagnes qui nous séparent

*Sur ma couche, pendant les nuits, j'ai cherché celui que mon cœur aime !
Je l'ai cherché, et ne l'ai point trouvé...
Je me lèverai, je ferai le tour de la ville, dans les rues et sur les places :
Je chercherai celui que mon cœur aime...*

*Je l'ai cherché, et ne l'ai point trouvé.
Les gardes qui font la ronde dans la ville m'ont rencontrée :
Avez-vous vu celui que mon cœur aime ?
À peine les avais-je passés, que je l'ai trouvé celui que mon cœur aime !
Je l'ai saisi, et je ne l'ai pas lâché jusqu'à ce que je l'aie amené dans la maison de ma mère,
Dans la chambre de celle qui m'a conçue.*

Je vous en conjure, filles de Jérusalem, par les gazelles et les biches des champs,
Ne réveillez pas, ne réveillez pas l'amour, avant qu'elle le veuille.
Qui est celle qui monte du désert, comme des colonnes de fumée,
au milieu des vapeurs de myrrhe et d'encens et de tous les aromates des marchands ?

*Voici la litière de Salomon,
et autour d'elle soixante hommes vaillants, les plus vaillants d'Israël.
Tous sont armés de l'épée, tous sont exercés au combat !
Chacun porte l'épée sur sa hanche, en vue des alarmes nocturnes.
Le roi Salomon s'est fait une litière de bois du Liban.
Il en a fait les colonnes d'argent, le dossier d'or, le siège de pourpre ;
au milieu, une broderie, œuvre d'amour des filles de Jérusalem.
Sortez, filles de Sion, regardez le roi Salomon,
avec la couronne dont sa mère l'a couronné le jour de ses fiançailles,
le jour de la joie de son cœur.*

Que tu es belle, mon amie, que tu es belle !
Tes yeux sont des colombes derrière ton voile.
Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres,
suspendues aux flancs de la montagne de Galaad.
Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues, qui remontent de l'abreuvoir :
toutes portent des jumeaux, aucune d'elles n'est stérile.
Tes lèvres sont comme un fil cramoisi, et ta bouche est charmante,
ta joue est comme une moitié de grenade, derrière ton voile.
Ton cou est comme la tour de David, bâtie pour être un arsenal :
mille boucliers y sont suspendus, tous les boucliers des héros.
Tes deux seins sont comme deux faons,
comme les jumeaux d'une gazelle, qui paissent au milieu des lis.
Avant que le jour se rafraîchisse, et que les ombres fuient,
j'irai à la montagne de la myrrhe, à la colline de l'encens.
Tu es toute belle, mon amie : en toi point de défaut !
Viens avec moi du Liban, ma fiancée, viens avec moi du Liban !
Regarde du sommet de l'Amana, du sommet du Senir et de l'Hermon,
des tanières des lions des montagnes, des léopards.
Tu me ravis le cœur, ma sœur, ma fiancée,
tu me ravis le cœur par l'un de tes regards, par l'un des colliers de ton cou.
Que de charmes dans ton amour, ma sœur, ma fiancée !
Comme ton amour vaut mieux que le vin,
et combien tes parfums sont plus suaves que tous les aromates !
Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée ;
il y a sous ta langue du miel et du lait,
et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban.
Tu es un jardin fermé, ma sœur, ma fiancée, une source fermée, une fontaine scellée.
Tes eaux forment un jardin, où sont des grenadiers, avec les fruits les plus excellents,
les troènes avec le nard ;
Le nard et le safran, le roseau aromatique et le cinnamome,
avec tous les arbres qui donnent l'encens, la myrrhe et l'aloès,
et les plus puissants des aromates ;

Une fontaine des jardins, une source d'eaux vives, des ruisseaux du Liban.
Lève-toi, aiglon ! Viens, autan !
Soufflez sur mon jardin, et que les parfums s'en exhalent !

*Que mon bien-aimé entre dans son jardin,
Et qu'il mange de ses fruits excellents !*

J'entre dans mon jardin, ma sœur, ma fiancée !
Je cueille ma myrrhe avec mes aromates,
je mange mon rayon de miel avec mon miel,
je bois mon vin avec mon lait...

*Mangez, amis, buvez,
enivrez-vous d'amour !*

J'étais endormie, mais mon cœur veillait...
C'est la voix de mon bien-aimé, qui frappe :
Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, ma parfaite !
Car ma tête est couverte de rosée, mes boucles sont pleines des gouttes de la nuit.

*J'ai ôté ma tunique ; comment la remettrais-je ?
J'ai lavé mes pieds ; comment les salirais-je ?*

*Mon bien-aimé a passé la main par la fenêtre,
et mes entrailles se sont émues pour lui.
Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé !
Et de mes mains a dégoutté la myrrhe de mes doigts,
la myrrhe répandue sur la poignée du verrou.
J'ai ouvert à mon bien-aimé !
Mais mon bien-aimé s'en était allé, il avait disparu.
J'étais hors de moi, quand il me parlait.
Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé,
je l'ai appelé, et il ne m'a point répondu !
Les gardes qui font la ronde dans la ville m'ont rencontrée !
Ils m'ont frappée, ils m'ont blessée ;
ils m'ont enlevé mon voile, les gardes des murs.
Je vous en conjure, filles de Jérusalem,
si vous trouvez mon bien-aimé, que lui direz-vous ?...
Que je suis malade d'amour.*

Qu'a ton bien-aimé de plus qu'un autre, O la plus belle des femmes ?
Qu'a ton bien-aimé de plus qu'un autre, pour que tu nous conjures ainsi ? –

*Mon bien-aimé est blanc et vermeil, il se distingue entre dix mille.
Sa tête est de l'or pur ; ses boucles sont flottantes, noires comme le corbeau.
Ses yeux sont comme des colombes au bord des ruisseaux,
se baignant dans le lait, reposant au sein de l'abondance.
Ses joues sont comme un parterre d'aromates, une couche de plantes odorantes ;
ses lèvres sont des lis, d'où découle la myrrhe.
Ses mains sont des anneaux d'or, garnis de chrysolithes ;
son corps est de l'ivoire poli, couvert de saphirs.
Ses jambes sont des colonnes de marbre blanc, posées sur des bases d'or pur.
Son aspect est comme le Liban, distingué comme les cèdres.
Son palais n'est que douceur, et toute sa personne est pleine de charme.
Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami, Filles de Jérusalem ! –*

Où est allé ton bien-aimé, O la plus belle des femmes ?
De quel côté ton bien-aimé s'est-il dirigé ?
Nous le chercherons avec toi.
Mon bien-aimé est descendu à son jardin, au parterre d'aromates,
pour faire paître son troupeau dans les jardins, et pour cueillir des lis.
Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi !
Il fait paître son troupeau parmi les lis.

*Tu es belle, mon amie, comme Thirsa, agréable comme Jérusalem,
mais terrible comme des troupes sous leurs bannières.
Détourne de moi tes yeux, car ils me troublent.
Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres, suspendues aux flancs de Galaad.
Tes dents sont comme un troupeau de brebis, qui remontent de l'abreuvoir :
toutes portent des jumeaux, aucune d'elles n'est stérile.
Ta joue est comme une moitié de grenade, derrière ton voile...*

Il y a soixante reines, quatre-vingts concubines, et des jeunes filles sans nombre !
Une seule est ma colombe, ma parfaite !
Elle est l'unique de sa mère, la préférée de celle qui lui donna le jour.
Les jeunes filles la voient, et la disent heureuse,
les reines et les concubines aussi, et elles la louent.
Qui est celle qui apparaît comme l'aurore, belle comme la lune, pure comme le soleil,
mais terrible comme des troupes sous leurs bannières ?

*Je suis descendue au jardin des noyers, pour voir la verdure de la vallée,
pour voir si la vigne pousse, si les grenadiers fleurissent.
Je ne sais, mais mon désir m'a rendue semblable aux chars de mon noble peuple.*

Reviens, reviens, Sulamithe ! Reviens, reviens, afin que nous te regardions.
Qu'avez-vous à regarder la Sulamithe comme une danse de deux chœurs ?
Que tes pieds sont beaux dans ta chaussure, fille de prince !
Les contours de ta hanche sont comme des colliers, œuvre des mains d'un artiste.
Ton sein est une coupe arrondie, où le vin parfumé ne manque pas :
ton corps est un tas de froment, entouré de lis.
Tes deux seins sont comme deux faons, comme les jumeaux d'une gazelle.
Ton cou est comme une tour d'ivoire,
tes yeux sont comme les étangs de Hesbon, près de la porte de Bath Rabbim,
ton nez est comme la tour du Liban, qui regarde du côté de Damas.
Ta tête est élevée comme le Carmel, et les cheveux de ta tête sont comme la pourpre :
un roi est enchaîné par des boucles !...
Que tu es belle, que tu es agréable, O mon amour, au milieu des délices !
Ta taille ressemble au palmier, et tes seins à des grappes.
Je me dis : Je monterai sur le palmier, j'en saisirai les rameaux !
Que tes seins soient comme les grappes de la vigne,
le parfum de ton souffle comme celui des pommes.
Et ta bouche comme un vin excellent
qui coule aisément pour mon bien-aimé, et glisse sur les lèvres de ceux qui s'endorment !

*Je suis à mon bien-aimé, et ses désirs se portent vers moi.
Viens, mon bien-aimé, sortons dans les champs, demeurons dans les villages !
Dès le matin nous irons aux vignes, nous verrons si la vigne pousse,
si la fleur s'ouvre, si les grenadiers fleurissent.
Là je te donnerai mon amour !
Les mandragores répandent leur parfum,*

*et nous avons à nos portes tous les meilleurs fruits, nouveaux et anciens :
Mon bien-aimé, je les ai gardés pour toi.
Oh ! Que n'es-tu mon frère, allaité des mamelles de ma mère !
Je te rencontrerais dehors, je t'embrasserais,
et l'on ne me mépriserait pas.
Je veux te conduire, t'amener à la maison de ma mère !
Tu me donneras tes instructions, et je te ferai boire du vin parfumé, du moût de mes grenades.*

Que sa main gauche soit sous ma tête,
Et que sa droite m'embrasse !

*Je vous en conjure, filles de Jérusalem,
ne réveillez pas, ne réveillez pas l'amour, avant qu'elle le veuille.*

Qui est celle qui monte du désert, appuyée sur son bien-aimé ?
Je t'ai réveillée sous le pommier :
là ta mère t'a enfantée, c'est là qu'elle t'a enfantée, qu'elle t'a donné le jour.
Mets-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras !
Car l'amour est fort comme la mort,
la jalousie est inflexible comme le séjour des morts :
ses ardeurs sont des ardeurs de feu, une flamme de l'Éternel.
Les grandes eaux ne peuvent éteindre l'amour, et les fleuves ne le submergeraient pas !
Quand un homme offrirait tous les biens de sa maison contre l'amour,
il ne s'attirerait que le mépris !

*Nous avons une petite sœur, qui n'a point encore de mamelles :
que ferons-nous de notre sœur, le jour où on la recherchera ?
Si elle est un mur, nous bâtirons sur elle des créneaux d'argent !
Si elle est une porte, nous la fermerons avec une planche de cèdre.*

Je suis un mur, et mes seins sont comme des tours !
J'ai été à ses yeux comme celle qui trouve la paix !
Salomon avait une vigne à Baal Hamon ;
il remit la vigne à des gardiens ; chacun apportait pour son fruit mille sicles d'argent !
Ma vigne à moi, je la garde.
À toi, Salomon, les mille sicles,
Et deux cents à ceux qui gardent le fruit !

*Habitante des jardins !
Des amis prêtent l'oreille à ta voix.
Daigne me la faire entendre !*

Fuis, mon bien-aimé !
Sois semblable à la gazelle ou au faon des biches,
Sur les montagnes des aromates !

Osée & Gomer : Pour l'exemple Os 1,1-3,5



La parole de l'Éternel fut adressée à Osée, fils de Beéri, au temps d'Ozias, de Jotham, d'Achaz, d'Ézéchias, rois de Juda, et au temps de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël.

C'était l'époque où les Hébreux étaient divisés en deux royaumes : celui du Nord, Israël, et celui du Sud, Juda, avec des rois qui se faisaient la guerre entre eux, non contents d'être déjà chacun en guerre avec les royaumes qui les entouraient ! Temps de confusion et de folie, de décadence et de misère. Temps d'abandon de l'Éternel, chacun courant après des dieux étrangers, comme les mouches sur les cadavres. Le peuple et ses rois étaient en décomposition !

La première fois que l'Éternel adressa la parole à Osée, voici ce qu'il lui dit : *Prends pour femme une prostituée et fais des enfants de prostitution : car le pays se prostitue, il abandonne l'Éternel !*

Osée prit comme femme, Gomer, fille de Diblaïm. Elle conçut et lui enfanta un fils.

Et l'Éternel dit alors : *Appelle-le du nom de Jezréel ; car encore un peu de temps, et je châtierai la maison de Jéhu pour le sang versé à Jezréel, je mettrai fin au royaume de la maison d'Israël... Ce jour-là, je briserai l'arc d'Israël dans la vallée de Jezréel.*

Gomer conçut de nouveau, et enfanta une fille à Osée. Et l'Éternel ordonna à Osée : *Donne-lui le nom de Lo Ruchama (« Pas de pitié ») ; car je n'aurai plus pitié de la maison d'Israël, je ne lui pardonnerai plus. En revanche j'aurai pitié de la maison de Juda ; je les sauverai par moi-même, l'Éternel, leur Dieu, et non par l'arc, ni par l'épée, ni par les combats, ni par les chevaux, ni par les cavaliers.*

Gomer sevrera Lo Ruchama ; puis elle conçut, et enfanta à Osée un deuxième fils. Comme on voit, Osée avançait sur ce chemin tant que l'Éternel ne lui dit pas d'arrêter ! Et l'Éternel lui dit enfin : *Donne-lui le nom de Lo Ammi (« Pas mon Peuple ») ; car vous n'êtes pas mon peuple, et je ne suis pas votre Dieu. »*

L'Éternel, toujours aussi surprenant dans ses voies comme dans ses déclarations, annonça : *N'ayez crainte : le nombre des enfants d'Israël sera comme le sable de la mer, qui ne peut ni se mesurer ni se compter ; et au lieu qu'on leur disait : « Vous n'êtes pas mon peuple ! », on les nommera : « Filles et Fils du Dieu vivant ». Oui, les enfants de Juda et les enfants d'Israël se rassembleront, se donneront un chef, et sortiront du pays ; car grande sera la journée de Jezréel. Dites à vos frères : « Ammi » (mon peuple) Et à vos sœurs : « Ruchama » (Pitié).*

Plaidez, plaidez contre votre mère, car elle n'est point ma femme, et je ne suis point son mari. Qu'elle laisse là ses prostitutions, et purifie son sein de ses adultères.

Sinon, je la dépouille à nu, je la mets comme au jour de sa naissance, je la rends semblable à un désert, à une terre aride, et je la fais mourir de soif ; et je n'aurai pas pitié de ses enfants, car ce sont des enfants de prostitution.

Oui, leur mère s'est prostituée, celle qui les a conçus s'est déshonorée. Elle a dit : « J'irai après mes amants, qui me donnent mon pain et mon eau, ma laine et mon lin, mon huile et ma boisson ».

C'est pourquoi je vais fermer son chemin avec des épines et y élever un mur, pour qu'elle ne trouve plus ses sentiers. Elle poursuivra ses amants, et ne les atteindra pas ; elle les cherchera, et ne les trouvera pas. Alors elle dira : « Je vais retourner vers mon premier mari, car alors j'étais plus heureuse que maintenant. »

Elle n'a pas reconnu que c'était moi qui lui donnais le blé, le moût et l'huile ; et elle a consacré au service de Baal l'argent et l'or que je lui prodiguais.

C'est pourquoi je reprendrai mon blé en son temps et mon moût dans sa saison, et j'enlèverai ma laine et mon lin qui devaient couvrir sa nudité.

Maintenant je vais découvrir sa honte aux yeux de ses amants, et nul ne la délivrera de ma main.

Je vais faire cesser toute sa joie, ses fêtes, ses nouvelles lunes, ses sabbats et toutes ses solennités.

Je vais ravager ses vignes et ses figuiers, dont elle disait : « C'est le salaire que m'ont donné mes amants ! » Je les réduirai en une forêt, et les bêtes des champs les dévoreront.

Je la châtierai pour les jours où elle encensait les Baals, où elle se paraît de ses anneaux et de ses colliers, allait après ses amants, et m'oubliait, dit l'Éternel.

C'est pourquoi je veux l'attirer et la conduire au désert, et je parlerai à son cœur.

Là, je lui donnerai ses vignes et la vallée d'Acor, comme une porte d'espérance, et là, elle chantera comme au temps de sa jeunesse, et comme au jour où elle remonta du pays d'Égypte.

En ce jour-là, dit l'Éternel, tu m'appelleras : « Mon mari » Et tu ne m'appelleras plus : « Mon maître. »

J'ôterai de sa bouche les noms des Baals, qu'on ne les mentionne plus par leurs noms.

Ce jour-là, je briserai dans le pays l'arc, l'épée et la guerre, et je les ferai reposer avec sécurité.

Je serai ton fiancé pour toujours ; je serai ton fiancé par la justice, la droiture, la grâce et la miséricorde ; je serai ton fiancé par la fidélité, et tu reconnaîtras l'Éternel.

En ce jour-là, j'exaucerai, dit l'Éternel, j'exaucerai les cieux, et ils exauceront la terre ; la terre exaucera le blé, le moût et l'huile, et ils exauceront Jezréel.

Je planterai pour moi Lo Ruchama dans le pays, et je lui ferai miséricorde ; je dirai à Lo Ammi : « Tu es mon peuple. » Et il répondra : « Mon Dieu. »

L'Éternel me dit, rapporte Osée : *Aime encore une femme dotée d'un amant, et en plus adultère ; aime-la comme l'Éternel aime les enfants d'Israël, qui se tournent vers d'autres dieux et qui aiment les gâteaux de raisins.*

Alors j'achetai cette femme pour quinze sicles d'argent, un homer d'orge et un léthec d'orge. Et je lui dis : Reste avec moi, ne te livre pas à la prostitution, ne sois à aucun homme, et je serai de même envers toi.

Car les enfants d'Israël resteront longtemps sans roi, sans chef, sans sacrifice, sans statue, sans éphod, et sans téphim (tabliers et tuniques liturgiques). Mais ils finiront par revenir ; ils chercheront l'Éternel, leur Dieu, et David, leur roi ; et ils tressailliront d'allégresse à la vue de l'Éternel et de sa bonté, dans la suite des temps.

Joseph & Marie, Zacharie et Élisabeth : L'inattendu !

Mt 1,18-[25]2,23//Lc1, 5-2,52



*Marie & Elizabeth
Portail central de la façade*

Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham :

Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob,
Jacob engendra Juda et ses frères,
Juda engendra Pharès et Zara, de Tamar,
Pharès engendra Esrom, Esrom engendra Aram,
Aram engendra Aminadab, Aminadab engendra Naason,
Naason engendra Salmon, Salmon engendra Booz, de Rahab,
Booz engendra Jobed, de Ruth, Jobed engendra Jessé,
Jessé engendra le Roi David.

David engendra Salomon, de la femme d'Uri,
Salomon engendra Roboam,
Roboam engendra Abia, Abia engendra Asa, Asa engendra Josaphat,
Josaphat engendra Joram, Joram engendra Ozias,
Ozias engendra Joatham, Joatham engendra Achaz,
Achaz engendra Ezéchias, Ezéchias engendra Manassé,
Manassé engendra Amon, Amon engendra Josias,
Josias engendra Jéchonias et ses frères,
Ce fut alors la déportation à Babylone.

Après la déportation à Babylone, Jéronias engendra Salathiel,

Salathiel engendra Zorobabel, Zorobabel engendra Abioud,
Abioud engendra Eliakim, Eliakim engendra Azor,
Azor engendra Sadok, Sadok engendra Akhim,
Akhim engendra Elioud, Elioud engendra Eléazar,
Eléazar engendra Matthan, Matthan engendra Jacob,
Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle naquit
Jésus que l'on appelle Christ.

D'après les calculs de Matthieu, il y aurait donc eu quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David ; encore quatorze depuis David jusqu'à la déportation de Babylone ; et enfin quatorze depuis cette époque jusqu'à la naissance de Jésus. Quand on pense que, d'après la mentalité juive, sept est un chiffre parfait, on comprend que « deux fois sept » – quatorze donc – deviennent le chiffre plus que parfait ! Si on ajoute, comme le fera Saint Augustin plus tard, que ces trois séries de quatorze générations donnent le chiffre quarante-deux, et que quarante-deux est le produit de sept (chiffre parfait) par six (chiffre imparfait), on conclut inévitablement (enfin, Augustin conclut !) que quarante-deux est le produit de l'imperfection de l'homme et de la perfection de Dieu : Jésus, Fils de l'Homme et Fils de Dieu !

De toute façon – continue Matthieu – voici comment Jésus, le Christ est né.

Marie, sa mère, était fiancée à Joseph, mais avant qu'ils ne soient mariés et n'aient vécu ensemble, Marie se trouva enceinte de par la volonté et la puissance de Dieu. Joseph, son promis, était un homme de foi, et il n'avait nullement l'intention de la dénoncer publiquement ce qui aurait eu pour effet de la déshonorer au moins, et au plus de la livrer à une condamnation pouvant entraîner la lapidation. C'est qu'on ne plaisantait pas avec les choses du sexe, à cette époque, où la femme entièrement livrée au bon vouloir machiste, n'avait d'autre droit que celui de fille, sœur, épouse ou mère. Un point c'est tout !

Sachant fort bien que Marie était une fille sérieuse, ce qui arrivait, tout incompréhensible que cela pût paraître, ne pouvait le faire douter de l'honnêteté de sa fiancée. Il s'en ouvrit à ses ex-futurs-vrais-faux-beaux-parents, qui comprirent fort bien la situation. Mais la nuit qui suivit, Joseph eut un songe. Une voix qui faisait briller la nuit lui répétait : *Joseph, descendant de David, n'aie pas peur de prendre Marie pour épouse, car c'est de la vie même de Dieu qu'elle est enceinte. Elle mettra au monde un fils que tu appelleras Jésus, et comme ce nom l'indique, il apportera le salut et le pardon à tout le peuple.*

Matthieu ajoute que tout cela arriva pour que se réalise ce qu'avait annoncé le prophète Isaïe :
Une femme se trouvera enceinte
et elle mettra au monde un fils
qu'on appellera Emmanuel,
nom qui signifie : Dieu est avec nous.

Quand Joseph se réveilla de son songe, il fit exactement ce qu'il avait entendu. Il se maria avec Marie, mais se garda bien d'avoir des relations avec elle, jusqu'à ce qu'elle ait mis au monde son fils, que Joseph appela Jésus.

Parallèlement à ces événements mystérieux, une autre histoire s'était mise en route dans le petit village d'Aïn Karem, abrité sur le flanc d'une colline couverte d'oliviers, à quelques kilomètres au sud de Jérusalem, où habitaient un certain Zacharie et sa femme, Élisabeth, cousine âgée de Maïe de Nazareth : tous deux descendaient d'une famille célèbre pour son attachement traditionnel au service du Temple. Chacun les connaissait pour leur honnêteté et leur piété. Seulement, voilà, Élisabeth ne pouvait pas avoir d'enfant et ils avaient abandonné l'espoir d'en avoir jamais, car ils se faisaient vieux.

Or, un jour que Zacharie était de service, le sort le désigna pour aller brûler l'encens dans la partie la plus secrète du Temple, le Saint des Saints, fermée par une immense tenture aux yeux de tous. C'est là qu'était conservée la fameuse Arche d'Alliance, symbole de la présence de Dieu au milieu de

son peuple. Et comme d'habitude, au moment de l'encensement, toute la foule du peuple se tenait en prière, dehors et sur les parvis. Et soudain une voix retentit sous les voûtes du sanctuaire. Zacharie fut rempli d'effroi. Mais la voix disait : *Ne crains rien, Zacharie. Ta demande a été exaucée. Ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, tu l'appelleras Jean. Il sera toute sa joie et beaucoup se réjouiront de sa naissance. Dieu comptera sur lui. Ton fils lui sera consacré dès sa conception. Il ramènera vers Dieu les fils d'Israël en préparant leurs esprits et leurs cœurs à recevoir la lumière !* Ne sachant dans quelle direction regarder, Zacharie répondit : *Je veux une preuve car ma femme et moi-même sommes des vieillards maintenant - Eh bien, soit* répondit la voix : *Puisque tu ne me crois pas sur parole, tu resteras muet jusqu'au jour où tout cela arrivera.* Et ce fut tout !

Dehors, l'on s'étonnait que Zacharie s'attarde si longtemps dans le Temple. Mais quand il réapparut, en voyant qu'il ne pouvait plus parler, on comprit qu'il s'était passé quelque chose. Zacharie essaya bien de s'expliquer par signes, mais personne ne comprit quoi que ce soit : il termina sa période de service puis retourna chez lui, à Ain-Karem.

Quelque temps après, Élisabeth dut admettre qu'elle attendait un enfant. Elle en fut tellement troublée, et Zacharie avec elle, qu'elle ne sortit plus de chez elle, se demandant comment tout cela allait bien pouvoir se terminer. Un jour, alors qu'elle était déjà enceinte de six à sept mois, Élisabeth vit arriver chez elle sa jeune cousine Marie qui, sans crier gare, débarqua d'une caravane à laquelle elle s'était jointe une semaine plus tôt à Nazareth, et qui continuait vers Beersheba et le désert du Néguev en direction de l'Égypte. À la vue de Marie, l'enfant remua pour la première fois dans le ventre d'Élisabeth. Et Élisabeth poussa un grand cri de joie. Marie se jeta dans ses bras, mêlant sa propre joie à celle de sa cousine. Et la voix de Marie s'éleva, tandis que le temps, soudain, se suspendait à ses lèvres.

Ma vie chante le Seigneur,
Et l'air que je respire danse en Dieu mon Sauveur :
Il m'a regardée, moi qui ne suis rien !
Et la suite des siècles racontera ma Joie
Devant le merveilleux cadeau de sa puissance.
Son nom est saint !
Comme est infinie sa tendresse, quand on l'aime.
Avec quelle force, il sait désorienter
Les orgueilleux chez qui l'intelligence
A remplacé le cœur !
Les puissants, il les précipite :
C'est les petits qu'il élève !
Il rassasie les mendiants
Abandonnant les riches à leur vanité.
Il tient à bout de bras son enfant Israël.
Il se souvient de sa tendresse.
Il n'oublie pas sa promesse éternelle
Pour Abraham et ses enfants,
Et les enfants de ses enfants.

Sans plus attendre, elles s'assirent sous la grande treille qui couvrait tout l'auvent de la maison. Et tandis que montait l'étoile du berger dans la soirée bleutée du printemps précoce, Marie et Élisabeth, en chuchotant, se confièrent les mystères et les espérances de leurs maternités.

Comment as-tu su que j'attendais un enfant à mon âge ?, demandait Élisabeth.

Oh, comment t'expliquer ? répondait Marie. *C'est une voix que j'ai entendue, il y a quelque temps, chez moi à Nazareth. Et cette voix me disait des choses extraordinaires : que Dieu était avec moi, et que bientôt le fils de Dieu serait en moi, et que je devrais l'appeler Jésus. Et beaucoup d'autres choses encore que je n'ai pas très bien comprises sur sa vie et sur son règne. Et comme je m'en étonnais puisque, tu dois savoir, je ne suis pas encore mariée avec Joseph, on m'a donné comme preuve, toi ma cousine, qui, comme je le constate effectivement, attends un enfant malgré ton âge... Ah ! Élisabeth ! Que tout cela est mystérieux, mais que je suis heureuse !*

Elles se serrèrent l'une contre l'autre.

Pourtant Marie continua : *Mais comment as-tu deviné, que moi aussi, j'attends un enfant, je n'en suis qu'au début ?* Alors, Élisabeth, les yeux pleins de larmes à cause de sa propre ignorance, répondit : *Marie, je n'en sais rien ! Je sais seulement que j'en suis sûre et que le fils que tu portes est le fruit de la promesse que Dieu a faite à son peuple... Marie, j'ignore ce qui nous arrive ; j'ignore ce qu'il adviendra au juste de nos enfants. Tout ceci nous dépasse : que Dieu nous protège !*

Marie pencha sa tête sur l'épaule d'Élisabeth. Elles ne dirent plus rien. Élisabeth prit la main de Marie et la plaça sur son ventre : l'enfant était là, bien vivant. La jeune Marie sentit monter et grandir en elle tout un peuple de souvenirs, depuis Abraham l'Araméen jusqu'au petit Jean qui remuait. Puis elle sombra dans le sommeil, vaincue par la fatigue du voyage.

Marie resta avec Élisabeth jusqu'à l'accouchement. Quelle joie quand on vit que c'était un garçon. Tout le village se réjouit avec Élisabeth. Et on prépara le baptême qui devait avoir lieu huit jours après.

Tout le monde s'attendait à ce qu'on l'appelle Zacharie comme son père. Mais Élisabeth dit : *Non, il s'appellera Jean !* Les voisins répliquèrent : *Mais dans ta famille, personne ne s'appelle Jean !* On se retourna alors vers Zacharie qui réclama une tablette et il écrivit sur la tablette : *Jean !* Et tous de s'étonner ! Mais soudain sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia et Zacharie se mit à danser et à chanter pour remercier Dieu. Vous imaginez la panique des voisins devant la cascade d'événements que l'on commenta longtemps dans les collines des alentours. Et chacun se demandait : *Que sera donc cet enfant ?*

L'Esprit sembla alors tomber sur Zacharie qui se mit à improviser un chant de fête :

Le Seigneur est béni.
Vive le Dieu d'Israël
Qui rend visite à son Peuple pour le ramener à lui !
Il fait sonner pour nous les trompettes de la Vie
Dans la maison de David, son enfant.
Il l'a promis depuis toujours,
Par la bouche sainte de ceux qu'il inspire,
Le Salut qui nous sauve des mains de nos ennemis.
Il vient faire la paix avec notre race !
Il ne peut oublier l'Alliance sacrée,
Son serment juré à Abraham notre Père :
Délivrés de la guerre et de la peur,
Que nous soyons à son service,
Revêtus devant Lui de Sainteté et de Justice,
Tous les jours de notre vie...
Et toi, petit enfant,
Ton nom sera : Prophète du Dieu Sublime !
Oui, tu monteras devant lui pour lui ouvrir la Route,
Et préparer son Peuple au Salut qu'il lui offre
Quand il pardonne !
Dans son Amour fou,
Il viendra tout droit dans le soleil levant
Se montrer aux gisants de la mort obscure,
Et conduire nos pas sur un chemin de Paix !

Il se passait, en effet, des choses étranges ! Puis tout sembla rentrer de nouveau dans l'ordre. Du moins pendant un certain temps. Chacun avait le sentiment que Jean se préparait à quelque chose. Mais à quoi ?...

En effet, c'était plutôt le bruit et la fureur qui régnaient en Galilée, carrefour des nations, quand parut l'édit de César-Auguste, prescrivant le recensement de toute la terre. À cette époque, l'empire romain s'étendait de Scotia (l'Écosse) à Mauritanie (Mauritanie) et de Germanie (Allemagne) à Nubie (Nubie). À l'Est, on n'a jamais su très bien s'il s'arrêtait à l'Euphrate, à l'Indus ou à l'Himalaya. Mais

ce que nous savons, c'est que cela occasionnait un mouvement incessant des légions ; avec elles bougeaient aussi des peuplades entières qui les approvisionnaient. Cela provoquait inévitablement un ensemble de déplacements que l'administration centrale, à Rome, ne pouvait plus contrôler. C'était devenu un tel méli-mélo du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, de Saxons, de Pictes et de Germains qui s'établissaient dans le Midi ; d'Arabes, d'Égyptiens et de Grecs qui émigraient au-delà des Alpes. C'était devenu un tel brassage que l'empereur avait décidé ce recensement de l'empire. C'était le premier. Bien sûr, personne ne savait comment cela allait se passer. Les fonctionnaires et les bureaucrates de la capitale avaient fini par mettre au point une méthode : chacun devait aller se faire inscrire dans sa ville, c'est-à-dire dans sa ville d'origine, celle de ses ancêtres, bref, sa ville patrie. Ainsi chacun rentrerait chez soi.

C'est pourquoi, Joseph quitta la ville de Nazareth, en Galilée, là où il tenait sa petite entreprise de charpenterie, pour monter en Judée, au sud de Jérusalem, jusqu'à la ville de David, Bethléem, parce qu'il était lui aussi de la famille de David. Comme il était marié avec Marie, il devait y aller avec elle. Et Marie était enceinte.

Alors qu'habituellement il y avait déjà grande circulation entre les gens du Sud qui émigraient au Nord et les gens du Nord qui s'établissaient dans le Sud, ces déplacements, occasionnés par le recensement, devinrent la goutte qui fit déborder le vase : embouteillages sur les voies romaines, files interminables aux postes de douane, contrôles de police épuisants. D'autant que l'occupant, craignant quelque émeute ou même une révolte à l'occasion de ces chamboulements, avait dépêché des renforts dans toutes les garnisons de l'empire... alerte rouge ! Voilà dans quelle bousculade Marie et Joseph arrivèrent un soir à Bethléem, dont la population avait soudain décuplé.

Vous connaissez l'histoire : hôtels complets, pas de chambre chez les particuliers. Joseph n'avait pas réservé, il devait croire aux miracles... Les douleurs arrivent et un éleveur compréhensif met une grotte-bergerie à la disposition du jeune couple imprévoyant.

Je ne sais quelle heure il pouvait être, mais c'était la pleine nuit. Ce qui surprit les bergers des alentours qui veillaient à la garde leurs troupeaux, ce n'est pas le silence, ourlé de temps en temps du bêlement frêle d'une brebis aux prises avec un cauchemar. Ce n'est pas non plus les lambeaux d'une mélodie languissante que le vent de la nuit transportait en plein champ, depuis les braseros de Bethléem autour desquels campaient des étrangers. Ce n'est pas le cri rauque d'un centurion romain patrouillant au sud de la capitale à la tête d'une escouade...

Ce qui surprit les bergers, c'est que soudain le silence se mit à leur parler. Une espèce d'éblouissement d'étoiles qui tinta dans leur cœur assoupi et craintif. Ce n'était que des bergers. Pourtant l'air frisquet résonna de paroles de joie cristalline : *Écoutez la nouvelle bien douce qui vaut pour chacun : voilà qu'il est né aujourd'hui, à Bethléem, celui que vous attendez. Vous le reconnaîtrez facilement, c'est un nouveau-né, couché sur la paille !* Et, dans le ciel criblé d'étincelles, sautillaient toutes les notes de la gamme, en majeur et en mineur, avec tous les dièses et les bémols ! Si les bergers avaient su la musique – peut-être certains avaient-ils appris, après tout – on pouvait déchiffrer : *Dans les cieux, gloire à Dieu ; sur la terre, paix aux hommes, car Dieu les aime !*

C'est lorsqu'ils n'entendirent plus rien que les bergers eurent peur. Ils se regardaient incrédules, mais comme ils n'étaient sourds ni les uns ni les autres, ils durent reconnaître qu'ils avaient bel et bien entendu quelque chose. *Allons voir si c'est vrai*, se dirent-ils, en se précipitant vers Bethléem.

Ils trouvèrent les choses comme on leur avait dit. Ils racontèrent ce qui leur était arrivé. À part Joseph et Marie qui savaient, les autres restèrent sceptiques. Alors les bergers retournèrent à leurs troupeaux et attendirent, les oreilles aux aguets, des fois que... Ils ne savaient pas encore que le silence ne parle qu'une fois !

Huit jours plus tard, une petite cérémonie familiale devait réunir les amis proches : c'était la circoncision. Par ce geste, l'enfant, comme chaque petit Israélite, devenait partie intégrante du peuple choisi de Dieu, suivant le rite inauguré au temps d'Abraham. On lui donna son nom, ce nom que le messager même de Dieu avait prononcé avant que sa mère ne l'ait conçu au plus profond de son corps : Jésus, c'est-à-dire « Dieu vient nous sauver ».

Puis vinrent les jours de la Purification, comme après chaque naissance, dans chaque famille israélite. La loi de Moïse avait prescrit de se rendre à Jérusalem pour présenter l'enfant au Seigneur :

« Tout enfant premier-né sera appelé : Propriété du Seigneur. » À cette occasion, le rite imposait aux parents d'offrir un sacrifice à Dieu : un couple de tourterelles ou de pigeons, pour les pauvres.

Joseph s'affairait autour des vendeurs quand il vit venir un vieil homme dans sa direction. On lui souffla à l'oreille : *C'est Siméon ! Il est toujours dans le temple depuis quelque temps.* C'était en effet un homme connu pour sa piété et sa droiture. Il allait, répétant qu'il attendait le réconfort d'Israël. On disait que l'Esprit de Dieu l'habitait. Il lui aurait même assuré qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu l'envoyé du Seigneur, le Messie Sauveur. Ce matin, ce même Esprit l'avait poussé dans le sanctuaire. Juste au moment où Joseph et Marie entraient, tenant chacun le petit Jésus par la main pour accomplir le rite de la loi, Simon se tint devant eux, les yeux remplis de larmes, le visage illuminé de joie, les mains tendues vers l'enfant. Sans un mot, Marie et Joseph firent comprendre qu'il pouvait... Simon prit Jésus dans ses bras. Jésus lui sourit. Alors, la tête levée vers la fumée des sacrifices, Siméon, à son tour, entonna une admirable et terrible improvisation :

Dieu, tu peux maintenant me rappeler à Toi !
Tout est bien
Maître, ta promesse se réalise,
Et je vois de mes yeux ton salut pour le monde,
La lumière révélée aux païens,
La gloire de ton peuple Israël.

Marie et Joseph se demandaient ce qui se passait. À leurs yeux étonnés, Siméon les bénit à leur tour : *Votre fils sera, pour Israël, un signe de contestation : beaucoup renieront leur vie, beaucoup d'autres la renouvelleront, à cause de Lui.* Et se tournant douloureusement vers Marie : *Toi, mère, tu devras mourir mille morts pour que beaucoup laissent parler leur cœur.* Un petit attroupement s'était formé : une femme s'en détacha. On disait qu'elle était, elle aussi, habitée par l'Esprit de Dieu. C'était Anne, la fille de Phanuel de la tribu d'Aser : elle ne comptait plus son âge. Elle avait été mariée sept ans et depuis son veuvage, elle ne quittait plus le sanctuaire. Et bien qu'ayant dépassé les quatre-vingts ans, elle se consacrait au service du culte en jeûnant et en priant. Elle voulut, elle aussi, se présenter aux parents de Jésus. Elle se mit à rendre gloire à Dieu. Pourtant, elle se retira aussitôt, pressée d'aller raconter l'événement à tous ceux, qui, avec elle, attendaient le salut d'Israël.

Simon se retira aussi. Les gens s'écartèrent. Marie et Joseph terminèrent d'accomplir les préceptes de la Loi. Le lendemain, ils reprenaient la route de Galilée pour rejoindre Nazareth. Jésus grandissait et devenait un solide garçon. Quelque chose l'habitait qu'on pourrait appeler la Sagesse. En tout cas on pouvait sentir combien Dieu veillait sur lui...

Ce fut ainsi que les mères de Jean et de Jésus, et que leurs pères, Zacharie et Joseph de façon extraordinaire, étaient devenus, à leur insu, par leurs amours contrariés, les porteurs de toute l'espérance du monde.

Car Dieu a toujours de drôles de projets, qu'on ne comprend bien, que lorsqu'on ne cherche pas à comprendre, mais uniquement si l'on fait confiance à celui qui créa le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent.

Et qui fait danser les mondes !

La Samaritaine : L'amour qui cherche

Jn 4, 5-42



Philippe de Champaigne, *Le Christ et la Samaritaine*

Depuis que Jésus avait rencontré son cousin Jean sur le bord du Jourdain, toutes sortes de bruits couraient sur son compte. On avait remarqué que les disciples de Jean quittaient ce dernier pour rejoindre Jésus : Jean les y poussait lui-même d'ailleurs, criant à qui voulait l'entendre qu'il n'était pas, lui, celui qu'on attendait, mais qu'il lui préparait seulement la route. On essaya même de dresser les deux cousins l'un contre l'autre, en faisant le décompte de leurs disciples respectifs : comme s'il s'agissait de cela. Jésus en avait assez : il décida de quitter à nouveau la Judée, pour regagner la Galilée. Pour prendre au plus court, il lui fallait traverser la Samarie. On se mit en route de bon matin, et vers midi, on arriva à Sychar, (ou Sichem, maintenant Naplouse, en plein territoire palestinien), non loin de l'endroit où Jacob avait campé jadis et fait creuser un puits qui porte encore son nom. Le soleil était à la verticale : fatigué de la route, Jésus se laissa tomber au bord du puits. Le moindre geste était exténuant à cause de la chaleur : Jésus avait fermé les yeux...

Un bruit de sandales. Une femme est là, la gargoulette sur l'épaule. Debout dans le soleil. On ne distingue pas ses traits : *Donne-moi à boire*, demande Jésus, la main sur ses yeux éblouis. Les disciples s'étaient rendus en ville pour acheter de quoi manger. Un silence, tout d'abord, comme une hésitation, une surprise, un étonnement :

- Comment, toi, un Juif, tu me demandes à boire, à moi, une Samaritaine ? – Juifs et Samaritains, en effet, ne pouvaient pas se sentir !
- Si tu savais ce que Dieu peut donner, et si tu savais qui te demande à boire, c'est toi qui aurais demandé, et il t'aurait donné une eau vive !
- Étranger, tu n'as même pas de seau, et le puits est profond. Où vas-tu la prendre, cette eau vive ? Est-ce que par hasard tu serais plus fort que notre ancêtre Jacob qui nous a laissé ce puits, après y avoir bu, lui, ses fils et ses bêtes ?
- Quiconque boit de cette eau-ci aura encore soif mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif. Bien plus, l'eau que je lui donnerai, deviendra en lui comme une source inépuisable de vie !
- Étranger, donne-moi vite de cette eau, comme ça je n'aurai plus soif, et je n'aurai plus besoin de venir puiser ici !...

Il y eut alors un silence : le soleil se fit plus chaud, la lumière plus blanche, le ton plus ferme :

- Va chercher ton mari, et reviens ici ! reprit soudain Jésus.

Du tac au tac, la femme répondit :

- Je n'ai pas de mari.

Et Jésus aussitôt :

- C'est vrai, mais tu en as eu cinq, et l'homme que tu as maintenant, n'est pas ton mari. Tu as raison, au fond !

(Pour bien comprendre tous ces chiffres, il ne faut pas oublier que ces textes sont codés, et que les mots, et les chiffres, renvoient à du sens qui les dépassent eux-mêmes. Ici par exemple – c'est une bonne partie de l'intention du texte, qu'on appelle le « theologoumenon » – si nous comptons les « hommes » de cette femme, cela fait cinq, plus celui avec elle est à l'heure actuelle. Ce qui fait six en tout, chiffre imparfait ; c'est une femme qui cherche désespérément le véritable amour : le septième donc ! Qui se présentera à elle, tout à l'heure. Non pas comme un amant de plus, mais comme l'Amant, par excellence, celui qui pourra satisfaire, enfin, sa soif légitime de bonheur : « C'est moi qui te parle » lui révélera-t-il ! Et alors, elle laissera tout et courra au village annoncer qu'elle l'a trouvé... Celui que son cœur cherche !)

De nouveau un silence : pas le moindre souffle d'air. Rien que la réverbération qui faisait plisser les yeux. C'est la femme qui reprit cette fois :

— Étranger, je vois que tu es un prophète... Mais dis-moi un peu : nos Pères ont adoré sur cette montagne que tu vois - elle montrait du doigt le mont Garizim, juste derrière Jésus -, et vous, les Juifs, vous affirmez que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer !

— Crois-moi, femme, répondit Jésus, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez Dieu, notre Père ! Oui l'heure vient, et elle est là maintenant, où les vrais adorateurs adoreront Dieu le Père en esprit et en vérité. C'est eux que cherche Dieu. Dieu est Esprit, et c'est en Esprit qu'il faut l'adorer.

La femme continua :

— Je sais qu'un Messie doit venir, celui qu'on appelle Christ. Lorsqu'il viendra, il nous dira tout !

Sur ces derniers mots, la femme s'était penchée pour saisir la corde du puits dans le même instant, Jésus se redressa, debout dans la lumière, dominant de sa haute stature, et le puits et la femme, et la terre. La femme leva les yeux vers lui, juste pour l'entendre lui révéler :

— C'est moi qui te parle !

La scène fut interrompue par l'arrivée des disciples, tout stupéfaits que Jésus parlât avec une femme, et une Samaritaine, encore plus ! Cependant, personne ne lui fit de remarque. Alors, la Samaritaine, abandonnant sa cruche, se mit à courir en direction du village. Et la voilà qui racontait à qui voulait l'entendre :

— Venez voir un homme, qui m'a dit tout ce que j'ai fait... Et si c'était le Christ ?

On décida d'aller voir.

Entre temps, les disciples le pressaient :

— Maître, mange donc un morceau.

Mais lui les repoussait de la main :

— Non ! j'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas.

Les disciples n'y comprenaient plus rien. Quelqu'un lui aurait-il déjà porté à manger ? Mais Jésus les interrompit :

— Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. Vous-mêmes, vous dites : Encore quatre mois, et ce sera la moisson !

Et haussant soudain le ton, dans la blancheur dure de midi :

— Mais moi, je vous dis : Levez les yeux, regardez ! Déjà les champs sont blancs pour la moisson. Déjà le moissonneur reçoit son salaire, en amassant le grain éternel ; si bien que celui qui sème et celui qui moissonne se réjouissent ensemble, Le proverbe a raison : l'un sème, l'autre moissonne. Je vous ai envoyés moissonner ce qui ne vous a coûté aucune peine : d'autres ont peiné pour vous !

Beaucoup de villageois avaient cru la Samaritaine. Quand ils furent autour de Jésus, ils le prièrent de rester chez eux : Jésus demeura deux jours avec eux. Et bien plus nombreux encore furent ceux qui alors crurent en lui. Ceux-là répétaient à la femme :

— Ce n'est plus seulement grâce à toi que nous croyons. Maintenant nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est lui qui pourra tous nous sauver !

La Magdaléenne

L'amour qui s'achète et l'amour qui se donne

Jn 8, 3-11 ; 12,1-9 ;
Mt 26,6-13 ; Mc 14,3-9



Le Christ et la femme repentie, Ancienne Pinacothèque de Munich

Jésus avait suivi les conseils de ses amis de Béthanie : il habitait chez eux, de l'autre côté du Cédron, derrière le mont des Oliviers. Juste à une demi-heure de Jérusalem. Il s'y retirait chaque soir. Le matin, il n'avait qu'à redescendre la pente en contemplant l'architecture formidable du temple, pour accéder immédiatement aux escaliers qui menaient dans les cours intérieures. Dès qu'il arrivait, on se précipitait en masse pour l'écouter : il s'asseyait au pied d'une colonne, en haut de quelques marches, et se mettait à enseigner dans un silence impressionnant pour l'endroit.

Ce matin-là, tandis qu'il parle, un groupe de scribes et de pharisiens en colère traînent devant lui une femme toute débraillée. Le silence, déjà lourd, devient pesant. Autour de la femme, on s'écarte : elle reste là, au centre d'un cercle, échevelée, livide, plus honteuse encore que si elle avait été nue, sous les regards pleins de haine et de jouissance morbide, qui animent tous les voyeurs, les impuissants et les pervers de la terre. Elle regarde Jésus, ses accusateurs regardent Jésus, la foule regarde Jésus : Jésus semble regarder un point inaccessible, au fond de chacun d'eux, le point de rupture où l'homme et la bête se séparent. *Maître !* - le mot claque dans l'air électrique - *Cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Moïse, dans la loi, nous a prescrit de lapider ces femmes-là* . Et pour bien le mettre à l'épreuve de la vérité, devant la foule qui retient son souffle, l'accusateur l'interroge : *Et toi, qu'en dis-tu ?*

Tous les regards étaient maintenant braqués sur l'homme de Nazareth : il avait légèrement baissé la tête vers le sol et semblait déchiffrer les signes automatiques que son doigt dessinait sur le marbre centenaire des dalles du portique. Cette attitude ne fut pas pour plaire à l'accusateur, qui, prenant du regard la foule à témoin, se réjouissait déjà et se préparait à insister, quand, Jésus, relevant soudain la tête, leur asséna d'une voix irrésistible : *Que celui qui n'a rien à se reprocher lui jette la pierre, le premier !* Et d'une tranquille assurance, il poursuivit son jeu d'écriture.

Ce fut d'abord comme une immense stupeur qui se serait abattue sur le groupe des accusateurs ; ils semblaient avoir rapetissé : c'est sur eux maintenant que les mille yeux de la foule versatile avaient versé. Et on les vit se retirer un à un jusqu'au dernier, à commencer par les plus âgés, sous les huées du peuple, ravi de conspuer ceux dont la morgue religieuse avait déshumanisé et le culte et la Loi... si bien qu'à la fin, Jésus resta seul, avec la femme devant lui, et, bien sûr, la foule qui attendait, insatiable, le dénouement. Alors, Jésus se releva. Debout, en haut des marches, avec la colonne derrière lui, il paraissait immense. Il posa sur la femme un regard malicieusement surpris : *Où sont-ils ? On ne te condamne plus ?* - *Non, Seigneur !* souffla-t-elle, tremblante. Et secouant la tête, il continua, tandis que la joie simple faisait couler quelques larmes aux premiers rangs. *Moi non plus, je ne te condamne pas. Tu peux t'en aller. Et puis, désormais ne te trompe plus, hein !*

Marie de Béthanie était là, présente de toute sa mémoire douloureuse encore, et cela lui rappela d'autres lieux et d'autres temps. Suivant certains, elle aurait été jadis cette Marie de Magdala, qui

vendait ses charmes dans cette ville du Lac de Génésareth, assez loin de Béthanie pour ne gêner ni son frère Lazare, ni sa sœur Marthe, à cause de ses activités...

La dernière semaine passait à une allure vertigineuse. Jésus avait prononcé les dernières paroles avec une telle insistance, et son tableau du dernier règlement des comptes, au dernier jour avait été si plastique, que les trois mots qu'il ajouta, presque à voix basse pourtant, firent frissonner les disciples encore plus que le reste : *Vous savez que dans deux jours c'est Pâques : eh bien le Fils de l'Homme sera arrêté pour être cloué sur une croix.*

De leur côté, les chefs des prêtres et les Anciens du peuple s'étaient donné rendez-vous dans la cour du palais de Caïphe, le grand prêtre, pour décider l'arrestation et l'exécution de Jésus. *Pas pendant la fête : il ne s'agit pas de provoquer le peuple !*

Ce soir-là, Jésus dîne à Béthanie, mais pas chez Lazare : il est invité avec ses compagnons chez Simon le lépreux. L'atmosphère est lourde : il y a des espions partout... Au milieu du repas, Marie se présente à la porte de la salle à manger, un flacon d'albâtre à la main : c'est de l'extrait de nard, un parfum fort coûteux. Par derrière elle approche de Jésus, qui ne bronche pas, tandis que les autres font le geste de la repousser (les convives sont allongés de côté le long de la table) : elle brise le bouchon du flacon et lui en verse le contenu sur la tête. Le parfum, assez épais, plaque les boucles entremêlées, sur le large front de Jésus, et continue de dégouliner sur ses yeux, dans sa barbe et le long de son cou. Il ne dit toujours rien. Et maintenant, toute étonnée de son audace, elle recule de quelques pas. Les disciples profitent de cette hésitation soudaine pour crier leur irritation. Certains se déclarent même indignés : *Pourquoi gaspiller ce parfum. On aurait pu le vendre et donner l'argent aux pauvres !* Et les voici qui se mettent à lui faire toutes sortes de remontrances : *Vous allez la laisser tranquille, à la fin, oui !... Pourquoi voulez-vous à tout prix lui faire de la peine ? J'apprécie beaucoup le cadeau qu'elle m'a fait ! Les pauvres, les pauvres ! Vous en aurez toujours avec vous, des pauvres, et vous pourrez leur faire du bien tant que vous voudrez ! Moi, vous ne m'aurez pas toujours ! Elle, elle, a fait comme elle a pu : elle s'y est prise en avance pour parfumer mon corps en vue de l'ensevelissement... Elle a très bien agi, c'est pour moi qu'elle l'a fait... Et moi, je vous le dis : partout où dans l'univers le règne de Dieu sera proclamé, on se souviendra de ce qu'elle a fait, et on le racontera. Personne ne l'oubliera !*

[Jean se souvient, dit-il, que la même scène s'est déroulée une seconde fois, à quelques jours d'intervalle, chez Lazare lui-même, à Béthanie, où Jésus avait ses habitudes, le soir, après avoir prêché dans le Temple toute la journée jusqu'au coucher du soleil. On était tellement heureux de le voir, et de l'écouter. Avoir Jésus chez soi, à domicile ; le servir, s'occuper de lui. L'aimer, car il se laissait aimer, Jésus. Il aimait qu'on l'aime. Il aimait être aimé. Ce n'est parce qu'il était Dieu, qu'il n'en était pas moins homme !]

Ce soir-là, Jésus rentra un peu plus las qu'à l'ordinaire. Lazare organisa vite un petit dîner pour le remonter. Il se hâta d'avertir juste une paire d'amis très proches, et bientôt, sous la tonnelle encore sans grappes, où les feuilles nouvelles se tordaient sous les coups de la sève, les quelques convives se pressèrent autour de la longue table qu'on avait sortie exprès : il faisait si bon. Comme à l'accoutumée, Marthe servait, Lazare s'était installé près de Jésus.

Mais Marie avait disparu dans le mouvement, personne ne l'avait remarquée grimper à l'étagère. Soudain, elle réapparut, portant, comme chez Simon un flacon de parfum que chacun reconnut à sa forme. Jésus lui sourit un peu gêné par la réplique. Marie avait le visage tellement grave, ce qui surprit tout le monde, mais elle essaya de sourire à son tour, donnant à ses traits une expression d'immense douleur. Elle s'avança alors, et comme chez Simon, elle versa le liquide uniquement sur les pieds de Jésus, les essuya de ses cheveux et la maison fut remplie de ce parfum. Marie pleurait. Jésus lui prit la tête entre les mains : ils se regardèrent. Le silence isolait leur regard.

Et de nouveau les mêmes remarques : *Pourquoi n'avoir pas vendu ce parfum ? Les pauvres, etc. !* C'était la voix légèrement nasillarde de Judas, une voix capable de casser toutes les atmosphères. D'ailleurs chacun savait bien - on le connaissait, qu'il se fichait pas mal des pauvres. Seulement il était chargé de la bourse, et à l'occasion ne se gênait pas pour y puiser - on sent ici combien Jean ne portait Judas dans son cœur. Mais déjà la voix de Jésus rétablissait la situation : *Laisse-la tranquille une fois pour toutes. Au fond, elle ne fait qu'anticiper sur moi les rites de l'ensevelissement !* Marie pleurait : lui seul avait compris. Jésus continua : *Des pauvres, je vous le répète, vous n'en manquez pas autour*

de vous. Mais moi, sachez-le, vous ne m'aurez pas pour toujours ! Les derniers mots coupèrent court à toute réflexion supplémentaire. La soirée était terminée. Marie se retira à reculons, les yeux braqués sur Jésus qui secouait la tête en guise d'au revoir.

C'est à la croix qu'ils devaient se revoir, lui, nu, cloué entre ciel et terre, elle, mêlée aux deux autres Marie, la mère et la tante de Jésus. On dit qu'il y avait d'autres femmes aussi, qui le suivaient depuis la Galilée. En tout cas, à part le petit Jean - encore un grand enfant et qui raconte si bien -, il n'y aurait point d'hommes, pas de disciples, aucun de ceux qui, paraît-il, étaient prêts à mourir pour lui et avec lui. Quand Joseph d'Arimathie, muni des autorisations officielles, eut récupéré le corps de Jésus, elles seraient encore là, ces femmes, la Madeleine, au premier rang, pour bien voir l'endroit où on déposerait, pour le sabbat, le cadavre raidi de l'homme de sa vie.

La première étoile venait de s'éteindre dans un ciel tout neuf. Pendant tout le sabbat, l'atmosphère avait été étouffante, jusqu'à ce que d'énormes nuages noirs se mettent à vomir une eau lourde, et épaisse de tous les événements de cette fin de semaine : l'arrestation, l'interrogatoire, le jugement, le supplice, la mort et l'enterrement de Jésus de Nazareth. Tout cela en si peu de temps. Et on était déjà au premier jour de la semaine, le lendemain du sabbat : ce qui deviendra notre dimanche, le Jour du Seigneur, Dies Dominica !

Finale A

Notre Magdaléenne et l'autre Marie, la mère de Jacques et de Joseph, s'en allèrent au sépulcre, comme on va en pèlerinage, emmitouflées dans leur grand châle noir à cause de l'air coupant de ce matin de printemps. Et il y eut soudain comme un tremblement de terre. Un être resplendissant de lueur, un ange, Dieu - mon dieu, qui sait ? -, fit rouler la pierre qui fermait le tombeau, et, majestueusement s'assit dessus. Un éclair blanc, insoutenable au regard. Les gardes étaient morts de peur et ne bougeaient plus.

L'être merveilleux ouvrit alors la bouche : *Femmes, vous n'avez rien à craindre, vous. Je sais que vous cherchez Jésus le crucifié... Il n'est plus ici : il est ressuscité, comme il l'avait dit. Venez ! Venez voir l'endroit où il reposait... Et maintenant, allez vite dire à ses amis : Il est ressuscité des morts. Il vous précède en Galilée, c'est là que vous le verrez. Voilà, je vous l'ai dit.*

Les deux femmes, un peu la crainte, un peu la joie, se précipitèrent tout échevelées porter la nouvelle aux disciples. Elles n'étaient pas plus tôt sur le chemin de la ville que Jésus vint à leur rencontre, en leur disant le plus (sur)naturellement du monde : *Shalom !* Elles s'arrêtèrent net, puis lentement s'approchèrent de lui, se jetèrent à ses pieds, en le saisissant de leurs bras. *N'ayez pas peur, résonna la voix de leur espoir. Allez annoncer à mes frères qu'ils doivent se rendre en Galilée : c'est là qu'ils me verront !* Sans se retourner, elles se mirent à courir vers la ville. Elles furent rattrapées puis dépassées par quelques hommes de la garde qui se hâtaient eux aussi, afin d'informer les grands prêtres de ce qui était arrivé.

[Ces derniers convoquèrent les Anciens et après délibération, remirent aux soldats une bonne somme d'argent, avec la consigne suivante : *Vous direz ceci, si on vous interroge : Ses disciples sont venus pendant la nuit, et l'ont dérobé pendant que nous dormions... Et si l'affaire vient aux oreilles du gouverneur, c'est nous qui le calmerons de sorte que vous ne soyez pas inquiétés.* Les soldats prirent l'argent et se conformèrent à la leçon qu'on leur avait apprise. Ce récit s'est d'ailleurs propagé chez les juifs jusqu'à nos jours.]

Quant aux disciples, ils se rendirent en Galilée, sur la montagne où Jésus leur avait dit d'aller. Jésus était là, plus juvénile et plus vivant que jamais. Ils tombèrent à genoux et leurs visages s'éclairèrent de vie et d'espoir, bien que certains eussent encore quelque doute ! Jésus s'approcha d'eux : *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. De toutes les nations, allez faire des disciples : vous les baptiserez au nom du Père, et du Fils et de l'Esprit Saint, et vous leur apprendrez à garder tout ce que je vous ai prescrit. Et moi - là, il semblait soudain grandir dans le vent qui montait - moi (Mon Dieu sa voix était bien la sienne, mais elle résonnait si étrangement maintenant,) je suis désormais avec vous, tous les jours, jusqu'à la fin des temps.*

Finale B :

Mon Dieu, quelle nuit ! Aucun des Douze n'avait ouvert la bouche. Chacun s'était calfeutré dans le silence douloureux de son manteau refermé, au plus profond de toutes les obscurités de la pièce où maintenant l'aube s'annonçait enfin. Quelle nuit ! Nuit du désespoir muet devant l'espérance qui meurt. Nuit de la peur au ventre, à l'affût de l'avenir bouché. Nuit du vide vertigineux qu'il allait falloir remblayer avec les ruines du passé. Oui, quelle nuit humide et moite de toutes les sueurs d'angoisse...

Quelqu'un se leva soudain et gagna rapidement la porte en arrangeant son manteau. La porte s'ouvrit. L'aube se levait sur le premier jour de la semaine, et il faisait encore sombre. Pourtant, dans ce crépuscule du matin, où tout finira par devenir ce qu'il promet, le visage défait de la Magdaléenne s'inscrivit comme une sentinelle aux aguets. Elle ne resta dans l'embrasure qu'un seul instant : chacun put voir que c'était elle. Et tout aussi vite, laissant derrière elle la porte ouverte sur la lumière, elle courut en direction du tombeau.

Personne dans les rues, seule sa respiration irrégulière résonne autour d'elle... Et la voilà qui s'arrête net... La pierre a été enlevée du tombeau... Elle ne va pas plus loin. Elle fait immédiatement demi-tour et remonte rejoindre les autres. Son émotion et sa fatigue ralentissent sa course. Pourtant sur le pas de la porte, Simon et Jean apparaissent déjà et la regardent épouvantés : *On a du l'enlever du tombeau, et je ne sais pas où ils l'ont mis.* Sa voix se casse, elle glisse le long du mur où elle s'appuyait et se répand sur les dalles du chemin. Pierre et Jean sont ahuris. Bientôt Jean tire le bras de Pierre, qui semble sortir d'une profonde léthargie... Sans échanger un mot, les voilà maintenant qui, à leur tour, se hâtent vers le tombeau. Jean, qui était plus rapide arriva le premier. Il se penche et voit les bandelettes posées là. Mais il n'entre pas. Pierre arrive à son tour. Il entre résolument dans le tombeau, considère lui aussi les bandelettes, et plié, à part de l'autre côté, le linge qui avait recouvert la tête. Jean se permit alors d'entrer dans le tombeau... il vit... et il comprit tout, et surtout ce passage de l'Écriture selon laquelle Jésus devait se redresser du milieu des morts. Après quelque temps Pierre et Jean s'en retournèrent.

Marie la Magdaléenne, elle, était restée dehors et elle pleurait. Et tout en pleurant et en se lamentant, elle balançait son corps, au-dessus de l'entrée du tombeau. Elle voit alors deux silhouettes vêtues de blanc, assises à l'endroit même où le corps de Jésus avait été déposé, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Le soleil brille déjà au-dessus de l'horizon. Non, elle ne rêve pas. *Femme ! Pourquoi pleures-tu ?* Voilà qu'elle les entend lui parler maintenant : *Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où ils l'ont mis.* Tout en parlant, elle se retourne et elle voit Jésus qui se tenait là ; elle ne se rend pas compte que c'est lui... De nouveau, elle entend : *Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?*

Marie croit avoir affaire au gardien du jardin, et elle le supplie : *Si c'est toi qui l'as enlevé, je t'en prie, dis-moi où tu l'as mis et j'irai le chercher.* L'autre lui crie : *Marie !* Elle le reconnaît alors, cria à son tour en éclatant en sanglots et en se précipitant vers lui : *Maître !* Jésus recule de quelques pas et, se protégeant de la main, murmure : *Non, Marie, non ! Je t'en prie : je ne suis pas encore monté vers mon Père, qui est aussi votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.*

Et... elle ne vit plus rien. Elle resta un moment à terre, éperdue à la fois de douleur et de joie, c'est-à-dire éperdue d'amour. Puis elle se releva, et le cœur en fête, elle courut annoncer aux disciples : *J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit.*

Tout le monde était encore sous le coup des rapports de Pierre et Jean d'une part, et, de Marie de Magdala, d'autre part. Les deux disciples avaient bien confirmé ce que Marie avait d'abord remarqué : que le tombeau avait été ouvert, que le corps de Jésus n'était plus là, que seuls les bandelettes, le suaire et le linceul étaient encore visibles. Et puis voilà que Marie rapportait qu'elle venait de voir Jésus, quand Pierre et Jean s'en étaient retournés.

Et qu'elle lui avait parlé et qu'il lui avait répondu ! Et qu'il était vivant, puisque...

